



LE THEATRE ANGLOIS.

. . . . Non verbum reddere verbo.

TOME IV.



A LONDRES.

M. DCC. XLVI.

TIMON,

OU

LE MISANTROPE,

PIÉCE

DE SHAKESPEARE.

PERSONNAGES.

TIMON, Seigneur Athénien
ALCIBIADE, Général Athénien.
APEMANTUS, Philoſophe.

NICIAS, PHÆAX, ELIUS, CLÉON, ISANDER, ISIDORE, THRASILLUS,	Sénateurs.

DEMETRIUS, Intendant de Timon.
DIPHILUS, Valet de Timon.

EVANDRA, MELISSE,	Maîtreſſes de Timon.
CHLOÉ, THAIS, PHRINÉ,	Maîtreſſes d'Alcibiade.

UN VIEILLARD, , UN POETE, UN PEINTRE, UN JOAILLIER, UN MUSICIEN, UN MARCHAND, DOMESTIQUES, MESSAGERS, MASQUES, SOLDATS.

La Scéne eſt à Athènes.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DEMETRIUS, *seul.*

QUelle étrange manie, que celle de mon Maître! Se peut-il que l'yvresse des plaisirs, dont il est sans cesse entouré, lui ferme les yeux sur le dérangement de sa fortune, & le rende insensible a l'état affreux dans lequel il est prêt à tomber? En vain un sentiment de probité, que je n'ai pu vaincre, m'a-t-il forcé de l'avertir du sort qui le menace: qu'en est-il arrivé? un coup d'œil dédaigneux a tout à coup réfroidi mon zèle; je me suis tu; qu'eussai-je fait? quels fruits peut-on attendre d'un arbre stérile?.. Eh bien!

puiſqu'il le veut, imitons mainten
ces amis foibles, ces complaiſans p
tiques, toujours chers à ceux dont
flattent les paſſions. Laiſſons dor
Timon ; & tâchons, comme tant d'
tres, de nous enrichir à ſes dépens.
me conviendroit fort, en vérité, d'é
plus ſcrupuleux que tant d'illuſt
flatteurs qui travaillent à le ruin
ſi les remords ne ſont pas faits p
eux, le ſont-ils plus pour moi ? . .
N'en parlons plus : un Intendant
fait pour s'enrichir.

SCENE II.

DEMETRIUS, UN POET

DEMETRIUS, *à part.*

VOilà déja une de nos Sang-ſues
Bonjour, Seigneur Poëte. Comment
le monde ?

LE POETE.

A l'ordinaire. Eſt-il jour che
Seigneur Timon ?

DEMETRIUS.

Il va bientôt paroître. Qu'avez-vous à lui présenter ?

LE POETE.

Un nouveau fruit de ma verve. Chaque jour elle enfante pour lui.

DEMETRIUS, *à part.*

C'est plutôt pour toi-même... Sans tes fades panégyriques, tu n'aurois point ici d'auberge, ni de place dans le char du stupide Timon.

LE POETE.

Mon dernier ouvrage étoit une épigramme. Celui-ci est en style héroïque.

DEMETRIUS.

Qu'entendez-vous par style ? celui du bon sens n'est-il pas toujours le même ; c'est-à-dire, composé de termes intelligibles & convenables au sujet ? En connoissez vous un meilleur ?

LE POETE.

Ah ! Monsieur, que dites-vous ? intelligibles, & convenables ! Sçachez, que le style héroïque doit être fier & ronflant, & qu'il n'admet aucuns termes communs. Croyez-vous, par

exemple, que le mot *Lion* pût figurer dans un vers héroïque?

DEMETRIUS.

Et comment donc l'appelleriez vous?

LE POETE.

Fi donc: j'aimerois tout autant l'appeller *Asne*.... Non, Monsieur, je dirois,

Des plus fiers animaux le Numide Monarque....

DEMETRIUS.

Voilà donc du ronflant?

LE POETE.

Sans doute; & votre mot *Lion* seroit en cet endroit aussi insupportable à l'oreille que celui de *Bœuf*, au lieu duquel je dirois:

Le plus puissant guerrier de la race cornue....

Voilà qui sonne, cela?

DEMETRIUS.

Oh! je vois maintenant que le *son* fait votre capital.... mais, si vous aviez à parler d'un Renard, comment le feriez-vous sonner?

LE POETE.

Cet animal n'est pas assez noble

pour trouver place dans un vers héroïque.

DEMETRIUS.

Bon .... & quelle figure y feroit un Corbeau ?

LE POETE.

Belle, & bonne !

> Ce noir & triste oiseau de malheureux augure....

DEMETRIUS.

Oui, j'entends, cela sonne bien .... Mais voyons un peu maintenant votre ouvrage.

LE POETE.

Je vais vous le lire..... C'est un *Bonjour* au Seigneur Timon.

DEMETRIUS.

Un *Bonjour* !... & comment diable ferez-vous ronfler ce mot-là ?

LE POETE.

Fort aisément. Ecoutez ... ?

> Le Soleil renaissant ramene la lumiere ;
> Et ses premiers raïons ont frappé ta paupiere :
> Tout revit sous le Ciel, & de nouveau desirs
> Préparent aux humains des maux & des plaisirs....

Soyez attentif à cette deſcription : c'eſt l'ame de la Poëſie ! . . . .

Ecoute les accens de la vive Allouette ;
De ſes tranſports joïeux ſon chant eſt l'interpréte ;
Et ce tendre oiſelet s'élevant dans les airs,
Sembler mêler ſa voix aux céleſtes concerts :
N'en admirons pas moins le zèle qui l'enflâme ;
Si ſon corps eſt petit, c'eſt qu'en lui tout eſt ame !

Eh bien, n'êtes-vous pas ravi ? ha ! . . .

DEMETRIUS.

Oh ! cela eſt fort beau. . . .

LE POETE.

Attendez. . . .

Eveillé par ces ſons, le fidéle Tircis
S'arrache en ſoupirant des bras de ſa Cloris ;
Et Siléne, quittant une bachique fête,
Cherche à gagner ſon lit, en ſe frottant la tête.
Par Narciſſe preſſé, le Tailleur diligent
Acheve, en quatre *points*, l'habit le plus galant ;

Et déja sur les ports, & les places publiques,
L'industrie offre aux yeux d'ambulantes boutiques,
Où Cérès & Comus, Neptune & le Printems,
Présentent leurs trésors aux besoins des passans.

Eh bien! qu'en pensez-vous? Voilà pourtant des Boulangers, des Bouchers, des *Poissardes*, & des Herbieres exprimés noblement & poëtiquement! Jugez des charmes de l'expression....

Déja même l'on voit...

DEMETRIUS.

Mais quel rapport tout ceci a-t-il avec Timon?

LE POETE.

Attendez; ce n'est encore qu'une description....

DEMETRIUS.

Fort bien: vous employez vingt lignes, pour lui dire qu'il est environ quatre heures du matin?.. & moi je vais lui faire connoître, en trois mots, qu'il en est sept.

SCENE III.

LE POETE, UN MUSICIE UN JOAILLIER, UN PEI TRE, UN MARCHAND, ...

LE POETE.

BOnjour, Monſieur : qui amène ici ?

LE MUSICIEN.

J'ai une piéce admirable à préſe à *ſa grandeur.*

LE POETE.

Vous l'allez voir paroître : ſem ble au Soleil, dont les rayons bie ſans ranimeut la nature, ſa génér s'étend ſur tous les mortels.... quelle Cour, grands Dieux ! voic Sénateurs.... * Quel mortel eſt plus prêté que Timon ? ....

DEMETRIUS, *rentre.*

Vous voyez que ſon mérite attir réunit ici toutes les eſpéces de co

* Ils traverſent le Théâtre.

tions : le flatteur le plus rampant, le Philoſophe le plus chagrin, le Magiſtrat le plus grave, le Courtiſan le plus léger, tout rend hommage à ce grand homme.

LE PEINTRE.

C'eſt le plus beau ſujet de mes Tableaux.

LE POETE.

Il mériteroit un Homère.

LE PEINTRE.

Pourroit-il dignement le chanter ?

DEMETRIUS, *à part.*

Courage, vils flateurs ! vous le fuiriez s'il étoit pauvre, comme je vous fuirois ſi j'étois Timon.

LE POETE.

Quelle Muſique ! ..... * Que ſes heures coulent voluptueuſement ! ....

* On entend une ſymphonie.

SCENE IV.

TIMON. *Troupe de Sénateurs, & tous les Acteurs de la Scéne précédente.*

TIMON.

Seigneur, c'est trop vous rabaisser : de grace ne parlez plus de cette bagatelle.

ELIUS.

Je ne puis trop vous en remercier.

ISIDORE.

Votre *grandeur* est l'ame même de la bonté.

PHÆAX.

Le poids de nos obligations nous accable.

TIMON.

Puis-je trop obliger mes amis ?..... Seigneur, je me rappelle que vous louâtes l'autre jour le Cheval que je montois. Il est à vous, puisqu'il a sçu vous plaire.

PHÆAX.

Ah ! Seigneur, daignez me dispenser....

TIMON.

Non, Seigneur, j'ai parlé. Serois-je assez heureux, pour pouvoir vous obliger de quelqu'autre maniere ? Ordonnez : l'homme n'est grand qu'autant qu'il est utile; & mon bonheur est de l'être à mes amis, parce que leur félicité fait la mienne.

ELIUS.

L'excès de vos bontés nous rend muets.

CLEON.

C'est la générosité même que nous admirons en vous.

PHÆAX.

Elle se répand comme les flots de la mer....

TIMON.

Seigneurs, daignez m'épargner...

ISANDER.

Est-il sur la terre un mortel plus estimable ?

THRASILLUS.

Ainsi que le Soleil, Timon seul fait le bien sans espoir de retour.

Un Messager arrive, & parle bas à Timon.

TIMON, *haut.*

Qu'entens-je ! Lampridius en prison ? ...

LE MESSAGER.

Oui, Seigneur : c'est pour cinq *talens* qu'il est arrêté. Il n'est pas riche, son créancier est infléxible : c'est un homme perdu, si vous n'avez pitié de lui.

TIMON.

Un ami malheureux ne m'en devient que plus cher. Va, dis-lui que je me charge de tout.

LE MESSAGER.

C'est un cœur que vous vous attachez pour jamais.

TIMON.

Je vais acquitter sa dette. Dès qu'il sera en liberté, prie-le seulement de me venir voir : ce n'est pas assez de relever le foible abattu, si l'on ne l'aide à se soutenir. ... Dis-lui que je l'attens.

LE MESSAGER.

Que le Ciel vous récompense !

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. UN VIEILLARD ATHÉNIEN.

LE VIEILLARD.

SEigneur, daignez m'entendre.

TIMON.

Parlez librement, bon-homme.

LE VIEILLARD.

Vous avez un domestique nommé Diphilus?...

TIMON.

Oui.... Eh bien?...

LE VIEILLARD.

Mes richesses ne sont pas grandes, mais je suis œconome. Je n'ai qu'une fille unique qui doit hériter de mes biens; je n'ai rien épargné pour son éducation, & sa beauté sembloit lui promettre un établissement conforme à sa condition. Cependant Diphilus s'attache depuis quelque tems à sa poursuite, & veut s'en faire aimer. Daignez, Seigneur, me délivrer de ses importunités.

TIMON.

Mais.... Diphilus a de la probité.

LE VIEILLARD

J'en conviens : mais ce n'est pas un parti pour ma fille.

TIMON.

L'aime-t-elle ?

LE VIEILLARD.

Elle est jeune, & tout plaît à cet âge.

TIMON *à Diphilus.*

L'aimez-vous ?

DIPHILUS.

Oui, Seigneur, & mes soupirs ne sont pas rejettés.

LE VIEILLARD.

Si elle l'épouse malgré moi, je jure par le Ciel qu'elle n'aura jamais une drachme de ma succession !

TIMON.

Diphilus m'a servi long-tems avec distinction : il a rempli ses devoirs, je dois songer aux miens. Bon-homme, calmez-vous ; je vais le rendre digne de votre fille. Quelle que soit sa dot, j'en donne autant à Diphilus.

LE VIEILLARD.

En ce cas, Seigneur, ma fille est à lui.

TIMON.

Donnez-moi la main, & récevez ma promesse.

DIPHILUS.

Seigneur, c'est à genoux que je dois vous rendre grace : puissai-je devenir aussi méprisable que malheureux lorsque j'oublierai vos bontés ! . . . . En quelque état que soit jamais ma fortune, vous me verrez toujours à vos pieds.

TIMON.

Levez-vous : l'espoir de la reconnoissance ne me guida jamais ; mon ame rougiroit d'un pareil trafic.

LE POETE.

Daignez, Seigneur, accepter mon ouvrage, & recevoir les vœux du plus zélé de vos serviteurs.

TIMON.

Donnez : vous aurez bien tôt ma réponse... Qu'avez vous là, mon ami ?

LE PEINTRE.

Un Tableau destiné pour votre Grandeur.

TIMON.

Voyons. . . . J'en suis très-content : Je vous le prouverai tout-à l'heure.

LE JOAILLIER.

Seigneur, voici le bijou dont je vous ai parlé.

TIMON.

Il est très-beau . . . . .

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. APEMANTUS.

APEMANTUS, *après les avoir considerés.*

Vile écume des flatteurs du siècle! ne cesserez-vous point de nourrir la sotte vanité de ce foible mortel, par votre encens mercenaire?

TIMON.

Préparons-nous, mes amis : nou[s] allons être bien grondés.

LE POETE, *à Timon.*

Auprès de vous, Seigneur, je p[uis] tout souffrir.

APEMANTUS.

Ainsi que loin de lui . . . . vai[n]

crédule Timon ! Si tu écoutes ce fourbe, je te méprise.

TIMON.

Apemantus est toujours modéré. Bonjour, l'ami.

APEMANTUS

Si ton bonheur est dû à ma modération, garde-le jusqu'à ce que tu sois homme, & que je te voie en meilleure compagnie.

TIMON.

Arrête : qu'oses-tu dire ?...

APEMANTUS.

Ne sont-ils pas *Athéniens ? Je ne me dédis point :* ce sont tous lâches adulateurs, animaux rampans, flattant & caressant les dupes telles que toi. Que tu payes cher leurs fades révérences & leurs courbettes ridicules !...

ELIUS.

Ami, nous connois-tu ?

APEMANTUS.

Ne viens je pas de te nommer ?

TIMON.

Si tu prétens faire aimer la vertu cache donc ton orgueil.

TIMON.

Mais.... Diphilus a de la probité.

LE VIEILLARD

J'en conviens : mais ce n'eſt pas un parti pour ma fille.

TIMON.

L'aime-t-elle ?

LE VIEILLARD.

Elle eſt jeune, & tout plaît à cet âge.

TIMON *à Diphilus.*

L'aimez-vous ?

DIPHILUS.

Oui, Seigneur, & mes ſoupirs ne ſont pas rejettés.

LE VIEILLARD.

Si elle l'épouſe malgré moi, je jure par le Ciel qu'elle n'aura jamais une drachme de ma ſucceſſion !

TIMON.

Diphilus m'a ſervi long-tems avec diſtinction : il a rempli ſes devoirs, je dois ſonger aux miens. Bon-homme, calmez-vous ; je vais le rendre digne de votre fille. Quelle que ſoit ſa dot, j'en donne autant à Diphilus.

LE VIEILLARD.

En ce cas, Seigneur, ma fille eſt à lui.

TIMON.

TIMON.

Donnez-moi la main, & recevez ma promeſſe.

DIPHILUS.

Seigneur, c'eſt à genoux que je dois vous rendre grace : puiſſai-je devenir auſſi mépriſable que malheureux lorſque j'oublierai vos bontés ! . . . . En quelque état que ſoit jamais ma fortune, vous me verrez toujours à vos pieds.

TIMON.

Levez-vous : l'eſpoir de la reconnoiſſance ne me guida jamais ; mon ame rougiroit d'un pareil trafic.

LE POETE.

Daignez, Seigneur, accepter mon ouvrage, & recevoir les vœux du plus zélé de vos ſerviteurs.

TIMON.

Donnez : vous aurez bientôt ma réponſe... Qu'avez vous là, mon ami ?

LE PEINTRE.

Un Tableau deſtiné pour votre Grandeur.

TIMON.

Voyons. . . . J'en ſuis très-content : Je vous le prouverai tout-à l'heure.

LE JOAILLIER.

Seigneur, voici le bijou dont je vous ai parlé.

TIMON.

Il est très-beau . . . .

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. APEMANTUS.

APEMANTUS, *après les avoir considerés.*

Vile écume des flatteurs du siécle! ne cesserez-vous point de nourrir la sotte vanité de ce foible mortel, par votre encens mercenaire?

TIMON.

Préparons-nous, m

allons être bien gr

LE PO

Auprès de

tout souff

crédule Timon ! Si tu écoutes ce four-
be, je te mépriſe.

TIMON.

Apemantus eſt toujours modéré.
Bonjour, l'ami.

APEMANTUS

Si ton bonheur eſt dû à ma modéra-
tion, garde-le juſqu'à ce que tu ſois
homme, & que je te voie en meilleu-
re compagnie.

TIMON.

Arrête : qu'oſes-tu dire ?...

APEMANTUS.

Ne ſont-ils pas Athéniens ? Je ne me
dédis point : ce ſont tous lâches adu-
lateurs, animaux rampans, flattant &
careſſant les dupes telles que toi. Que
tu p[illegible]her leurs fades révérences &
[illegible]tes ridi[illegible] !...

[illegible]

APEMANTUS.

Moi, de l'orgueil ! tu pourrois m'en accuser, si je te ressemblois ; si donnant toute ma confiance à un tas de Parasites, de Poëtes, de flatteurs intéressés, je croyois mériter encore plus d'encens qu'ils n'osent m'en donner.... Stupides Grands du monde, quel est donc le fondement de votre vanité ? Le bruit qui suit vos pas ? la pompe de vos équipages & de vos Palais ? le privilége d'élever une tête altiere au-dessus du reste des humains ? le plaisir de voir à vos pieds de timides esclaves dont vous croyez sottement être adorés ?.... Dieux immortels, quelle foiblesse ! Ouvrez les yeux, superbes Pygmées ! connoissez vos défauts, vos ridicules, votre néant ; & revenez ensuite écouter vos flatteurs.

TIMON.

Ami, ta bile est en mouvement.

LE POETE.

Seigneur, ne l'écoutez point... qu'on le pende....

PHÆAX.

Pauvre prédicateur imbécille !....

APEMANTUS.

Imbécille ? si tu te voyois par mes yeux, tu ne verrois qu'un âne. . . . . Mais réponds-moi, démens-moi, Timon. Crois-tu la vie de l'homme trop longue pour que les Arts, les Sciences, l'étude de la vertu, & les plaisirs du cœur & de l'esprit, n'en puissent occuper agréablement le cours ?

TIMON.

Je rends la mienne heureuse avec mes amis. Va débiter ailleurs tes mélancoliques systêmes.

APEMANTUS.

Que tu me parois petit maintenant ! Va, fonde ta félicité sur cette base chancelante : je te verrai bientôt, victime de ton aveuglement, détester tes erreurs, & maudire l'instant où tu naquis.

TIMON.

Tu pourras te tromper.

PHÆAX.

Qu'on le chasse, qu'il soit fustigé.

APEMANTUS.

Tel est donc aujourd'hui le partage du mérite innocent, obscurci, accablé par l'ignorance & la fatuité ! Fata-

gueilleuse *comparaison* lui donne seule une valeur exorbitante : tu regardes ton doigt, & tu te crois un grand homme, parce que ton voisin n'est pas assez riche pour orner le sien d'une aussi brillante *babiole*. Quel puéril orgueil ! peux tu n'en pas sentir le ridicule ? ... ah ! que ne suis-je riche !

TIMON.

Pourquoi faire ?

APEMANTUS.

Pour avoir le plaisir de bâtonner tous les jours deux flatteurs : j'aurois bientôt passé en revue tout le Sénat.

PHÆAX.

Ah ! ç'en est trop : il faut punir son insolence.

TIMON.

Non, vous ne le corrigeriez point : tel est son caractère. qui, malgré son amertume, a pourtant quelque chose de plaisant.... Apemantus, tu dîneras ici.

APEMANTUS.

Je ne mange point les Grands.

TIMON.

Je le crois : les femmes ne t'en sçauroient pas bon gré.

SCENE

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs, NICIAS.

TIMON, *à Nicias, en l'embrassant.*

SEigneur, ſoyez le bien venu. Pere de l'adorable Meliſſe, c'eſt de vous que je tiens toute ma félicité.

NICIAS.

Ah ! Seigneur ; vous m'honorez trop.

TIMON.

Eh ! le pourois je ? ne fait-elle pas les délices d'Athènes ? n'eſt-elle pas l'ame de ma vie ?.... Quand verrai-je ce jour qui doit unir nos mains & nos cœurs ?

NICIAS.

Seigneur, une ſemaine n'eſt pas longue à paſſer.

TIMON.

C'eſt un ſiécle pour moi.

APEMANTUS, *à Timon.*

Malheureux ! il ne manquoit donc plus que l'amour, pour mettre le com-

ble à tes calamités !.. Quoi ! cette peste entre aussi dans ton ame ; & ses dehors ne te paroissent pas encore plus faux que ceux de l'amitié ?...

TIMON.

Tais toi, je hais la raillerie sur ce sujet...... Allons, passons dans mes jardins : votre visite me comble de joie. Avec de tels amis, je n'envie le sort d'aucuns mortels. Ne nous quittons pas de la journée.

APEMANTUS.

Méprisables esclaves ! comme ils s'embrassent ! ils se détestent cependant : ah ! les lâches !...

SCENE VIII.

EVANDRA. TIMON, *qui revient.*

BOnjour, belle Evandra..... Mais que vois-je ? quel chagrin imprévû obscurcit le feu de vos tendres regards ?

EVANDRA.

Un rapport qu'on m'a fait ce matin....C'eſt de tous les malheurs celui que je craignois le plus. Hélas ! un ſonge terrible m'y avoit préparée. Vous m'en voyez encore toute tremblante.

TIMON.

De quoi donc s'agit-il, Madame?

EVANDRA.

Dieux ! qu'entens-je, & que vois-je? ... Eſt-ce encore mon amant qui me parle ?.. Je crois tout maintenant, je ſuis perdue !...

TIMON.

De grace, apprenez-moi le ſujet de votre inquiétude... Je * ne le prévois que trop ! ...

EVANDRA.

J'ai, dit-on, perdu le ſeul bien d'où dépendoit mon bonheur & ma vie : vous m'ôtez votre cœur !

TIMON.

Non, charmante Evandra : Timon vous aimera toûjours.

EVANDRA.

Meliſſe y conſentira-t-elle ? .. Ah !

* A part.

cruel Timon, peux-tu te ſentir ingrat, & n'en point rougir ? Si j'étois auſſi coupable que toi, oſerois-je encore te regarder ? Hélas ! le meurtrier de ta famille, le raviſſeur de ton honneur & de tes biens ſeroit devant tes yeux moins confondu que moi ..... Oui, cher Timon, tu me connois : parens, richeſſes, renommée, ſont moins chers aux yeux d'Evandra, ſont moins ſacrés que ſon amour pour toi.

TIMON.

Me croiriez-vous capable d'oublier tout ce que je vous dois ?

EVANDRA.

T'en ſouvient il encore ? te ſouvient-il, qu'une fille de la race d'Hercule, objet des vœux de tout ce qu'Athènes a d'illuſtre, t'a ſacrifié ſans peine ſa fortune, ſa beauté, ſa jeuneſſe, & ſa réputation ? Te ſouvient-il combien de fois je t'ai vû à mes pieds m'exagérer la félicité de celui qui pourroit toucher mon cœur ? Tu n'étois pas encore heureux, que tu m'aimois alors ! L'expreſſion de tes ſentimens pénétra dans mon ame, & l'enflâma : (peut-on voir ſouffrir ce qu'on aime ?)

j'oubliai tout, je m'oubliai moi-même, pour ne ſonger qu'à toi; j'immolai tout au deſir de te rendre content! Depuis ce jour (dirai-je encore heureux?) ma vie, ma joie, mon univers, mes cieux enfin, tout ſe trouvoit pour moi dans mon Amant: mes vœux, mes actions & mes penſées trouvoient leur terme en lui; ſeul digne de remplir mon cœur, il ſembloit être à la fois le principe & la fin de mon exiſtence.

TIMON, *à part.*

Elle me perce l'ame.... Pourquoi l'ai-je connue?...

EVANDRA.

O Timon! Je t'aimois, mais d'une ardeur ſi pure, que ſi le moindre de mes regards avoit pû t'offenſer; ſi mon cœur avoit formé quelques vœux qui ne fuſſent point pour toi, ma main t'auroit vengé du crime & de mes yeux & de mon cœur!... Connois-tu dans Athènes quelque épouſe qui pût en dire autant? Je ne ſuis pourtant point la tienne; & j'apprends que tu te maries!

TIMON.

Pardon, belle Evandra.... Je vous

ai aimée, le Ciel m'en est témoin. Mes soupirs, mes transports, ma générosité, tout a dû vous prouver...

EVANDRA.

Ta générosité? Arrête, Timon!... te parois-je déja assez avilie pour m'avoir crû sensible à tout autre don qu'à celui de ton cœur? Et s'il n'est plus à moi, oserois-tu penser que tes richesses ne fussent point à mes yeux un objet méprisable? Non, Timon, c'est toi seul que j'aimois, c'est par ce sentiment seul que tes présents m'étoient chers: je les regardois comme des gages de ta tendresse.... Tu m'as aimée, dis-tu? doux & funeste aveu! Ah j'eusse préféré ta haine au supplice affreux de te voir infidéle.

TIMON.

Hélas! l'homme est-il maître de son cœur? un pouvoir suprême dirige ses mouvemens....

EVANDRA.

Et l'Enfer, ses trahisons. Combien de fois ne m'as-tu pas juré de m'aimer toûjours? Le Ciel t'a-t-il absous de tes sermens? Le pourrois-je moi-même,

moi dont l'amour ſemble s'être accrû de la perte du tien?

TIMON.

Si tu m'aimes, chere Evandra, peux-tu ne pas t'intéreſſer à mon bonheur? La beauté de Meliſſe, & ſa tendreſſe pour moi, ont rendu mon ame inſenſible à toute autre félicité.

EVANDRA.

Tu m'as aimée, Timon: réponds-moi donc, cher & perfide Amant? Si ma félicité eût dépendu de quelqu'un de tes rivaux; ſi j'euſſe oſé t'avouer ma foibleſſe, qu'aurois-tu penſé d'Evandra? qu'aurois-tu fait pour elle?

TIMON.

Vous me confondez, Madame....

EVANDRA.

Ne crains pas d'en rougir.... C'eſt, dis-tu, la beauté de Meliſſe qui te rend infidéle? Ah! ſi j'en crois des yeux deſintéreſſés, (pardonne ce mouvement à la modeſtie mépriſée,) ſi j'en crois les miens propres, peux-tu trouver dans ma rivale de quoi juſtifier ton injuſtice?... Elle t'aime, dis-tu? Ah! ſon amour n'eſt-il pas mercénaire? n'eſt-ce pas à ta main, n'eſt-ce pas à

ta fortune, n'est-ce pas à ta liberté que la perfide en veut? Mais moi, quel fut mon but en me livrant à toute ta tendresse ? quels furent mes projets ? quels garants ai-je pris de ta foi, en te donnant la mienne ? quels autres Dieux, que l'Amour & l'Honneur, ont présidé à nos engagemens ? ... Dans ces momens délicieux, pensois-je, helas! que Timon pût devenir parjure?

TIMON, *à part.*

Dieux ! je souffre autant qu'elle ! ... Cherchons à terminer cet entretien.

EVANDRA.

Ton amour m'a perdue dans le monde, mais tu me tenois lieu de tout. Je te perds aujourd'hui, que prétends-tu que je devienne ?

TIMON,

Tant que Timon respirera, ne craignez rien pour l'avenir.

EVANDRA.

Que puis je craindre encore, si j'éprouve dès à-présent le plus grand des malheurs ?

TIMON.

Vous partagerez toujours ma fortune; & l'éclat dans lequel vous vi-

vrez, ne démentira jamais votre naiſſance....

EVANDRA.

Tu m'inſultes, Timon : c'eſt ton cœur ſeul que je réclame ; je ne veux rien ſans lui... Oui, cher Amant, le plus affreux déſert, accompagné de ce que j'aime, ſeroit à mes yeux un Palais embelli par l'Amour : j'y vivrois avec toi, j'y ſerois heureuſe : mais ſans toi, la pompe des Rois même tenteroit vainement de fixer mes triſtes regards.

TIMON.

Le ſort m'entraîne malgré moi...

EVANDRA.

Foible excuſe d'un cœur coupable.

TIMON.

L'honneur même m'engage...

EVANDRA.

A reſpecter tes premiers ſermens.

TIMON.

Tout ce qu'Athènes a de grand, exige cet hymen, qui doit perpétuer mon nom : la République même s'y intéreſſe.

EVANDRA.

Et qui te garantit la fidélité de ton épouse ?

TIMON.

L'honneur, & son amour.

EVANDRA.

Tu la crois donc plus parfaite que toi ? Ne m'as-tu pas aimée, ne m'es-tu pas infidéle, augure-tu mieux d'elle ? D'ailleurs, quelles preuves as-tu de sa tendresse ? Qui peut compter sur l'amour d'une femme, depuis que les loix de *Cecrops* ont établi le *mariage*, & le vil commerce des cœurs ? Tu prétends qu'elle t'aime, parce qu'elle consent à t'épouser, ou plutôt à te lier d'une chaîne que la mort seule pourra briser : tandis que tu vois à tes pieds une esclave qui feroit son bonheur de vivre à jamais dans tes fers !

TIMON.

Ah ! pourquoi nos desirs sont-ils indépendans de notre volonté ? ou pourquoi sommes-nous coupables en desirant ? *

* Je suis forcé de supprimer ici quelques Vers, dont la licence n'a pu être tolérée qu'en Angleterre.

EVANDRA.

Seigneur, tous ces raiſonnemens ſont trop ſubtils.... Vous connoiſſez mon cœur : prononcez mon arrêt. Je meurs ſi je vous perds.

TIMON.

Chere Evandra, je péritois plutôt!

EVANDRA.

Dieux ! juſtes Dieux ! j'entrevois quelqu'eſpoir... Ah ! cher Timon, ne le démens pas ! Laiſſe ton cœur ouvert à la pitié : tes remords, ta vertu, ma tendreſſe, me rendront mon amant. Surtout ne revois plus Meliſſe ; oublie juſqu'à ſon nom : joins tes efforts aux miens pour revenir tout entier à moi. S'ils ſont infructueux, tu me verras préférer la mort au malheur de troubler ta félicité.

TIMON.

Tu vois couler mes larmes !... retire-toi, de grace... je t'aimerai toujours.

EVANDRA.

Mot heureux, mot charmant ! Grands Dieux, récompenſez Timon !.. Adieu... Tu me promets de ne plus revoir Meliſſe ?...

TIMON.

Laisse-moi, de grace....

EVANDRA.

Je pars... Tu ne m'oublieras pas?...

TIMON.

Ne l'appréhende point * .... Que l'homme seroit heureux, s'il étoit constant! son sort égaleroit celui des Dieux. Toûjours brûlant pour la même beauté, ses transports seroient toûjours les mêmes : l'amour ne satisferoit ses desirs, que pour les rallumer & les combler encore. .... Mais, ô malheur de l'homme! le terme de ses desirs en est toûjours le tombeau.

* Evandra sort.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MELISSE CHLOÉ.

MELISSE.

QU'en dis-tu, Chloé ? cet ajuſtement me ſied-t-il ?

CHLOÉ.

A merveille ! votre friſure eſt aujourd'hui d'une élégance, elle vous donne de nouvelles graces, ſi meurtriéres, que je vois déjà tous les Convives de Timon mourans à vos genoux.

MELISSE.

Chere Chloé, ne me flate-tu point ?.. Ah ! Que j'ai me avoir ſoupirer autour de moi cette foule d'Amans ! &

quel plaiſir de faire naître d'un coup d'œil leur triſteſſe ou leur joie, leur crainte ou leur eſpoir !.. Parle-moi ſincerement, Chloé ; que diſent-ils, que penſent-ils de moi ?

CHLOÉ.

De vous, Madame !... Vous êtes à leurs yeux la Reine de tous les cœurs, leur divinité, l'arbitre de leur deſtinée. Mes oreilles ne retentiſſent plus que de flâmes, de tranſports, de ſoupirs, de flèches, de carquois, de bleſſures mortelles, & de mille autres belles choſes, qui ne finiſſent pas. Oh ! c'eſt un langage admirable, & qui perce le cœur : pour moi j'y ſuis ſenſible, j'en pleure même quelquefois; & ſans leurs préſents, qui me conſolent un peu, je n'y pourrois tenir.

MELISSE.

Que dis-tu de mon teint aujourd'hui ?

CHLOÉ.

Il eſt éblouiſſant... Ce blanc-là eſt admirable.

MELISSE.

Je n'en achetai jamais de ſi beau...

Si je mettois un peu plus de rouge : qu'en penſes-tu ?

CHLOÉ.

Cela ne peut que bien faire: il ajoute à vos graces & à votre embonpoint.

MELISSE.

Ma toilette a duré trop long-tems aujourd'hui.

CHLOÉ.

Ah ! Madame, que dites-vous ? je jurerois que nous n'y avons pas mis trois heures.

MELISSE.

Mais, crois-tu que cet habit plaiſe à Timon ? . . N'eſt-il pas affreux à cet indigne Tailleur, de m'avoir manqué aujourd'hui : ne mériteroit-il pas que le Senat l'en punît ?

CHLOÉ.

Sans doute. . . Mais, Madame, ce n'eſt donc que l'heureux Timon qui vous inquiéte aujourd'hui ? que deviendront tous vos autres Amans ?

MELISSE.

Ah ! Chloé, je n'en veux perdre aucun : rien n'eſt-il plus doux pour une femme, que de ſe voir l'objet des

vœux & de l'encens de mille adorateurs ? ...

CHLOÉ.

Que n'en ai-je autant que je le désire !

MELISSE.

J'en dis de même.... Mais je voudrois n'en favoriser qu'un. Toute femme qui connoît ses vrais intérêts, doit, dit-on, penser ainsi. Timon, par exemple, est riche, & m'aime beaucoup....

CHLOÉ.

Voilà donc Alcibiade oublié ?

MELISSE.

Non, je l'aurois toujours aimé ; & quel homme en étoit plus digne ? Sa figure, son esprit, son caractére, étoient formés par les mains de l'Amour : en lui tout étoit fait pour plaire, même à ses ennemis.

CHLOÉ.

Qu'entens-je ? ... Mais, Madame, il vit encore; & ce portrait est toujours ressemblant.

MELISSE.

MELISSE.

Sans doute .... Mais tu sçais qu'il a été banni par le Sénat, & que ses biens ont été confisqués... Te le dirai-je ? Un Amant pauvre perd beaucoup de ses agrémens : n'en parlons plus .... Je suis aujourd'hui si contente de moi, que je me baiserois volontiers moi-même.

CHLOÉ.

Ah! ma chere maîtresse, vous m'enchantez. Que de cœurs vont tomber sous vos loix !...

UN DOMESTIQUE.

Madame, le Seigneur Timon arrive....

MELISSE.

Il peut entrer.

SCENE II.

MELISSE, CHLO[É,] TIMON.

TIMON, *à part.*

SES yeux ont toujours pour de nouveaux charmes ; & je ne la voir sans l'adorer ....* Belle [Mé]lisse, acceptez mes vœux !

MELISSE.

Seigneur, vous les remplissez-t[...]

Timon presse Melisse de consentir à hymen, qu'elle a remis à huit heures, prétexte d'un vœu. Elle ne peut se réso[udre] à le violer, & son Amant se soumet à sa [vo]lonté. Le reste de la Scene se passe en [ten]dresses & en protestations réciproques, qu'à ce qu'on vienne avertir Timon, qu[u'on] a servi. Il sort alors avec Melisse & Ch[loé].

* Haut.

SCENE III.

LE POETE. APEMANTUS.

Plusieurs Domestiques travaillent aux préparatifs de la Fête que va donner Timon.

LE POETE.

SA grandeur va paroître : ma mascarade est en état ; tout est bien disposé.

APEMANTUS.

Eh bien, Poete, quel nouveau chef-d'œuvre d'impertinence as-tu préparé pour Timon ?

LE POETE.

Animal Stoïque, grondeur & sans goût ! es-tu fait pour sentir les charmes du langage des Dieux ?

APEMANTUS.

L'insipide est-il fait pour plaire ? Un vain assemblage de mots, de pompeuses fadaises rimées en dépit du bon sens, où le génie & la raison sont toujours

contradictoires, des vers, en un mot, tels que les tiens, sont-ils faits pour flater l'oreille d'un être pensant ? Hélas, mon pauvre ami, tu t'animes, tu sues, tu t'excites en vain : ta Minerve stupide n'enfante que des sons. Chymiste extravagant, le produit de tes creusets trahit toujours ton espérance ! ...

LE POETE.

O le plaisant juge, le plaisant connoisseur ! ... Un Philosophe prétendra se rendre arbitre du goût du siécle!

APEMANTUS.

Il rira du moins de son extravagance : il méprisera de prétendus Poëtes, dont l'imagination stérilement fantasque, n'imite que les bruiants écarts de nos Musiciens modernes.

LE POETE.

Le maussade critique ! ... Je voudrois bien que tu t'avisasses d'écrire.

APEMANTUS.

Puisque tes écrits plaisent, ce seroit trop oser.

SCENE IV.

TIMON. MELISSE. CHLOÉ. NICIAS. ELIUS. PHÆAX. *Suite, &c.*

TIMON.

SEigneur, votre préſence me comble de joie. Eſt-il un plus beau ſpectacle, pour une ame ſenſible & généreuſe, que *celui de voir ſa table* entourée d'une foule d'amis tendres & ſincères? Je vous les préſente, chere Méliſſe: aimez-les, ſi vous m'aimez.... Que vois-je? Apemantus! Ah! ſois le bienvenu.

APEMANTUS.

Je ne le ſerai pas bientôt. Je viens te dire tes vérités..... Penſe à toi, Timon, il en eſt tems: ta fortune chancelle, ton crédit eſt épuiſé, tes créanciers murmurent. Crains que cette meute affamée n'acheve de te dévorer; & que la flatterie dont tu t'eny-

vres, ne meure bientôt faute d'aliment.

TIMON.

Va, mon ami, je connois l'état de mes affaires.

APEMANTUS.

Qui donc osa t'en informer ? Quel vertueux Citoyen a mis devant tes yeux le tableau de ta conduite & de ton aveugle prodigalité ? Parle : je te plaignois, je gémissois sur toi, d'être si bon, & d'être sans amis ; mais si tu en as un, je te méprise maintenant.

TIMON.

Et de grace, cesse de nous prêcher. Qu'ai-je à craindre pour ma fortune ? n'ai-je pas des amis généreux ?

NICIAS.

Plût au Ciel qu'il eût besoin de nous !

ELIUS.

Que ne puis-je lui prouver toute mon amitié !

ISANDER.

Je sacrifierois tout pour lui.

TIMON.

J'en suis bien convaincu : j'ai souvent même envié le plaisir de pouvoir être un jour votre obligé.....

Ne ſommes-nous pas nés pour contribuer à notre félicité mutuelle ? A quoi ſert un ami dont nous n'exigeons aucuns ſervices ? C'eſt un bon inſtrument que l'on ne tire jamais de ſon étui. Mais, au contraire, quelle félicité, quelle conſolation de trouver en eux de tendres freres toujours prêts à pourvoir à nos beſ ins !... Ah ! l'idée ſeule de ce bonheur, m'arrache des larmes de joie !

PHÆAX.

Elle fait la même impreſſion ſur mon ame.

APEMANTUS, *riant.*

Ah, ah, ah....

TIMON.

De quoi ris-tu ?

APEMANTUS.

De ta ſottiſe, & de leur effronterie.

CLEON.

Tais-toi, miſérable.

PHÆAX.

Que l'on chaſſe ce dogue.

TIMON.

Laiſſez-le japer, il ne fait poin mal.

APEMANTUS.

Ah ! Timon, plût aux Dieux que mes discours te fissent du bien !

MELISSE.

Sa mauvaise humeur m'enchante : j'aime cet homme, il est singulier.

APEMANTUS.

Si je sçavois mentir, je t'en dirois autant.

TIMON.

Doucement, Apemantus, tes saillies sont trop amères : adoucis-les, je me charge de ta fortune.

APEMANTUS.

Je ne demande rien, je deviendrois peut-être esclave comme les autres, & tu serois bientôt incorrigible. Non, je ne veux de toi que le droit de te parler librement. Garde tes biens, si tu le peux, & corrige-toi.

TIMON.

Il me fatigue enfin..... Qu'on lui donne une table, & qu'il mange à part.

APEMANTUS.

Fais-moi servir uniquement ce que la nature avoit destiné pour la nourriture de l'homme, des racines & de lean

On apporte les plats au bruit des tymbales & des trompettes. Apemantus, qui eſt ſeul à une petite table, continue ſes réflexions cyniques ſur le luxe de Timon, & ſur la perverſité des hommes. Il mange ſes racines, boit ſon eau, & refuſe tous les autres plats qu'on lui envoye.

PRIERE D'APEMANTUS,
en ſe mettant à table.

C'eſt pour moi ſeul que je te prie,
Juſte Ciel, écoute mes vœux!
Si ta bonté dans cette vie
Veut m'accorder un ſort heureux;
Ecarte de moi les richeſſes,
Les titres, les plaiſirs trompeurs;
Fais, que mon cœur ſourd aux promeſſes
Des Grands, des femmes, des flatteurs,
Exempt des vulgaires erreurs,
Du joug des Tyrans de la terre,
Préfere à leurs vaines grandeurs,
Des racines & de l'eau claire!

Pendant le repas, Timon engage les Sénateurs, ſes convives, à permettre qu'Alcibiade (banni depuis peu par la République) revienne ſecrettement dans Athènes, ſolliciter

son rappel. On quitte la table, le bal commence, & l'on chasse Apemantus. Chloé trouve le moyen de donner à Melisse une Lettre d'Alcibiade, qui est déja dans la Ville. Melisse en est transportée de joie, & se propose de lui sacrifier Timon.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. Evandra masquée, avec plusieurs autres Dames. Troupe de Bergers, de Bergeres, de Menades, & d'Egipans, &c. qui forment un Ballet.

DÉs que la fête est finie, Evandra, qui a été témoin de la tendresse de Timon pour sa rivale, laisse sortir toute la Compagnie & reste seule avec son amant.

SCENE VI.

MON. EVANDRA, *masquée.*

TIMON.

:ut-on ſçavoir, Madame ; qui êtes ?

ANDRA, *ôtant ſon maſque.*

ne femme que tu ne reverras ja-.

TIMON.

andra ! Ciel !

EVANDRA.

ſuis fâchée d'avoir troublé tes rs.... Je voudrois te voir encore fois avant ma mort...., Raſſure-je ne te reverrai plus.

TIMON.

eux ! épargne-moi cet affreux urs....

EVANDRA.

mon, daigne m'entendre, je t'in-mps pour la derniere fois : ma

mort approche, & tu seras bientôt heureux, si tant est que le souvenir d'une amante fidelle ne soit point capable de troubler ta félicité. Je te connois trop généreux pour oublier sitôt combien tu fus aimé.

TIMON.

Arrête, chere Evandra : ta perte seroit pour moi le plus grand des malheurs, & je le préviendrois en m'immolant moi-même. Les Dieux me sont garants qu'il n'est personne sur la terre que j'estime plus que toi.

EVANDRA.

Tu m'estimes ? Crois-tu ce sentiment capable de me sauver la vie ?.. Ah ! cher Timon (tant qu'Evandra respire ce titre t'appartient) un seul effort en ma faveur, le moindre combat contre la passion qui te rend infidéle, m'auroit vu mourir contente ; je pourrois du moins t'excuser : mais le poison te fut offert, tu l'as bu sans regret.

TIMON, *à part.*

Sa douleur me pénétre.... Jamais femme n'aima comme elle.

EVANDRA.

Ton mal est incurable ; je le vois : la mort seule offre un remède au mien.

TIMON.

Non, je t'aime toujours, quoique Melisse me soit chere.

EVANDRA.

Tu t'abuses, Timon : il faut opter entre elle & moi ; & je meurs si tu l'aimes. Non, non, point de partage d'un bien qui m'est si cher ! . . . Parle, ou dans cet embrassement reçois mon dernier adieu.

TIMON.

Non, mon amitié pour toi sera éternelle.

EVANDRA.

Je ne te verrai plus. Puisse Melisse t'aimer autant que je te trouvois aimable ; & puisse-t-elle te plaire plus long-tems que l'infortunée Evandra !

TIMON, *à part.*

O Dieux ! pourquoi mon cœur n'est-il touché que de pitié ? Ne lui dois-je point toute ma reconnoissance ? ses charmes ne sont-ils pas toujours les mêmes ? & le Ciel forma-t-il jamais

un cœur comme le ſien ? . . . Hélas ! elle m'a trop aimé ! . . . Madame *, vous voyez mes pleurs . . . . jugez de mon déſeſpoir.

EVANDRA.

Cruel ! tourne du moins encore vers moi ces yeux qui firent ma ruine . . . . Ciel ! ils augmentent mes regrets, & rendroient ma mort trop affreuſe.

TIMON.

Eſpere tout du tems, & de tes vertus.

EVANDRA.

Non, trop cher ennemi, le tems te rendroit coupable de ma mort : je t'aime encore aſſez pour te ſauver ce crime ** . . .

TIMON, *en l'arrêtant.*

Ah ! chere Evandra, ma mort ſuivroit la tienne : reſpecte tes jours, ſi les miens te ſont précieux. Je meurs, ſi je te perds ! . . . Hola, Diphilus ?

DIPHILUS *entre.*

Seigneur ?

TIMON.

Remenez Evandra chez elle, &

* Haut.
** Elle tire un poignard.

veillez ſur ſes jours : un tranſport dangereux l'agite .... Madame, ſouffrez que Diphilus vous accompagne. Dès que j'aurai congédié mes convives, vous me verrez revoler dans vos bras.

EVANDRA.

Ce bonheur eſt trop grand pour que j'oſe l'eſpérer. Hélas ! je ne te verrai plus !

SCENE VII.

TIMON, *ſeul.*

JE dois tout employer pour la conſoler : ſa perte me ſeroit trop ſenſible. Jamais femme n'aima comme elle, & ne mérita plus d'être aimée. Déplorable foibleſſe de l'homme ! Ce que nous poſſedons ceſſe bientôt de nous flatter, & le déſir nous exagere le prix de ce que nous n'avons pas.... Démetrius ?

SCENE VIII.

TIMON, DEMETRIUS.

TIMON.

OU eſt la caſſette que j'ai demandée ?

DEMETRIUS.

Seigneur, la voilà. Mais daignez m'entendre un inſtant : ce que j'ai à vous dire eſt d'une importance....

TIMON.

Donne toujours : ce ſera pour une autrefois.... Me perſécuteras-tu ſans ceſſe du détail fatiguant de mes affaires ? Ce ſeul mot empoiſonne tous mes plaiſirs. Je ne veux rien entendre.

SCENE IX.

DEMETRIUS, *seul.*

Fort bien ! il va jouer de son reste. Il répand ses libéralités avec autant de profusion que si ses coffres étoient pleins : toutes ses paroles sont des promesses, & toutes ses promesses sont maintenant au-dessus de sa puissance. Plus d'argent, *plus de terres*, *tout est* parti, tout est engagé au-delà même de sa valeur.... Songeons à partir aussi, de peur qu'il ne m'emprunte, & n'engloutisse tout ce que j'ai gagné dans sa maison.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TIMON. DEMETRIUS.

TIMON.

PArlez, Démetrius : D'où vient tout à coup cet orage, qui m'expoſe aux clameurs de mille créanciers mécontents Je ſçavois bien que ma dépenſe pouvoit avoir anticipé ſur mes revenus, mais je ne me croyois pas arrieré jusqu'à ce point. Pourquoi ne m'en avez-vous pas averti plutôt ?

DEMETRIUS.

Eh ! Seigneur, avez-vous jamais voulu m'entendre ? Combien de fois ne vous ai-je pas préſenté mes comp-

tes ? ne les avez-vous pas toujours rejettés, en me disant que ma probité vous en tenoit lieu ? Combien de fois, au risque d'allumer contre moi votre colère, ne vous ai-je pas supplié de modérer votre dépense, & l'excès de vos libéralités ?

TIMON.

Vous deviez avoir plus de fermeté.

DEMETRIUS.

J'ai fait, Seigneur, tout ce que j'ai osé. N'y étois-je pas intéressé moi-même ? votre ruine n'entraîne-t-elle pas la mienne ? Donnez-moi les juges les plus rigoureux, & que ma tête réponde de ma conduite.... Hélas! Seigneur, si votre ame magnanime avoit pu disposer de l'Univers, un seul mot vous l'auroit arraché !

TIMON.

Ciel !... mais il te reste encore de l'argent ?

DEMETRIUS.

De quoi suffire, au plus, pour deux repas.

TIMON.

Vends donc au plutôt toutes mes terres.

DEMETRIUS.

Celles qui vous reſtent ſont ſaiſies ; & ſuffiront à peine pour acquitter vos dettes : les autres ſont déja vendu

TIMON.

Qu'entends-je ?

DEMETRIUS.

J'ai gémi mille fois , en prévoyant ce jour terrible !

TIMON.

Séche tes pleurs . . . je connois ta probité.

DEMETRIUS.

Avec quel déſeſpoir ne voyois-je pas vos biens en proie à cette foule de paraſites , & de prétendus amis qui vous obſédoient ſans ceſſe ! . . . voulûtes vous jamais m'entendre ? . . .

TIMON.

Tais-toi : tu ſeras bien-tôt convaincu que mes bontés pour eux ont été bien placées. . . . Eſſuie tes larmes , dis-je : je ſuis du moins riche en amis ; & je puis diſpoſer auſſi librement de leur fortune , que je diſpoſois de la mienne.

DEMETRIUS.

Ah ! puiſſai-je le croire!

TIMON.

Tu vas le voir...... Hola quelqu'un ? ... * Allez chez Phæax & chez Cléon ; vous, chez Isander & Elius ; & vous, chez Isidore & Thrasille : saluez-les de ma part : dites-leur, que Timon se fait gloire d'attendre une preuve de leur amitié, en leur demandant cinquante *Talens* à chacun.... Toi, Démetrius, cours au Sénat ; les services que j'ai rendus à la République me sont garants de sa reconnoissance : dis que Timon a besoin de cinq cens *Talens*.

DEMETRIUS.

J'y vole.... Mais, Seigneur, daignez m'attendre.... Votre anti-chambre est pleine d'importuns créanciers : ne vous exposez point à leur vue.

* Trois Domestiques paroissent.

SCENE II.

TIMON, *seul.*

QUoi donc ! cessé-je d'être libre dans mon Palais ? Ces portes, en tout tems ouvertes aux Athéniens, doivent-elles maintenant me garantir de leurs approches ? & mon Portier est-il aujourd'hui mon Geolier ? . . . . Non, banissons cette affreuse pensée: elle insulte trop mes amis.

SCENE III.

Le Théâtre change, & représente le Portique d'Athènes.

APemantus s'y promene avec des Sénateurs & des Philosophes, en déclamant avec aigreur contre les vices des hommes de son siécle, & contre le gouvernement d'Athènes.

Les trois Domestiques de Timon paroissent. . . .

CLÉON.

C'eſt de l'argent, dis-tu, qu'il me demande ?

I. DOMESTIQUE.

Oui, Seigneur. Il eſt, dit-il, charmé de vous mettre dans le cas de l'obliger.

CLÉON, *à part.*

Le voilà donc tombé ... Ah ! mon ami, que je ſuis malheureux ! je ne poſſede pas actuellement un demi-*Talent*. Mais, graces au Ciel, voici d'autres Sénateurs qui s'empreſſeront de ſuppléer à mon défaut..... Excuſe-moi auprès de ton maître... dis-lui, que s'il l'exige, j'engagerai, je vendrai même mes terres pour lui.... Adieu : des devoirs importans m'appellent, je ne puis tarder davantage...*

I. DOMESTIQUE.

Je n'y ſuis point trompé. Quel vice peut-on comparer à celui de l'ingratitude ? Mais j'apppercois Phæax : accoſtons-le.

PHÆAX, *à part.*

C'eſt un des gens de Timon ? voilà ſans doute quelque nouveau préſent qui nous vient. J'ai rêvé cette nuit

* Cléon ſort.

d'un bassin d'argent: ho! c'est cela! . . .
Comment * se porte ton illustre & généreux maître ?

I. DOMESTIQUE.

Fort bien, Seigneur.

PHÆAX.

J'en suis transporté. . . . . Qu'as-tu donc là sous ton manteau?

I. DOMESTIQUE.

Une cassette vuide, dans laquelle mon maître, qui vous regarde comme son ami, vous prie de mettre cinquante *Talens* dont il a besoin. . . . Il compte sur vous.

PHÆAX.

Il compte sur moi ? hum. . . . hélas! c'est un digne Seigneur. . . . mais quelles dépenses n'a-t-il point faites ? J'ai cent fois été dîner exprès chez lui pour lui en dire mon sentiment: mais c'étoit prêcher un sourd ... J'en suis pénétré! . . . . Mon ami, l'argent est rare maintenant: tiens, voilà pour toi. . . . dis que tu ne m'as point rencontré.

I. DOMESTIQUE, *à part.*

Ah! dans quel monde vivons-nous?

* Haut.

APEMANTUS,

APEMANTUS, *au Domestique.*

Quoi ? viens-tu encore inviter ces perfides à quelque nouvelle fête ?

I. DOMESTIQUE.

Non, je venois de la part de Timon, pour emprunter cinquante *Talens* à celui-ci, & voilà ce qu'il me donne, pour dire que je ne l'ai pas rencontré.

APEMANTUS, *à Phœax.*

Infâme ! te voilà donc déja démasqué ? voilà donc cette noblesse dont tu te prévaus tant ? .... puissé-je te voir étouffé sous un monceau d'or !...

PHÆAX.

Tais-tois, malheureux.

APEMANTUS.

Tu l'es mille fois plus que moi, détestable flatteur ! la bassesse de ton cœur suffit pour ton supplice. Un ingrat peut-il être heureux ? ...

Les deux autres Domestiques de Timon accostent Isander, Thrasille & Isidore, qui, sous différens prétextes, s'excusent de ne pouvoir lui prêter la somme qu'il demande. Elius est le dernier auquel ils s'adressent.

ELIUS.

Quoi ! c'est à moi qu'il a recours, après avoir été refusé par tant de Sé-

nateurs cent fois plus opulens que je ne le ſuis ? Il me regarde donc comme ſa derniere reſſource ? C'eſt bien me mépriſer ! c'eſt bien peu me connoître!

IIIe DOMESTIQUE.

Je m'apperçois qu'il vous connoiſſoit mal.

ELIUS.

Le premier préſent qu'il a fait, a paſſé dans mes mains ; & je le garde pour me ſouvenir de lui. Je ſuis fâché de ne pouvoir le ſecourir : mais mon pere, en mourant, m'a fait jurer de ne jamais prêter d'argent. C'eſt un ſerment que je dois garder... Adieu.

SCENE IV.

MELISSE. CHLOÉ.

MELISSE.

Qui dans le monde auroit cru Timon ſi près de ſa ruine ? Et quel bruit cette nouvelle ne fera-t-elle pas dans Athènes !

CHLOÉ.

Se peut-il qu'elle ſoit vraie ?

MELISSE.

Auſſi certaine que la mort. Tous ſes biens ſont diſſipés, ſon crédit eſt perdu, ſes pâles créanciers l'aſſiégent de toutes parts : c'eſt de mon pere que je le tiens, je n'en ſçaurois douter, & je dois ſonger à moi.

UN PAGE.

Madame, un Gentilhomme demande à entrer.

MELISSE.

Chloé, voyez qui c'eſt... *Si c'étoit* Timon, ou quelqu'un de ſa part, je ne ſuis point viſible, je ſuis malade *... La miſere eſt contagieuſe, empêchons qu'elle ne m'approche.... Ah! ſi mon Alcibiade étoit rappellé, je le reverrois riche, & ſans doute il m'aimeroit encore!

CHLOÉ *rentre.*

Madame, celui qui vous demande eſt déguiſé ; je ne puis le reconnoître.

* Chloé ſort.

SCENE V.

MELISSE. CHLOÉ. ALCIBIADE.

ALCIBIADE, *se découvrant.*

EN eſt-il de même de ma chere Méliſſe ?

MELISSE.

Que vois-je? Alcibiade ! mon Héros ! Le ciel, enfin, exauce donc mes vœux ? Ah ! le retour du ſoleil, après ſix mois d'obſcurité, n'inſpire pas tant de joie aux triſtes Habitans du Nord que ta préſence en répand dans mon ame.

ALCIBIADE.

Que puis-je regretter encore? ne retrouvé-je pas dans ces bras, ma joie, ma vie, mon ſang, ma liberté ? Le plaiſir d'un Héros vainqueur, celui d'un captif échappé de ſa chaîne, eſt-il comparable à celui que je goûte maintenant ? . . .

MELISSE.

Que tes conquêtes ont flatté mon ame ! La Victoire te couronnoit, je triomphois pour toi ! Mes larmes, mes craintes, mes soupirs & mes vœux pendant le jour, mes songes pendant la nuit, tout étoit pour mon amant : je partageois ses périls, sa gloire & ses travaux !

ALCIBIADE.

Adorable Mélisse ! mon ame est trop foible pour supporter tant de félicités. Si tu veux que je vive, arrête-la sur tes lévres charmantes.... *Imbécilles mortels ! vous cherchez en vain le vrai bonheur, Alcibiade l'a trouvé !*

MELISSE.

.... Ah ! si mon pere ne m'avoit retenue.... je succombois aux tourmens de l'absence....

ALCIBIADE.

C'est donc à lui qu'Athènes doit mes victoires... Dieux ! si je t'avois possédée, aurois-je songé à combattre pour cette Ville ingrate ? Heureux, & satisfait de ma conquête, mon cœur en eût-il pu désirer d'autres ?...

MELISSE.

Tous mes vœux ſont remplis, ſi le Sénat ne nous ſépare plus.

ALCIBIADE.

C'eſt à moi qu'il doit ſon nouvel être, & ſa puiſſance. L'amour ſeul, & l'eſpoir de mon rappel, ont animé mon bras : c'eſt par eux que je ſuis vainqueur.... Si le Sénat oſoit nous ſéparer, s'il oſoit le tenter, (mon armée ſubſiſte encore, Madame) ce même bras qui le créa, ſçaura l'anéantir ! Mais qui nous empêche d'aſſurer, dès-à-préſent, notre bonheur ? N'avons-nous pas aſſez long-tems ſouffert ? & ſi vous aimez comme moi, pouvez-vous balancer encore ?

MELISSE.

Alcibiade, arrête : ſonge que tu riſques de me déplaire ; & que la vie ne m'eſt pas ſi chere que ma vertu. Mais ſois certain, que nul autre que toi ne poſſedera jamais le cœur de ta Méliſſe. Oui, je le jure à tes yeux, dût la fortune te trahir encore, le plus puiſſant des Rois tenteroit en vain de me rendre infidelle à mon amant.

ALCIBIADE.

Et je jure, à mon tour, de ne vivre que pour Meliſſe; de ne jamais combattre, de ne jamais vaincre que pour elle, & pour mettre à ſes pieds les fruits de mes victoires!

CHLOÉ.

Madame, votre pere va paroître.

MELISSE.

Sortons, Seigneur: la haine de mon pere n'eſt pas éteinte. Il vous impute encore notre rupture avec les Lacédémoniens, & ſa défaite dans la Sicile. Evitez ſa préſence.

ALCIBIADE.

Fût-il mon plus grand ennemi, il vous a donné l'être, je lui pardonne tout.

SCENE VI.

TIMON & ses Domestiques.

IL est outré de l'ingratitude de ses amis. Demetrius vient augmenter sa douleur, en lui apprenant que le Sénat n'a pas été plus généreux. Plusieurs créanciers forçent la porte, & entrent avec leurs *Mémoires* à la main. Timon, déchiré par ce spectacle, ne sçait où se cacher. Il implore en vain l'assistance de ses amis, que le hazard améne les uns après les autres sur le Théâtre : chacun d'eux s'excuse en le fuyant. Cette Scene est vive, tumultueuse, & consiste plus en action qu'en discours. Réduit enfin au dernier désespoir, Timon ordonne à Demetrius de retourner chez tous ses amis, de leur dire que sa fortune est toujours dans le même état ; qu'il n'a voulu que les éprouver ; & qu'il les attend à dîner pour le jour même....

TIMON, *seul.*

J'ai du moins une consolation dans mon malheur, & une ressource qui ne peut me manquer : tant que Melisse m'aimera, puis-je être infortuné ? Elle est riche ; & le Soleil cessera plutôt d'être brillant, qu'elle d'être tendre

&

& généreuse. . . . . Eh bien, Mélisse, est-elle visible ?

UN DOMESTIQUE.

Oui, Seigneur, mais non pas pour vus.

TIMON.

Que dis-tu, traître ? . . . tiens*, voilà pour t'apprendre à lui imputer une pareille réponse. . . .

LE DOMESTIQUE.

Hélas ! Seigneur, je dis pourtant la vérité. Je ne l'avois pas voulu croire de la bouche de Chloé : *Melisse est venue me la confirmer elle-même*....

TIMON.

O Ciel ! c'est maintenant que Timon est perdu . . . ô Terre ! hâte-toi d'engloutir le plus malheureux des mortels.

LE DOMESTIQUE.

Seigneur, je crois l'appercevoir. . . ; elle va passer. . .

* Il le frappe.

SCENE VII.

TIMON. MELISSE *paroît d'un côté du Théâtre,* & EVANDRA *de l'autre.*

TIMON.

O, Ma chere Melisse !...

MELISSE, *à part.*

C'est lui-même ? .... la fâcheuse rencontre !

TIMON.

Craignez-vous de me regarder ? méprisez-vous maintenant Timon ? ..., Grands Dieux ! m'auroit-on dit la vérité ?

MELISSE.

Seigneur... j'étois occupée... je le suis encore. ... je dois obéir à mon pere... & je cours le rejoindre...

TIMON.

Est-ce Melisse que j'entends ? cette Melisse, qui protestoit d'aimer toujours Timon, dût-il être réduit au comble du malheur ?

MELISSE.

Ne m'imputez rien... mon ſort ne dépend pas de moi * ...

SCENE VIII.

TIMON. EVANDRA.

TIMON, *ſans voir Evandra.*

QUe ne ſuis-je au centre de la terre ! & que mon nom n'eſt-il effacé de la mémoire des odieux mortels !.. Je ſens que je m'égare... mes ſens ſont confondus.... tant mieux, c'eſt un bonheur pour moi. Mais, ô ciel ! Evandra ? Ah ! quel nouveau ſupplice !... puis-je encore, en la voyant, me plaindre des ingrats ?

EVANDRA.

O Timon ! j'ai tout vu, tout entendu, j'ai ſenti tous tes maux ! j'avois juré de ne te voir jamais : mais tu es malheureux, & j'oublie mon ſerment...

* Elle ſort.

TIMON.

N'honore point de tes regards un perfide qui s'en eſt rendu trop indigne.

EVANDRA.

Dès le premier inſtant qu'ils t'enviſagerent, toi ſeul eus droit de les fixer; abſent, même infidele, ils ne voyoient que toi : pourrois-je aujourd'hui leur interdire ta vue ?

TIMON.

Peux-tu donc oublier que Timon eſt miſérable ? Tes yeux peuvent-ils tomber ſans répugnance ſur un malheureux, dont l'infortune eſt au-deſſus de la conſtance humaine ?

EVANDRA.

Quoiqu'Athénienne, Evandra ne te flatta jamais ; ne la confonds point avec tes lâches adulateurs : elle vient partager tes maux.

TIMON.

Hélas ! ils ſont trop grands : tu les augmenterois encore.... Déteſtables Athéniens ! Ville perfide ! puiſſent tous les fléaux deſtinés pour la ruine des

humains tomber à la fois dans tes murs.... *

EVANDRA.

Console-toi, cher Timon, je connois tes besoins : je sçais que tes barbares créanciers t'assiégent de toutes parts, & que le Sénat t'abandonne. J'apporte à tes pieds tous les biens que j'ai reçûs de toi : ils sont immenses, reprends-les, sors d'esclavage, & que ton opulence soit le supplice des ingrats qui t'ont abandonné.

TIMON.

O générosité qui me pénétre & me confond!... Hélas! n'avois-tu pas déja trop fait pour moi? & quelle en fut ma reconnoissance? ... Fuis, fuis, chere Evandra; la fureur & le desespoir occupent trop mon cœur : crains-en les funestes accès.... O Dieux, écrasez-moi! ô Terre, ouvre-moi ton sein!

EVANDRA.

Ah! cher amant!.... Epargne un

* Les imprécations de Timon sont plus détaillées : mais leur indécence égale leur énergie.

cœur déja trop déchiré. Mes biens suffisent pour te tirer d'oppression. Fuyons avec le reste ; ou laissons-le plutôt à ces Vautours impitoyables ; & cherchons un asyle où tous mes vœux seront comblés, si j'y vis avec toi.

TIMON.

Non, je ne puis désormais te mériter... Je t'ai trop outragée!...

EVANDRA.

Non, pardonne-toi toi-même : c'est l'unique loi que mon amour t'impose.

TIMON.

Le puis-je, juste Ciel ?... Ah* ! pourrois-je tout devoir à celle que j'ai pu trahir ?...

EVANDRA.

Rentre : va te calmer, je t'en supplie. Mon seul regret, est que mes biens viennent de toi : plût aux Dieux qu'il n'en fût pas ainsi ! je t'eusse encore mieux prouvé l'excès de ma tendresse.

TIMON.

Quoi, tu partagerois mon infortune ?... Non**, je serois trop criminel...

* A part.

** A part.

De grace *, laisse-moi pour un instant. J'ai une derniere fête à donner à mes flatteurs : elle sera digne d'eux. Tu me reverras bientôt.

EVANDRA.

Ciel, veille sur Timon.

* Haut.

SCENE IX.

PHÆAX. CLEON. ISANDER. ISIDORE. THRASILLE. ELIUS.

PHÆAX.

JE crois fermement qu'il n'a voulu que nous éprouver.

CLEON.

J'en suis presque sûr. Son Intendant m'a dit, que la fortune de son Maître ne fut jamais plus affermie.

ISANDER, *à part.*

J'en doute un peu.... N'importe ; profitons du présent.

ELIUS.

Je ſuis fâché qu'il m'ait pris au dépourvu.

ISANDER.

Et moi de même.

SCENE X.

TIMON. *Les mêmes Acteurs.*

TIMON.

MEs chers amis, je vous revois avec plaiſir . . . Allons, qu'on ſerve le dîner.

Ils s'empreſſent tous de s'excuſer, & de faire des offres de ſervice à Timon, qui feint d'y être ſenſible. On dreſſe la table, dont tous les plats ſont couverts. Dès que les Sénateurs ſont placés, Timon fait cette priere :

Dieux immortels, ſi vous voulez être applaudis de vos bienfaits, prenez ce ſoin vous-mêmes : l'homme eſt trop ingrat pour les ſentir. Ménagez vos dons envers les mortels, ſi vous ne voulez biontôt en être mépriſés ; & gar-

dez-vous d'attendre rien de leur reconnoissance. Faites, parmi ces Tygres, que le repas soit toujours plus estimé que celui qui le donne. Que dans une assemblée de vingt personnes, il se trouve toujours plus de dix-neuf fripons, & que leurs femmes soient dignes d'eux * *! que ta juste colère, ô Ciel! envelope & confonde à la fois les Sénateurs & le Peuple d'Athènes! & quant à ceux qui sont ici présents, ne les épargne qu'autant qu'ils furent mes amis; & remplis toujours leurs vœux, comme Timon va satisfaire leur appetit!*

---

* Let no assembly of twenty be without a Score of villains. If there twelve Women, Let a dozen of'em be Wh.... As they are.

Quel autre tour pouvois-je donner à cette saillie plus que cynique, ainsi qu'au reste de cette priere? Timon découvre les plats, qui se trouvent vuides: il les leur jette à la tête, & les poursuit en les accablant d'injures.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

La Scène est hors des murs d'Athènes.

TIMON, *seul.*

CEtte Scène, qui contient les malédictions que Timon lance sur Athènes en sortant de cette Ville, n'est qu'une amplification de la priére qu'il a faite aux Dieux dans la derniere Scène.

SCENE II.

Le Théâtre représente le Sénat d'Athènes, devant lequel paroît Alcibiade.

NICIAS.

Comment Alcibiade ose-t-il paroître en ces lieux ? Ignore-t-il sa sentence ? Qui donc l'a rappellé ?

ALCIBIADE.

Je sçais que je suis encore banni ; & ce que je hazarde vous prouve mon estime, autant que ma confiance. Mais ce n'est pas pour moi, que je parois ici en Suppliant : j'abandonne ma cause à votre générosité, & mon rappel à votre justice. C'est pour un de mes plus braves Officiers que je viens implorer votre clémence : c'est pour Thrasibule, que la chaleur involontaire d'un premier mouvement vient de soumettre à la rigueur des Loix.

NICIAS.

Il est coupable, il a tué un citoyen.

ALCIBIADE.

J'ai trouvé l'Aréopage infléxible : cependant je répons de la vertu de Thrasibule, ainsi que de son courage. Il ne seroit point criminel, s'il n'avoit eu son honneur à venger.

PHÆAX.

Vous cherchez à colorer son crime.

NICIAS.

Comme si la valeur pouvoit jamais excuser l'homicide !

ELIUS.

Cette valeur est odieuse. Le vrai courage est de sçavoir souffrir.

ISANDER.

D'être soumis, de respecter les Loix,

ISIDORE.

Si les injures sont un mal, la vengeance & la mort qu'elle opére en sont un plus grand encore.

ALCIBIADE.

Qu'entens-je ? . . . Si le courage consiste uniquement dans la patience, qu'allons-nous chercher dans les combats ? pourquoi n'imitons-nous point les femmes ? s'il ne s'agit que de souffrir, le plus lâche des animaux sera donc

préférable au Lion? & l'esclave chargé de chaîne, plus estimé que son maître?

NICIAS.

L'Eloquence tente en vain de pallier un forfait avéré.

ALCIBIADE.

L'homme est donc insensée de s'exposer dans les batailles? Il feroit mieux, sur ce principe, d'essuyer les menaces de ses ennemis, & d'attendre ses coups.... Ah! Seigneurs, laissons ce vain propos; & daignez être favorables à ma demande

NICIAS.

C'est être cruel, que d'adoucir les Loix.

ALCIBIADE.

Et c'est être tyran que de les exercer à la rigueur. L'homicide est sans doute le plus grand des crimes; mais l'honneur offensé le rend excusable.

PHÆAX.

L'honneur!... Celui de la Patrie a seul le droit d'armer nos mains.

ALCIBIADE.

Quiconque néglige sa propre gloire,

eſt rarement ſenſible à celle de ſon Pays... Mais, Seigneurs, qui de vous ſe croît aſſez dépouillé de paſſions pour juger Thraſibule ? qui de vous n'auroit pas commis le même crime.... Si * vous aviez eu ſon courage ?

CLÉON.

Vous nous preſſez en vain.

ALCIBIADE.

Si la pitié vous trouve ſourds, jettez les yeux ſur ce coupable; connoiſſez-le, connoiſſez ſes exploits. Ce qu'il fit à Byſance, & à Lacédémone, a du moins mérité ſa grace.

NICIAS.

Il fut payé pour nous ſervir; s'il ne l'eût pas fait, nous l'en aurions puni.

ALCIBIADE.

Quoi, Seigneurs, la ſolde d'un guerrier eſt donc l'unique récompenſe de ſes travaux, de ſes veilles & de ſes ſouffrances ? c'eſt ainſi que vous prétendez payer ſes bleſſures, & la perte de ſon ſang ?

ISANDER.

C'eſt trop inſiſter ſur un pareil ſujet. Il doit périr.

* A part.

ALCIBIADE.

Si vous perdez un citoyen, il a tué cent ennemis.

ELIUS.

Son caractère est assez connu : c'est un furieux, fameux par ses querelles, & qui ressemble à d'autres qu'on pourroit nommer. En un mot, il est coupable, & les Loix le condamnent.

ALCIBIADE.

Il périroit, en combattant pour vous.... Mais si ses services ne sont ici d'aucun poids, daignez, *Seigneurs*, joindre les miens à ceux qu'il vous a rendus. Si vous aimez le repos & la paix, chérissez du moins ceux qui vous les procurent.

PHÆAX.

Vous êtes trop hardi ; son arrêt est porté : n'en parlons plus,

ALCIBIADE.

Trop hardi, dites-vous ? .. Seigneur, sçavez-vous qui je suis ? L'auriez-vous oublié ?

ISANDER.

Sçavez-vous où vous êtes ? ... ;

ALCIBIADE.

O ciel ! ſuis-je donc fait pour demander ſi long-tems une grace de cette eſpéce, & pour éprouver un refus ? ai-je eſſuyé tant de bleſſures ? ...

PHÆAX.

Inſolent ! crains de nous irriter; crains que nous n'ayons pas oublié tes débauches & tes prophanations ?

ALCIBIADE.

Tu m'oſes traiter d'inſolent ? crains toi-même ; crains, dis-je, de trop compter ſur ma vertu ! ... je ſuis déja trop indigné de voir un homme tel que toi, dans cet auguſte corps, abuſer lâchement d'un pouvoir trop au-deſſus de lui pour en connoître les bornes * ... Mais tes collégues t'apprendront, que ſans moi, nul de vous ne ſeroit ici maintenant.

PHÆAX.

Sans toi, témeraire ?

ALCIBIADE.

Oui, ſans moi, lâche; apprends, puiſqu'on m'y force, tout ce que j'ai fait pour des ingrats... Qui de vous, ou

* Je ſupprime quelques longueurs.

de

de moi, détacha Tiſſaphernes du parti des Lacédémoniens, & ſauva votre Ville d'une ruine éntiere ? Qui arrêta les cent cinquante galères parties de Phœnicie pour vous accabler? Quel autre engagea le même Tiſſaphernes à exiger que le Gouvernement d'Athènes fût ôté au Peuple, pour le remettre dans vos mains? Par quels ordres Piſander vint-il créer ce Sénat ? Qui lui donna des troupes pour établir & cimenter votre puiſſance?... Quelqu'un oſera t-il diſputer ces bienfaits à Alcibiade, ou niera-t-il qu'un exil odieux n'en ait pas été la récompenſe ?...

NICIAS.

Seigneurs, ordonnez qu'il ſe taiſe. Eſt ce ainſi qu'on doit nous braver?

ALCIBIADE.

Non, je prétends parler, & vous pouvez enſuite ordonner de mon ſort.. Vous ſouvient-il de la révolte de votre armée dans l'Iſle de Samos? Qui de vous, éxilé comme moi, & preſſé d'en accepter le commandement pour punir une patrie ingrate, eût ſacrifié ſa vengeance au plaiſir de vous pardon-

Qui vous a conservé l'Ionie &
... l'Hélespont ? Quels au
... Alcibiade, & ce même Thrasibu
... vous voulez la mort, sauver
... Athènes pour la seconde fois ?

P H Æ A X.

Il est honteux à nous de suppo
... d'audace.

A L C I B I A D E.

Il est plus honteux à vous d'être
grats! Je ne vous parle point de r
victoires d'Abydos & de Cizique, n
plus que de mes conquêtes, qui v
ont rendu si puissans, ni des périls
j'ai courus, tandis que tranquilles d
Athènes, vous ne songiez qu'à fa
valoir votre argent à gros intérêts. .
Je n'en ai que trop dit, pour vous fa
rougir d'avoir pu me refuser la gr
que je demande en faveur de Thra
bule.

P H Æ A X.

Il périra, te dis-je, & tu mériter
le même sort; mais nous nous cont
tons de t'exiler de nouveau.... Si da
deux heures tu parois dans ces mu
crains pour ta tête..... Seigneu

est-ce là votre avis ?

LES SÉNATEURS.

Nous y consentons tous.

ALCIBIADE.

Vous y consentez tous ? c'est, à la fois, vous faire tous connoître !.... Vous me bannissez donc? Ah! bannissez plutôt d'Athènes vos injustices, vos exactions & l'intérêt particulier, pere de tous vos crimes... Lâche & timide esprit républicain, ce sont-là de tes fruits ! Le plus fameux tyran rougiroit d'une telle injustice.... Tel est donc mon salaire ? J'ai perdu tous mes biens, en vous servant ; & j'emporte avec moi tous ceux que j'ai acquis ; mes blessures. Guerriers, empressez-vous à vous sacrifier pour de tels maîtres !.... Adieu ; mon sort n'est point à plaindre, puisque je vais vivre loin de vous: ce n'est pas un malheur pour quiconque a quelques vertus. Votre arrêt manquoit à ma gloire.

SCENE III.

Le Théâtre représente une Forêt.

TIMON, *une bêche à la main.*

PEre de la nature, Soleil ! attire à toi les humides exhalaiſons des lieux les plus marécageux, infectes - en les airs, & fais - les tomber ſur Athènes. Purge le monde de flatteurs, & commence par elle! . . . Et toi, Mere commune des humains, ô Terre! ne te rends point rebelle à mes travaux, ne ferme pas ton ſein à mes beſoins ; je n'y cherche que des racines. . . . Mais que vois-je ? de l'or ! . . . O Timon, tu n'as plus rien perdu ! . . . Non, métal enchanteur ; non, funeſte poiſon des vertus, tu m'as rendu trop malheureux pour me tenter encore. Reſte caché, pour jamais, aux regards des avides mortels ! . . . Mais attends. . . . Qu'Athènes ſçache pourtant que Timon ne fut jamais plus opulent. . . . Quelqu'un

vient? chargeons-le d'en inſtruire le Sénat.

SCENE IV.

TIMON. EVANDRA, *dans le lointain.*

EVANDRA.

HÉlas! chercherai-je encore longtems celui ſans qui je ne puis vivre? . . Perfides Athéniens! ſe peut-il que pas un de vous n'ait daigné le ſecourir dans ſon malheur? . . . Mais cette bêche m'annonce que cet endroit eſt habité. . . . Informons-nous. . . .

TIMON.

Qui eſt là?

EVANDRA, *ſans le connoître*

Ah! daignez m'épargner! . . . . Je cherchois l'infortuné Timon. Ne l'auriez-vous point vu?

TIMON.

Tu portes une figure humaine, & tu oſes l'aborder? Ignores-tu qu'il déteſte & maudit ta race criminelle?

EVANDRA.

Quels sons? ... C'est lui, Grands Dieux! ... Ah! cher Timon, peux-tu me méconnoître?

TIMON.

Tu marches sur deux pieds; ta tête regarde les Cieux: J'abhorre ceux de ton espéce, de tous les animaux ce sont les plus perfides.... Fuis, laisse-moi.

EVANDRA.

Quel désordre dans son esprit?.... Triste effet du malheur! ... Quoi, ton Evandra même est étrangere à tes yeux?

TIMON.

Non, je me rappelle trop combien j'ai été injuste envers elle! ... Ah! c'est augmenter mes maux, que de les partager ... Va-t'en, va-t'en de grace.

EVANDRA.

Tu veux donc que j'expire à tes pieds? Peux-tu soupçonner ma douleur, & l'innocence de mes motifs? ... Ah! Timon, en quel état te vois-je? Pourquoi ce vil habillement? pourquoi cette bêche?

TIMON.

Pour fouir la terre, & gagner mon dîner.

EVANDRA.

J'ai converti tous mes biens en argent & en bijoux : les voilà ; tu peux en diſpoſer.

TIMON.

J'y renonce. On me flatteroit encore.

EVANDRA.

Ecarte ces idées ſiniſtres. C'eſt trop long-tems laiſſer tes ennemis triompher de ton accablement. Retournons dans Athènes : viens-y jouir d'une fortune que je ne dois qu'à toi.

TIMON.

Cette bêche eſt plus précieuſe à mes yeux que l'empire de l'Univers ; & ce n'eſt pas m'aimer, que de vouloir me la ravir ... Va-t'en, te dis-je : c'eſt en vain que tu veux me tenter.

EVANDRA.

Ah ! cruel, la mort ſeule me ſéparera de toi.

TIMON.

Tu vois quelle eſt ma vie : je ne la changerai jamais. Que ferois-tu dans ces déſerts ?

EVANDRA.

Je vivrois avec toi : pourrois - je n'être pas heureuse ?

TIMON.

Cela n'est pas possible.

EVANDRA.

Barbare ! je te sacrifie ma fortune, & tu m'envies la douceur de partager tes peines ? . . .

TIMON.

Ouvre les yeux, chere Evandra : une vie aussi dure, aussi pénible, aussi sauvage enfin, est-elle faite pour toi ?

EVANDRA.

Oui, tu me tiendras lieu de tout.

TIMON.

Quoi ! Timon malheureux, Timon rendu féroce, & victime du désespoir, est encore à tes yeux le même homme ?

EVANDRA.

Il n'en est que plus cher à mon cœur.

TIMON.

Je te croyois heureuse : tu veux donc m'arracher la seule consolation qui me restât ? . . . Dieux ! pourrois-je te voir exposée à la faim, à la soif, aux intempéries de l'air ? . . . . Non, non,

on, tu périrois : j'en ferois la cause ;
e n'y pourrois survivre.... Encore un
oup, va-t-en.

EVANDRA.

Où ? à la mort ? j'y cours.

TIMON.

N'ai je pas rompu tout commerce
vec les mortels ?

EVANDRA.

Ton Evandra t'en dit autant, & n'en
xcepte que Timon.

TIMON.

Tu veux donc être aussi malheureuse
que lui ?

EVANDRA.

C'est à genoux que je t'en prie !....
ne me refuse point, ou je vais mourir à
tes yeux....

TIMON.

Leve-toi, divine Evandra ! tu me
forces d'avouer, que l'Univers n'est
point sans vertu : j'en ai trouvé dans
une femme !... qu'un autre en trouve
autant. Viens, chere compagne de ma
misere, viens voir toutes les richesses
dont le hazard m'a rendu maître, &
que je prétends cacher aux yeux des
hommes.

EVANDRA.

Eh bien, joins-y mon or, & mes bijoux.

TIMON.

Tu as raiſon, chere Evandra...... tiens, regarde? En faut-il plus pour faire condamner l'innocent, pour juſtifier le coupable, pour annoblir le roturier, rajeunir le vieillard, faire un Héros d'un lâche, & des Dieux ſur la terre?...*

EVANDRA.

Qu'il rentre au ſein qui le créa : c'eſt prévenir les maux dont on le rendroit l'inſtrument....

TIMON.

Travaillons maintenant à chercher notre nourriture.....** Hélas! mon corps accablé ſuccombe à la fatigue, & mes mains, peu faites au travail, en ſont déja écorchées.

EVANDRA.

Viens te repoſer, cher ami........ viens, poſe ici ta tête...... quand tu

---

* Je retranche le ſurplus, qui n'eſt que pure déclamation.

** Il bêche.

ſeras rafraîchi, j'apperçois des fruits que j'irai te cueillir...

TIMON.

Ciel! quel nouveau fléau? un homme? Evandra, fuis au fond de ma caverne...

SCENE V.

TIMON. APEMANTUS

APEMANTUS.

AMI, j'étois curieux de te voir. On prétend que tu me copies?

TIMON.

Si tu avois un chien, je choiſirois mieux mon original.

APEMANTUS.

Tu te donnes pour Philoſophe, mon pauvre ami? pure affectation, à l'ombre de laquelle tu prétends cacher le déſeſpoir qu'excite en toi la perte de ta fortune! Que fais-tu dans ces lieux? à quoi ſert cette bêche? pourquoi ces vêtemens d'eſclave, & cet air farouche, tandis que tes flatteurs portent en-

core les plus riches habits, nagent dans les délices, & sçavent à peine si Timon exista jamais? Va, va, quitte ces lieux peu faits pour un homme aussi foible que toi; cesse de les profaner par un maintien cynique trop ridicule pour m'en imposer. Crois-moi, retourne à Athènes : deviens flatteur à ton tour; & retrouve la fortune, en apprenant le même métier qui te l'a fait perdre. Rends tes genoux & ton dos souples; encense les veaux d'or; ose louer leurs foiblesses, & justifier leurs vices : tu ne peux manquer de parvenir.

TIMON.

Prends-tu plaisir à t'écouter toi-même?

APEMANTUS.

Non : mais tu devrois m'entendre.

TIMON.

Tu m'ennuies, & je te méprise.

APEMANTUS.

Epargne-moi du moins, en copiant mon caractère.

TIMON.

Si j'étois ta copie, je sçais à quoi l'original seroit bon.

APEMANTUS.

A quoi ?

TIMON.

A pendre.

APEMANTUS.

Je croyois ne trouver en toi qu'un déſeſpéré, je vois un fou parfait. Quoi ! tu es encore vain ? eh bien, tu n'es pas ſans reſſource : cherche, appelle quelques-unes de ces miſérables créatures, qui ſemblent ne vivre encore ſur la terre qu'en dépit du Ciel irrité. Dis-leur de te louer, tu trouveras bientôt ....

TIMON.

Que tu n'es qu'un bavard.

APEMANTUS.

Ne te fâche point. Je ne t'ai jamais tant aimé ...

TIMON.

Je te hais d'autant plus.

APEMANTUS.

Eh ! quel eſt donc mon crime ?

TIMON.

D'être aſſez imprudent pour flatter un miſérable.

APEMANTUS.

Eſt-ce te flatter, de convenir de ton malheur ?

TIMON.

Pourquoi donc viens-tu me chercher ?

APEMANTUS.

Pour t'insulter peut-être.

TIMON.

C'est le métier d'un lâche, ou d'un insensé.... choisis.

APEMANTUS.

Si l'état où je te vois n'avoit d'autre motif que celui d'humilier ton orgueil, je pourrois t'applaudir : mais c'est malgré toi, c'est l'indigence qui te force à prendre le masque de la vertu. Avec quelques richesses, je te reverrois bientôt Courtisan.

TIMON.

Tu mens, Esclave : c'est après ton rôle, le dernier que je voudrois jouer.

APEMANTUS.

... Mais étant misérable, tu devrois souhaiter la mort.

TIMON.

Tu me le crois donc bien plus que toi ?

APEMANTUS.

Que moi ? ma pauvreté me plaît.

TIMON.

Tu mens encore : tu ſerois moins cauſtique, & d'une humeur plus ſupportable. Mais le poids de ta miſere t'accable moins qu'un autre, parce que tu es accoutumé à le porter. Né dans la fange, élevé durement, tu ſuças l'indigence avec le lait, & le mal-être t'eſt naturel. Si mon pere t'eût donné le jour, ſi l'abondance & la molleſſe avoient pris ſoin de ton enfance, les fautes de ta jeuneſſe auroient peut-être ſurpaſſé les miennes : tu n'aurois pas connu cette morale auſtère (preſque toujours dictée par le beſoin) & ton penchant t'eût entraîné dans les mêmes erreurs.

APEMANTUS.

Tu te trompes : j'aurois été ce que je ſuis.

TIMON.

Pauvre Eſclave ! apprends à te connoître. Conçois enfin que ta prétendue force n'eſt que le fruit de ta ruſtique éducation. Mais moi, qui croyois l'Univers ſoumis à mes caprices, & dont les moindres mouvemens régloient les yeux, la langue & le cœur de tous ceux

qui m'approchoient ; moi qui fus toujours entouré de plus de serviteurs que je n'avois d'ordres à donner ; moi, dis-je, qui n'avois jamais souhaité sans voir mon desir accompli ! crois-tu que le coup de foudre qui me jette tout à coup dans la boue me soit aussi aisé à supporter, qu'il t'est facile de paroître content d'un sort que tu n'as jamais éprouvé meilleur ? tu naquis dans la pauvreté : ta patience est un effet de l'habitude. Pourquoi donc t'avise-tu de haïr les hommes ? que t'ont-ils fait ? t'ont-ils jamais flatté ?... Ta haine est donc injuste, & ne devroit tomber que sur celui qui t'a donné l'être.

APEMANTUS.

Superbe imbécille, tu ne connus jamais que les extrêmes. Pendant ta prospérité, tu voulois conquérir le cœur de tous les hommes ; dans ton malheur, tu les détestes tous.

TIMON.

Cesse de m'irriter, finis, laisse-moi*...

---

* La Scène finit par des invectives grossières, qui n'auroient rien de piquant en François.

Enfin m'en voilà délivré ! la colère me ſera mourir, ſi je vois encore des hommes.... Reviens, Evandra : ta douceur & ta bonté ne me ſont point ſuſpectes : toi ſeule peux me conſoler.

SCENE VI.

TIMON. EVANDRA.

TIMON.

DEs racines, & de l'eau, composeront notre repas... chère Evandra, cela peut-il flatter ton goût ?

EVANDRA.

Oui, ſi je mange avec toi : oui, ſi je te vois plus tranquille...... cela ſeul manque à ma félicité.

TIMON, *après avoir mangé.*

Allons maintenant nous déſaltérer à cette fontaine, & nous *repoſer* un moment.

qui m'approchoient; moi qui fus toujours entouré de plus de serviteurs que je n'avois d'ordres à donner; moi, dis-je, qui n'avois jamais souhaité sans voir mon desir accompli! crois-tu que le coup de foudre qui me jette tout à coup dans la boue me soit aussi aisé à supporter, qu'il t'est facile de paroître content d'un sort que tu n'as jamais éprouvé meilleur? tu naquis dans la pauvreté : ta patience est un effet de l'habitude. Pourquoi donc t'avise-tu de haïr les hommes? que t'ont-ils fait? t'ont-ils jamais flatté?... Ta haine est donc injuste, & ne devroit tomber que sur celui qui t'a donné l'être.

APEMANTUS.

Superbe imbécille, tu ne connus jamais que les extrêmes. Pendant ta prospérité, tu voulois conquérir le cœur de tous les hommes; dans ton malheur, tu les détestes tous.

TIMON.

Cesse de m'irriter, finis, laisse-moi*...

---

* La Scène finit par des invectives grossiéres, qui n'auroient rien de piquant en François.

Enfin m'en voilà delivré ! la colere me fera mourir, si je vois encore des hommes.... Reviens. Evandra : ta douceur & ta bonté ne me sont point suspectes : toi seule peux me consoler.

SCENE VI.

TIMON. EVANDRA.

TIMON.

DEs racines, & de l'eau, composeront notre repas... chère Evandra, cela peut-il flatter ton goût ?

EVANDRA.

Oui, si je mange avec toi : oui, si je te vois plus tranquille...... cela seul manque à ma félicité.

TIMON, *après avoir mangé.*

Allons maintenant nous désaltérer à cette fontaine, & nous reposer un moment.

MELISSE.

Son amour, & mes charmes, vont bien-tôt l'y ramener. Le seul chagrin de m'avoir perdue l'a plongé dans le désespoir.

CHLOÉ.

Mais s'il est toujours gueux, qu'allez-vous lui promettre ?

MELISSE.

Ce que je n'ai pas dessein de tenir : il en sera de Timon comme d'Alcibiade. Lorque j'appris son dernier bannissement, tu sçais comme je le traitai ?.... je suis toujours fidelle à moi-même, & à mes intérêts. Mais voici la caverne de Timon.

TIMON.

Qui vient encore troubler ici mon repos ?

MELISSE.

Celle qui, en te perdant, a perdu le sien ; qui abandonne son pere & sa famille pour te chercher & te ramener dans Athènes ; celle, en un mot, qui t'aime, & ne peut vivre sans toi.

EVANDRA.

Dieux ! c'est Mélisse ! .... Ah ! sois sourd à sa voix enchanteresse !

TIMON.

Sois tranquille à cet égard.

MELISSE.

Ne connois tu plus ta Mélisse, jadis l'objet de toute ta tendresse ?

TIMON.

Oui, je reconnois ces yeux imposteurs, cet être composé de vanité, de coquetterie, de foiblesses, & d'inconstance. Je me rappelle même qu'une figure semblable me jura un jour un amour éternel, & que le lendemain je fus l'objet de ses mépris.

MELISSE.

Ah ! je vois maintenant que tu ne m'as jamais aimée. Ingrat & aveugle Timon ! n'as-tu pas dû sentir que ton Amante ne cherchoit qu'à t'éprouver ? Si ta tendresse eût été véritable, n'aurois-tu pas oublié cette injure ? Ciel ! & je puis t'aimer encore ? . . . . tu m'as trompée, je ne le vois que trop : l'inconstance m'a ravi ton cœur, & j'étois née pour être malheureuse ! . . .

EVANDRA.

Cher Timon, sois ferme : c'est un Crocodile qui pleure, & qui cherche à te trahir encore.

MELISSE.

N'eſt-il donc plus d'hommes ſinceres ? Si je te reſſemblois, ſi j'étois auſſi ingrate, ne t'abandonnerois-je pas dans ta miſere ? te chercherois-je encore ?.... Ah! Timon, ſi tu m'avois été fidéle, tu m'aurois vu préférer le plaiſir de languir avec toi, à toute la pompe des Monarques !... Mais c'en eſt fait, je t'ai perdu, tous tes ſermens ſont oubliés.

EVANDRA.

Pourquoi veux-tu m'enlever mon amant ? de quel droit prétens-tu me le ravir ? Il eſt à moi ; je ſuis à lui pour jamais. Approche, ſi tu l'oſes : viens, l'arracher de mes bras.

MELISSE.

Il eſt à toi, dis-tu, malheureuſe ! quels ſont tes droits ? les tiens-tu de l'hymen ?... c'eſt à ce titre ſeul que je prétendois à lui... Mais toi, ſa concubine ; toi, qui par ton infamie....

TIMON.

Tais-toi, vile chouette : elle a plus de vertus que n'en a tout ton ſexe enſemble. Nos cœurs ſont unis pour jamais, & pour jamais je ſuis à elle.

Duſſes-tu régner ſur l'Univers, elle régneroit ſur Timon * ... Pars, fuis de ma préſence ; ou crains mon courroux.

MELISSE.

Adieu, monſtre.

EVANDRA.

Ah! cher Timon, que cet inſtant me rend heureuſe !

* J'abrége encore ici de licencieuſes inutilités.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TIMON. EVANDRA.

TIMON.

ENfin, après toutes les extravagances de ſa vie, Timon vient de creuſer ſon dernier gîte ſur le rivage de la Mer.

EVANDRA.

Ne parle point de mort : l'idée ſeule de te perdre en eſt une pour moi. Cherche plutôt à bannir de ton cœur cette noire mélancolie qui te conſume. Hélas ! ſi ta flamme égaloit la mienne, ne remplirois je pas tous tes vœux ? Puis-je embraſſer Timon ſans embraſſer la félicité même ? & tu veux me quitter !...

TIMON.

TIMON.

Crois-tu que la mort nous ôtera le plaisir de penser, de sentir & d'aimer? Tu t'abuses, chere Evandra; cet amour sans trouble & sans désir, sera bien plus délicieux! .... Je sens que je me guéris chaque jour de plus en plus de cette maladie de santé, & d'envie de vivre, qui m'a tourmenté si longtems : je n'ai plus que toi sur la terre. Toi seule pouvois me faire souhaiter de jouer quelque rôle sur ce tumultueux Théâtre, où l'intérêt, l'extravagance, la perfidie & la cruauté ont toujours rempli les principaux personnages.

EVANDRA.

Le Ciel m'est témoin de la sincérité de mon amour : je t'ai toujours été fidelle; je la serai même à la mort. Oui, Timon, je le jure; si ton Evandra te survit d'un instant, puisse-t-elle être pour jamais l'opprobre de son Sexe! puisse-t-elle être esclave de Mélisse!

TIMON.

Adorable Evandra! la générosité, la grandeur de ton ame me pénétrent de honte & de douleur.... Helas! par où

t'ai-je donc mérité ?.... Si tu n'étois dans l'univers, je voudrois le voir embrâsé.... Ciel ! encore des humains ?..

SCENE II.

TIMON. NICIAS. PHÆAX. ISANDER. CLEON. ISIDORE. THRASILLE. ELIUS.

NICIAS.

O Vertueux Timon ! nos cœurs gémissent de ta situation déplorable, & nous brûlons de la rendre meilleure.

PHÆAX.

Athènes te redemande, & nous ne pouvons vivre sans Timon. Réveille-toi, bannis cette sombre tristesse ; c'est le Sénat entier qui t'en conjure, & qui t'invite, par nos voix, à te rendre à ta Patrie.

TIMON.

Pour leur marquer ma reconnois-

ſance, ſi je diſpoſois des fléaux du Ciel, j'affronterois le plus terrible, pour le répandre dans leurs murs.

ELIUS.

T'en préſervent les Dieux! Ce ſeroit mal correſpondre à nos ſentimens pour toi.

TIMON.

Tu te trompes : les miens, au fond, ſont conformes aux vôtres.

NICIAS.

Sois généreux, Timon : oublie leur ingratitude ; ils en rougiſſent maintenant. Peux-tu te plaindre encore? Une République entiere (choſe rare!) avoue ſes torts envers toi. Que voudrois-tu de plus? . . . *

TIMON.

Je juge du corps par les membres.... En vérité, mes amis, je ſuis preſque touché! . . . . . . Prêtez-moi ſeulement pour un inſtant le cœur d'un ſot, & les yeux d'une femme, vous pourrez bien me voir pleurer.

NICIAS.

Croyez nos vues ſinceres. En vou-

* Tous les Sénateurs font des proteſtations à Timon. J'abrége ces longueurs.

lez-vous une preuve ? Le Sénat vous nomme Capitaine général de la République. Nous sommes menacés par Alcibiade : ce furieux rebelle marche à grands pas vers Athènes ; c'est en vous seul qu'est notre espoir.

TIMON.

Eh ! que m'importe qu'Athènes soit saccagée ? que m'importe que vous périssiez tous sous le fer du vainqueur ? que vos filles, vos femmes, & vos enfans soient la proie du soldat effrené ?.... Bien loin d'en détourner Alcibiade, je voudrois qu'il fît pis encore.

PHÆAX.

Ah ! Seigneur, daignez être plus juste.

ELIUS.

Laissons-le : c'est un monstre intraitable, un Misantrope, dont rien ne peut adoucir le caractère féroce.

PHÆAX.

Seigneur, vous avez des trésors...... Au défaut de votre bras, daignez du moins en aider votre patrie ?

TIMON.

Ma patrie ? elle m'est chere, je m'en

ſouviens.... Attendez..... Aſſurez le Sénat de toute ma reconnoiſſance; dites lui s'il veut venir en corps juſqu'en ces lieux, & ſuivre un avis que j'ai à lui donner, la République pourra s'en trouver bien.

NICIAS.

Ah! Seigneur, il y viendra : j'en ſuis certain.

TIMON.

Je leur donnerai un ſecret certain pour calmer leurs craintes, & pour ſe mettre à l'abri des fureurs d'Alcibiade...

PHÆAX.

Ah! Seigneur, ce procédé eſt digne du noble Timon.

TIMON.

Je le penſe de même.... Dites-leur donc, que je vais choiſir & marquer, dans cette Forêt, les arbres que je croirai les plus commodes pour ceux d'entr'eux qui voudront s'y venir pendre...* Partez avec ceci, perfides : voilà votre congé. Partez, dis-je, & gardez-vous d'offrir encore à mes yeux la face d'un Athénien. Un Tygre affamé m'inſpireroit moins d'horreur!

* Il ſe léve.

NICIAS.

Il ne faut plus compter de l'attendrir.

PHÆAX.

Envoyons des Soldats, qui le forcent d'avouer où il a caché ſon tréſor. Les tourmens lui arracheront ſon ſecret.

NICIAS.

C'eſt bien penſé. Partons.

ELIUS.

Quel eſt ce bruit de guerre ?

PHÆAX.

C'eſt ſans doute l'armée d'Alcibiade... Fuyons : craignons de tomber dans ſes fers.

SCENE III.

TIMON. ALCIBIADE. PHRINE'. THAIS, &c.

ALCIBIADE, *à un Officier.*

FAites faire halte ... & qu'on aille de ma part ſommer Athènes de m'ou-

vrir ſes portes... Qui es-tu, toi ?

TIMON.

Que le Ciel te confonde! quoi! verrai-je toujours des hommes ?....

ALCIBIADE.

Qu'ont-ils donc de ſi haïſſable ? Qui es-tu ?

TIMON.

Je les abhorre, je ſuis leur ennemi. ... Quant à toi, je te haïrois moins, ſi tu pouvois paroître à mes yeux ſous la forme d'un tout autre animal. Mais je me rappelle que tu vas punir ton indigne Patrie ?... marche : j'approuve ton deſſein.

ALCIBIADE.

O Timon! je te reconnois enfin. Je gémis de ton infortune ; & je vais tout réparer, en te vengeant.

TIMON.

Non, triomphe, garde pour toi les fruits de ta victoire, je n'en ſuis point jaloux....

ALCIBIADE.

Quel changement terrible!... Ah! daigne me l'expliquer.

TIMON.

Tu ſçais que la lune ne brille que

d'un éclat emprunté du Soleil ?... Le Soleil m'a manqué.

ALCIBIADE.

Je t'entends.... Il te reste du moins mon amitié : mets-la à l'épreuve.

TIMON.

Ton amitié ? ce mot n'engage à rien. Serois tu homme, si tu ne promettois pas ? & si tu tenois ta promesse, ne cesserois tu pas de l'être ?

ALCIBIADE.

Crois-moi, Timon, ta misere me touche !

TIMON.

J'étois bien plus à plaindre dans mon opulence.

ALCIBIADE.

N'étois-tu pas heureux alors ?

TIMON.

Comme toi maintenant....... Que fais-tu de ces deux Coquettes ? combattent-elles à tes côtés ?

ALCIBIADE.

Non : mais leur compagnie adoucit de tems en tems ce que les travaux de la guerre ont de pénible.

TIMON.

Ton épée est moins redoutable qu'elles.

PHRINÉ.

PHRINÉ.

Que veut dire ce malheureux ?

THAIS.

Voilà donc cet ancien mignon des Dames d'Athènes ? ... le sot animal !...

ALCIBIADE.

Eh ! Mesdames, respectez son malheur... Timon, ma fortune n'est pas grande maintenant : mais tiens, je la partage avec toi.

TIMON.

Garde ton or : il ne peut me nourrir.

ALCIBIADE.

Marche avec nous à Athènes.

TIMON.

Oui, si tu n'allois pas avec des hommes... Je ne te hais moins, que parce que je te crois né pour les détruire.

ALCIBIADE.

Je viens d'envoyer mes ordres à Athènes : si elle ne se rend point, je n'en fais qu'un bûcher.

TIMON.

Tu seras mon héros... tu peux manquer d'argent... prens celui-ci : je vais encore t'en chercher d'autre...

ALCIBIADE, *à part.*

Quel est donc ce mystère ?... Où

trouve-t-il tout cet or?

TIMON, *revenant.*

Voilà de l'or & des joyaux en abondance : va, sois le fléau destructeur d'Athènes ; sois un feu dévorant ; que rien n'échappe à ta fureur ; ne respecte point le vieillard, c'est surement un Usurier : n'épargne point les femmes, les plus sages ne le sont qu'en apparence ; point de pitié pour les filles, ce sont des coquettes ; que les enfans mêmes tombent sous le fer de tes soldats ; ce sont autant de viperes que tu étoufferas dès leur naissance, & dont tu purgeras l'Univers.

PHRINE'.

Tu as raison, Timon.... ton trésor est il épuisé ?

THAIS.

Je suis touchée de son état : c'est dommage qu'un si galant-homme soit malheureux !...

TIMON.

Détestables Syrenes !....* Mais

* Il a fallu nécessairement adoucir beaucoup d'expressions de Timon, & tâcher d'en remplacer d'autres par des équivalens.

l'argent eſt bien placé dans vos mains : il produira tous les maux que j'en eſpere ; & ce motif vous rend dignes de mes libéralités. . . . Tenez. . . conſervez votre caractere ; ne changez point de mœurs : pervertiſſez ceux mêmes qui prétendroient vous convertir.

THAIS.

Courage, Timon ; tes louanges nous plaiſent : ajoutes-y encore de l'or, & ſatisfais-toi.

TIMON.

Puiſſent vos charmes impoſteurs enchanter & perdre tous vos amans. Plus dangereuſes que Pandore, couvrez la Terre de plus de maux qu'il n'en ſortit de ſa boëte fatale ! . . . Hélas ! je ſens que mon corps s'affoiblit . . .

PHRINE', *prenant l'argent.*

Encore des conſeils, cher Timon ; encore, encore, . . .

TIMON.

Executez d'abord ceux-ci.

ALCIBIADE.

Ne l'exerçons pas plus longtems.... Adieu, Timon. Si mon projet réuſſit, tu me reverras bientôt.

SCENE V.

ALCIBIADE, *avec son Armée. Un Herault. Les Sénateurs, sur les remparts de la Ville.*

LEs Sénateurs implorent du haut des murs la clémence d'Alcibiade, qui leur reproche leur ingratitude, & la mort de Thrasibule. Ils s'abaissent aux soumissions les plus humiliantes pour l'appaiser, & consentent à lui ouvrir leurs portes, pourvû qu'il leur accorde la vie. Alcibiade leur fait grace, à condition que six des principaux d'entre eux paroîtront, la corde au col, à l'Assemblée du peuple qu'il leur ordonne de convoquer.

SCENE VI.

Le Théâtre représente la Forêt, & la Caverne de Timon.

TIMON. EVANDRA.

EVANDRA.

HÉlas ! cher Timon, tu chancelles ; & tel qu'une fleur que la rosée sur-

charge, je te vois courbé ſur ta tige !... Prends de cet élixir : il pourra te ranimer...

TIMON.

Non, chere Evandra, je n'attends plus que la mort.... je la ſens dans mon cœur..... tous mes maux vont finir.

EVANDRA.

Ah ! Timon, tu vas donc me quitter ?... Faut-il que j'aye vécu juſqu'à ce jour terrible ?...

TIMON.

Trop malheureuſe épouſe !... mon dernier inſtant approche. : daigne me conduire à mon tombeau..... hâte-toi...c'eſt le dernier bienfait que j'attends de ta tendreſſe !

EVANDRA.

O mon cœur ! peux-tu ſupporter de tels coups ?..... mort barbare ! pourquoi fuis-tu ceux qui t'implorent ?

TIMON.

Voilà donc ma derniere demeure ?... aide-moi... couche-moi décemment.. la mort eſt notre ami le plus fidele, qui ne nous flatte point, qui tient tou-

jours ce qu'il promet.... mon voyage est fini : j'entrevois le port ! ... Vertueuse Evandra, c'est maintenant que tu peux me donner la preuve la plus sensible de ta tendresse : surmonte ta douleur ; promets de vivre heureuse après ma mort : j'expire plus heureux que je ne le fus jamais.

EVANDRA.

Qui ? moi ? que je t'oublie ! que je puisse vivre sans toi ! ... tu crois donc mes promesses semblables à celles des Athéniens ... Ah ! Dieux !

TIMON.

Puis-je mourir en paix, si tu ne me promets de vivre ? Va, la mort ne peut rien sur les ames ; & la mienne, attentive au bonheur de mon Evandra, voltigera sans cesse autour d'elle....

EVANDRA.

Ah ! tu ne seras plus ! ...

TIMON.

Peux-tu me pardonner les maux auxquels je t'ai associée ?

EVANDRA.

Tout partage avec toi m'étoit doux... Mais je te vois pâlir ! ... tes yeux s'obscurcissent !.. Ah ! Timon, où vas-tu ? ...

TIMON.

Où tout doit retourner . . . Obéis-moi, ſi tu m'aimes ; & ſi tu m'aimes, vis. . . . . Adieu, chere Evandra ! . . . je meurs. . . .

EVANDRA.

C'en eſt fait ! il n'eſt plus ! . . . que n'en eſt-il ainſi de l'Univers ! . . . . Hâtons-nous de le rejoindre... Attends, Timon, je ſuis à toi. . . . Adieu, monde pervers ! . . . *

* Elle ſe tue.

SCENE VII.

Le Théâtre repréſente la Ville d'Athènes

ALCIBIADE. PHRINÉ. THAIS. *Officiers. Soldats. Sénateurs. Troupe de Citoyens.*

MELISSE.

TRiomphe, cher Alcibiade ; que l'Amour & la Victoire couronnent à

l'envi mon Héros ! qu'il ſoit toujours la terreur des hommes, & les délices de mon ſexe ! ...

ALCIBIADE.

Quelle eſt cette extravagante ?

MELISSE.

Quoi ! peux-tu traiter ainſi ta Meliſſe ? ... ne la connois-tu plus ?

ALCIBIADE.

J'ai trop appris à la connoître. Aurois-je oublié qu'elle refuſa de me revoir, dès que je fus banni par le Sénat ?.. Va tendre ailleurs tes piéges : ils ſont maintenant trop groſſiers pour moi.

MELISSE.

Dieux ! j'aurois refuſé de te voir ? qui ? moi ? .. Ah ! cher Amant, l'on m'a trahie ! la calomnie ſeule a pû me noircir de ce trait... mon cœur n'aima jamais que toi !

ALCIBIADE.

Tu n'en juras pas moins à Timon, tu ne lui fus pas plus fidelle, & je t'en hais d'autant plus.... Voilà déſormais mes maitreſſes : * leur amour ne peut me tromper : je le préfere, tel qu'il eſt,

* Montrant Thaïs, & Phriné.

aux dehors vertueux du tien, & de celui de tes semblables.

MELISSE.

Ciel ! est-ce Alcibiade que jentens ?

ALCIBIADE.

Séche tes pleurs : il suffit que je t'aye aimée, pour ne te pas laisser sans récompense.... Tu peux choisir un de mes caporaux.

MELISSE.

Ah ! cruel !.... tu ne me reverras jamais....*

ALCIBIADE.

C'est de quoi je me flatte.

* Elle sort.

SCENE VIII.

Les mêmes Acteurs. NICIAS, THRASILLE, PHÆAX, ISIDORE, ISANDER, ELIUS, & CLEON *arrivent la corde au col.*

NICIAS, *à Alcibiade.*

SEigneur, c'est à vos pieds que nous attendons notre sort.

PHÆAX.

Rendez-nous une vie, dont vous diſpoſerez toujours.

ALCIBIADE.

Sentez-vous bien toute l'étendue de votre ingratitude ?

TOUS ENSEMBLE.

Vous nous en voyez pénétrés.

ALCIBIADE.

Je devrois vous ſacrifier tous aux mânes du brave Thraſibule : mais un ſang ſi abject pourroit il honorer ſa cendre ?... Allez, & ſoyez libres..... Que le peuple maintenant ſçache mes intentions. *

Amis, Compatriotes, je ne viens point vous rappeller vos injuſtices à mon égard, ni vous reprocher les ſervices que je vous ai rendus dans mon exil ; vos ennemis défaits par mer & par terre, vos pertes réparées, vos frontieres étendues, & la paix rétablie dans votre Empire ; ces exploits ſont aſſez connus ; je vous ai ſervi : voilà ma gloire.

Si vous me revoyez en Conquérant

* Il monte dans la Tribune.

dans vos murs, c'eſt pour vous rendre la liberté ; c'eſt pour vous affranchir du joug inſupportable de quatre cent tyrans ; c'eſt enfin pour réclamer les biens dont leur injuſtice a dépouillé leur bienfaiteur. J'avoue que le reſſentiment de mon premier exil m'a engagé à créer le Senat : mais pouvois-je penſer que je vous mettois dans les fers, & que l'abus de ſa puiſſance nous accableroit tous ? C'eſt ainſi que le gouvernement des Grands eſt toujours onéreux pour le peuple : l'opulence & le pouvoir des uns, fait toujours le malheur des autres. Reprenez donc vos droits ; & rendez la République heureuſe, en les exerçant avec modération.

TOUS ENSEMBLE.

Liberté ! liberté ! Vive le grand Alcibiade !....

UN MESSAGER.

Seigneur, je viens d'exécuter vos ordres. Mais, hélas ! Timon n'eſt plus : Evandra n'a pû lui ſurvivre ; & j'ai trouvé cette inſcription ſur le tombeau de cet infortuné.

ALCIBIADE.

Hélas !... lisons.

Affranchi des liens qui l'attachoient au monde,
Ci-git Timon ; Lecteur, que le Ciel te confonde !

Pauvre Timon ! je t'ai vû le plus florissant & le plus généreux des Athéniens. Tu le serois encore, sans les flatteurs & les ingrats !....

FIN.

LES FEMMES
DE BONNE HUMEUR,
OU
LES COMMERES
DE WINDSOR,
COMÉDIE
DE
SHAKESPEARE.

PERSONNAGES.

SIR JEAN FALSTAF.
FENTON, Amant de Mademoiſelle Page.
SHALLOW, Juge de paix du Comté de Glocestre.
SLENDER, Couſin de Shallow.

M. LE FORD, } Gentilshommes, demeurant à Windſor.
M. PAGE, }

SIR HUGUES EVANS, Miniſtre Flamand.
Le Docteur CAIUS, Médecin François.
L'HOSTE du Cabaret de la Jarretière.

BARDOLPHE, }
PISTOL, } Filous, à la ſuite de Falſtaf.
NYM, }

ROBIN, Page de Falſtaf.
SIMPLE, Laquais de Slender.
RUGBY, Laquais du Docteur Caius.
Madame PAGE.
Madame LE FORD.
Mademoiſelle ANNE PAGE, Amante de Fenton.
QUICKLY, Cuiſiniere du Docteur Caius.

PAYSANS, DOMESTIQUES, &c.

La Scène eſt à Windſor.

ACTE

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SHALLOW, SLENDER, & SIR HUGUES EVANS.

SHallow, vieux Gentilhomme Cazanier, entêté de sa noblesse, est furieux contre Sir Falstaf* qui a tué un Daim dans son Parc. Il prétend suivre cette affaire avec la derniere chaleur, & tirer vengeance de son ennemi. Slender, jeune idiot, & parent de Shallow, partage & excite son ressentiment. Hugues Evans, en sa qualité de Ministre, a des sentimens plus pacifiques; & offre sa médiation pour terminer ce différend. Après avoir flatté l'orgueil ridicule de Shal-

* *Voyez le caractère de ce Personnage dans les Extraits des Piéces non traduites de Shakespeare, tome 3. pag. 485. 490. & 491.*

low, en ſtyle Anglo-Flamand, il cherche à détourner ſes idées de procès & de vengeance contre Falſtaf, en propoſant le mariage de Slender avec Anne Page, qui eſt un parti très-avantageux. Shallow goûte la propoſition, & conſent d'aller ſur le champ en parler à M. Page. Il n'eſt retenu que par la crainte d'y rencontrer Sir Falſtaf, qui y eſt toujours. Mais Evans vient à bout de vaincre ſa répugnance. On conſulte les ſentimens de Slender pour Anne Page. Il répond en nigaud, & conſent à tout. Le Miniſtre frappe à la porte de M. Page, qui paroît lui-même.

SCENE II.

Les mêmes Acteurs. M. PAGE.

CEtte Scene ſe paſſe d'abord en politeſſes. M. Page remercie Shallow de ſon gibier, dont Falſtaf lui a fait part. Shallow ſe plaint de la maniere dont on a forcé ſon parc. Slender fait des révérences à ſon prétendu beau-pere futur, & lui demande des nouvelles d'un de ſes chiens de chaſſe.... On reparle d'accommodement entre Falſtaf & Shallow, qui paroît avoir peine à s'y prêter.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. FALSTAF, BARDOLPHE, NYM, PISTOL.

FAlstaf rit de la colere & des menaces de Shallow. Slender se plaint aussi d'avoir été volé par les filoux qui accompagnent Falstaf, & jure de ne plus s'enyvrer à l'avenir qu'avec d'honnêtes gens.

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. Mr PAGE, M LEFORD, M PAGE.

MAdemoiselle Page apporte du vin. Son pere la renvoie, en invitant la compagnie d'entrer chez lui, pour manger d'un excellent pâté de venaison, & terminer toutes querelles le verre à la main.

SCENE V.

SHALLOW. EVANS. SLENDER. SIMPLE, *arrive.*

SLender gronde ſon domeſtique de l'avoir quitté. Il lui demande ſon livre de chanſons & de quolibets... Shallow & Evans nterrogent Slender ſur l'état de ſon cœur, & ſur ſes diſpoſitions en faveur de Mademoiſelle Page : il répond toujours niaiſement, qu'il n'aura jamais de volonté à cet égard que celle de ſon couſin Shallow.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. M$_{ll}^{e}$. PAGE.

ELle vient les avertir qu'on a ſervi, & qu'on n'attend plus qu'eux. Sallow & Evans entrent dans la maiſon; elle invite vainement Slender à les ſuivre : il dit, qu'il n'a pas faim ; & il aſſaiſonne ſes excuſes de mille balourdiſes, & d'autant de platitudes. Monſieur Pape arrive, & le force de venir ſe mettre à table. Slender fait des façons pour ne point paſſer devant ſon prétendu beau-pere. Il céde enfin, en diſant, *qu'il aime mieux être incivil qu'importun.*

SCENE VII.

EVANS. SIMPLE.

EVans vient de quitter la table, pour dire à Simple de s'informer de la demeure du Docteur Caius. Il veut faire rendre une lettre à Quickly, sa Gouvernante, qui a quelqu'empire sur l'esprit de Mademoiselle Page, pour l'engager à favoriser la recherche de Slender. Simple part avec la lettre, & Evans va achever son dîner.

SCENE VIII.

SIR FALSTAF. *L'Hôtel de la Jarretiere.* BARDOLPHE. NYM. PISTOL. ROBIN.

FAlstaf a dessein de congédier une partie de ses gens; il en parle bas à son hôte, qui approuve son idée, & qui lui promet de le défaire bientôt de Bardolphe. Cet hôte, est un homme jovial & malin, qui flatte, raille, & joue impunément Falstaf. Il emmene Bardolphe avec lui, & Falstaf reste avec Pistol & Nym.

Il leur déclare, après les avoir querellés, que ses finances touchent à leur fin, & qu'il est tems de songer aux moyens de se remettre en fonds. Il croit, dit-il, s'être apperçu que Madame Leford a conçu de l'inclination pour lui; & cette aventure lui paroît d'autant plus digne d'être tentée, que cette femme dispose de la bourse de son mari, dont les richesses sont considérables. Il vient de lui écrire une lettre passionnée; & une autre pour Madame Page, dans les yeux de laquelle il croit aussi avoir entrevu quelque bonne volonté pour lui. Cette derniere puise aussi dans le coffre-fort de son mari; & le dessein de Falstaf est de les mettre toutes deux à contribution, en leur persuadant à chacune en particulier qu'il les adore... » Partez, dit-il, ca-» nailles : secondez mes projets. Volez, por-» tez ces lettres à leur adresse. Falstaf, va » tenter la fortune : obéissez à votre maitre. » Et toi, Robin, suis-moi....

SCENE IX.

PISTOL. NYM.

CEs deux filoux, déja mécontens de Falstaf, projettent de se venger de lui. Ils se répandent en invectives bouffones sur la taille énorme de leur Maitre, sur son humeur arrogante & poltrone, & sur toutes les friponneries à l'aide desquelles il se soutient

dans le monde. Le résultat de leur conférence est d'avertir les deux maris de Mesdames Page & Leford, des projets de Falstaf contre leurs femmes, & contre leurs bourses.

SCENE X.

QUICKLY. *SIMPLE.* RUGBY.

Simple apporte, à Quickly, la lettre de Hugues Evans. Elle charge Rugby de se tenir à la fenêtre, & de l'avertir de l'arrivée du Docteur Caius, de crainte qu'il ne la surprenne avec Simple.... Elle interroge ensuite ce Domestique sur la figure & le caractère de Slender; & dans le moment qu'elle promet de l'aider dans ses amours avec Mademoiselle Page, Rugby vient lui dire que le Docteur Caius arrive. Quickly effrayée, fait cacher Simple dans le cabinet du Docteur, & chante en l'attendant.

SCENE XI.

QUICKLY. *Le Docteur* CAIUS.

Le Docteur dit à Quickly, en Anglois Francisé, de chercher dans son cabinet une boëte verte qu'il a oubliée. Elle la lui

apporte. Il ordonne à Rugby de prendre sa grande épée, & de le suivre à la Cour, où il a quelques affaires... Un moment après, Caius revient sur ses pas, pour chercher des simples qu'il a laissés dans son Cabinet. Il y trouve le Domestique de Slender, qu'il prend pour un voleur. Quickly tâche de l'appaiser, en lui déclarant la vérité de l'aventure. Caius, qui est aussi amoureux de Mademoiselle Page, entre en fureur contre le Ministre Evans, qu'il accuse de traverser ses amours de dessein prémédité, en faveur de Slender. Il charge *Simple*, en le renvoyant, de lui porter un Cartel de sa part. Il veut que l'Hôte de la Jarretiére soit le juge du combat; & toutes les supplications que Quickly employe pour l'en détourner, & pour lui persuader qu'il est aimé de Mademoiselle Page, ne servent qu'à l'irriter encore plus.

Il sort, en menaçant Quickly de la chasser de chez lui, si à son tour il n'obtient pas Mademoiselle Page.

SCENE XII.

QUICKLY. FENTON.

Elle dit, à part, que personne dans Windsor ne connoît mieux qu'elle les secrets sentimens de Mademoiselle Page, & qu'il s'en faut bien qu'ils soient favorables à son Maître... Fenton vient la prier, en secret, de

lui rendre ſervice auprès d'elle. Il lui fait
préſent, en la priant de lui continuer ſes
ns offices auprès de ſa Maîtreſſe. Elle l'aſſure
toute la ſincérité de ſon zéle, & le congé-
: en lui promettant de veiller aux intérêts
ſon amour.

Dès que Fenton eſt ſorti, elle ſe mocque
lui, dans l'idée où elle eſt, qu'il n'eſt pas
ıs aimé de Mademoiſelle Page, que ne le
ıt ſes Rivaux.

ACTE II.

SCENE PREMIEF

Madame PAGE, *tenant Lettre.*

QUoi! j'aurai été à l'abri, mes plus beaux jours tendres pourſuites de mans, & je ſuis aujour l'objet de leurs recherches!... Vo ceci....

Ne demandez point la raiſc mon amour pour vous : car quoiq raiſon ſoit ſouvent le Médecin de mour, il la conſulte rarement n'êtes pas jeune, ni moi non p nous en ſympatiſons davantage. êtes de bonne humeur, & moi oh! nous ſympatiſons encore p

vous ne haïssez pas le vin, & je l'aime beaucoup : tout est dit, nous sommes faits pour nous aimer. Recevez donc mon cœur, ma chere Madame Page, si tant est que le cœur d'un Guerrier puisse vous plaire. Je n'implore point votre pitié, l'expression n'est pas digne d'un Soldat. Je demande seulement que vous m'aimiez.

Signé par votre Chevalier,
Prêt en tout tems, pour vous aguerroyer,
De nuit, de jour, & même à la chandelle;
Et des Amans le plus fidelle.

JEAN FALSTAF.

Que veut ce vieil Hérode? ô corruption du siécle ! un singe surannė veut faire encore le Damoiseau !... Quelle idée ce gros *sac-à-vin* a-t-il donc conçue de mon caractère ? & qu'ai-je fait pour lui inspirer tant d'audace ? à peine l'ai-je vû trois fois : que lui ai-je donc dit ? est-ce de mon humeur gaie qu'il prétend se prévaloir ?... En vérité, la hardiesse des hommes de cette espéce

mériteroit un *Bill* au prochain Parlement. Comment le punirai-je? car il me faut une vangeance proportionnée à mon ressentiment, & à la grosseur de sa bedaine....

SCENE II.

Madame PAGE, Madame LEFORD.

ELles se font mutuellement confidence des lettres qu'elles ont reçues de Falstaf, & dont elles sont également indignées. Leur premiere idée est de flatter sa passion, & de l'amuser de jour en jour par de nouveaux délais, jusqu'à ce que Falstaf ait mangé tout son argent chez l'Hôte de la Jarretiere, & qu'il soit forcé de vendre jusqu'à ses Chevaux. Madame Leford, qui est la plus irritée, parce qu'elle a un mari jaloux, dit qu'elle se prêtera à tout ce que son amie voudra inventer pour punir Falstaf.... Mais elles apperçoivent leurs maris, qui viennent avec Pistol, & Nym; & elles s'écartent pour concerter leurs projets.

SCENE III.

LEFORD *avec* PISTOL. Mr PAGE *avec* NYM.

femmes reftent dans le fond du Théâtre.

ftol inftruit Monfieur Leford des vues de 'alftaf fur fa femme, tandis que Nym en utant à Monfieur Page, à l'autre coin du itre. Leford croit tout, & entre en fureur. : eft plus tranquille, & fufpend fon juge-:.... Les femmes s'avancent, & font re-de leurs maris conformément aux im-ions que ce qu'ils viennent d'apprendre :ées dans leur efprit. Quickly paroît. Les femmes l'emmenent avec elles, pour ier de les aider à jouer Falftaf.

s deux maris reftent feuls. Leford accufe : de trop de confiance dans la vertu de mme ; l'autre accufe fon ami de croire légerement tout ce qui flatte fa jaloufie

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. SHALLOW, & *l'Hôte de la Jarretiere.*

CEs derniers viennent inviter les autres à être ſpectateurs d'un duel aſſigné entre le Miniſtre Flamand, & le Médecin François. L'Hôte, qu'ils ont choiſi pour juge de leur combat, leur a donné à chacun un rendez-vous différent, où ils doivent s'attendre. Il eſt queſtion d'aller rire à leurs dépens. Leford, que la jalouſie occupe, prie l'Hôte en particulier de lui procurer une converſation avec Falſtaf, dont il n'eſt pas encore connu. » » Il s'agit, dit-il, d'une badinerie, & il eſt » néceſſaire qu'il croye que je m'appelle » *Broom*.... L'Hôte conſent à tout. Il preſſe » la compagnie de le ſuivre, pour aller voir les deux Champions. Ils ſortent.

Leford reſte ſeul, & ſe livre à ſes ſoupçons jaloux. Il a, dit-il, trouvé un moyen certain pour s'aſſurer de la vertu, ou de l'infidélité de ſa femme; & il va le mettre en uſage.

SCENE V.

FALSTAF. PISTOL.

PIſtol demande de l'argent à emprunter à Falſtaf, qui le refuſe, & le maltraite de aroles. Grands reproches de part & d'autre ır leurs friponneries mutuelles. Ils ſont in-rrompus par Robin, qui vient annoncer uickly.

SCENE VI.

FALSTAF. QUICKLY.

ELle aborde Falſtaf d'un air myſtérieux; & après de longs préambules, ſouvent inter-ompus par la crainte d'être écoutée, elle dit Falſtaf qu'il eſt aimé de Madame Leford, la mme la plus vertueuſe & la plus aimable de 'indſor. Elle le félicite ſur une conquête happée juſqu'alors aux recherches, aux aſſi-iités, & aux préſens de mille jeunes courti-ns auxquels Madame Leford a toujours été ıſenſible. Elle finit ſa harangue, en lui don-ınt un rendez-vous de la part de cette Dame, ɔnt le Mari jaloux doit être abſent entre dix onze heures. Falſtaf tranſporté de joie,

promet de n'y pas manquer; & charge Quickly d'assurer Madame Leford de toute la vivacité de sa tendresse pour elle... La Quickly lui dit tout bas, qu'elle est encore chargée d'un autre message pour lui, de la part de Madame Page ; & qu'il faut qu'il soit le plus fortuné des hommes pour avoir aussi enflammé cette femme, qui passa toujours pour la vertu même. Mais elle n'a pas encore de rendez-vous à lui proposer de la part de cette derniere, parce que son Mari ne sort presque jamais de la Maison. Elle prie seulement Falstaf de lui envoyer son Page, pour lequel son Mari a de l'amitié, afin que ce jeune domestique puisse servir (sans causer de soupçons) à la tendre correspondance qu'elle veut entretenir avec le Maître.

Falstaf est d'abord pénétré de joie en apprenant cette nouvelle conquête. Cependant il craint que ses deux Maîtresses ne se soient fait confidence de l'amour qu'elles ont pour lui. Mais la Quickly le rassure, & acheve de lui tourner la tête, en lui faisant envisager adroitement le sort le plus heureux, tant du côté de l'amour, que de celui de la fortune. Il lui offre sa bourse, en la priant de le servir auprès de toutes deux ; & il ordonne à Robin de la suivre chez Madame Page.

SCENE VII.

FALSTAF. Mr LEFORD.
BARDOLPHE.

BArdolphe dit à Falſtaf, qu'un certain Monſieur *Broom*, qui vient de lui apporter un préſent de vin de Canaries, demande à le ſaluer. Falſtaf ordonne qu'on le faſſe entrer.

M. LEFORD, *déguiſé*.
Monſieur, je vous ſalue.

FALSTAF.
Et moi de même, Monſieur. Qu'exigez-vous de moi ?

M. LEFORD.
Pardonnez, Monſieur, ſi j'oſe paroître ainſi devant vous, ſans avoir l'honneur de vous être connu.

FALSTAF.
Soyez toujours le bien-venu. Que voulez-vous ? Parlez ... Toi *, laiſſe-nous.

Mr LEFORD.
Monſieur, vous voyez un Gentil-

* A Bardolphe.

homme qui a beaucoup dépensé d'argent. Je m'appelle Broom....

FALSTAF.

Eh bien ! Monsieur Broom, soit : je serai charmé de vous connoître.

M. LEFORD.

C'est un honneur que j'ambitionne, & qui, à ce que j'espere, ne vous sera point à charge. Graces au Ciel, j'ai plus de plaisir à prêter mon argent, que d'autres n'en ont à l'emprunter : je suis toujours prêt à obliger mes amis ; & c'est par cet endroit seul que j'ai osé m'introduire chez vous sans cérémonie, dans la confiance où je suis qu'une clef d'or ouvre toutes serrures.

FALSTAF.

Peste ! l'or est un soldat invincible....

LEFORD.

J'en ai assez, pour que son poids m'inquiéte & me gêne. Il ne tiendra qu'à vous, Monsieur, de me soulager en m'aidant à porter cette charge.

FALSTAF.

Très-volontiers, Monsieur.... Mais par où donc ai-je mérité ?...

LEFORD.

Vous le sçaurez, si vous voulez m'entendre.

FALSTAF.

Oh! parlez, Monſieur Broom ; je brûle de vous être utile.

LEFORD.

Je ſerai court. Il y a long-tems que j'entends parler de vous, & je me reproche de ne vous avoir pas recherché plutôt.... Je vais, en vous ouvrant mon ame, vous dévoiler toutes mes imperfections. Mais en jettant un œil ſur mes foibleſſes, daignez, Monſieur, ne pas détourner l'autre de deſſus les vôtres : peut-être alors ſerai-je plus digne de quelque indulgence.

FALSTAF.

Ah! Monſieur, cela eſt trop humble. Ne craignez rien : allez toujours.

LEFORD.

Vous connoiſſez une Dame de cette Ville, dont le mari s'appelle Leford ?

FALSTAF.

Oui... eh bien ?

LEFORD.

Hélas! je l'ai long-tems aimée!... Que n'ai-je point fait pour elle ? que d'argent répandu, que de ſoupirs, que de ſoins, que de pas, que de préſens perdus, ou vainement offerts ! Bref, elle

n'a pas eu plus de repos avec moi que l'amour ne m'en donnoit à moi-même: quoi qu'elle fît, j'en étois témoin; quelque part qu'elle allât, j'étois son ombre; quelque chose qu'elle regardât, j'étois sous ses yeux. Mais quelle fut la récompense de tant d'amour, de tant d'assiduités, de tant de respects? une indifférence aussi invincible qu'offençante! & la funeste expérience que j'ai acquise à si grands frais, ne sert qu'à me convaincre, que l'amour, ainsi que notre ombre,

Fuit qui le suit,
Suit qui le fuit.

FALSTAF.

Quoi! vous n'avez jamais rien obtenu d'elle?

LEFORD.

Rien.

FALSTAF.

Mais ... vous ne lui avez peut-être jamais rien demandé.

LEFORD.

Jamais.

FALSTAF.

De quelle nature étoit donc votre amour?

LEFORD.

Timide... je respectois sa vertu ; je ressemblois à celui qui, après avoir élevé une belle maison, s'apperçoit qu'il l'a bâtie sur le terrain d'autrui. Il a perdu sa peine & son argent.

FALSTAF.

Mais, à quel propos me faites-vous toute cette confidence ?

LEFORD.

Que vous dirai-je ?... Quelques personnes prétendent que cette vertu, que je croyois si austere, ne consiste que dans les apparences : on soupçonne, en un mot, qu'elle n'est rien moins dans le particulier, que ce qu'elle veut paroître dans le public.... Vous sçavez tout maintenant, cher ami : passons à mon projet. Vous êtes un homme de nom, bien né, éloquent, aussi parfait courtisan que renommé guerrier....

FALSTAF.

Ah ! Monsieur...

LEFORD.

Ne m'interrompez pas, puisque je dis la vérité, & que vous le sçavez... Voilà de l'argent : dépensez-le, répan-

dez-le, dépensez encore plus, toute ma fortune est à vous. J'exige seulement, en revanche, que vous attaquiez la prétendue vertu de cette prude; que vous épuisiez, pour la réduire, toutes les finesses de cet art d'aimer qui vous sont si familieres, & que vous me convainquiez de son hypocrisie. Si cette conquête n'est pas en effet impossible, elle ne peut vous échapper.

FALSTAF.

Quoi! vous l'aimez ardemment, & vous voudriez que je vous enlevasse?.. Ah! Monsieur, je vous estime trop pour croire....

LEFORD.

Connoissez mieux mon caractère. Sa vertu, vraie ou fausse, a fait une si vive impression sur mon ame, que je n'oserois lui faire connoître mes désirs. La longue habitude que je me suis faite d'admirer cette femme, la fait toujours briller à mes yeux d'un éclat qui m'éblouit; & dussai-je avoir en main de quoi la confondre, l'empire qu'elle a pris sur moi trouveroit encore des ressources suffisantes pour réprimer & glacer mes desirs.

FALSTAF.

M. Broom, écoutez-moi. Fortifiez-moi d'abord avec votre argent ; ensuite, mettez votre main là-dedans; enfin, apprenez que je suis Gentilhomme, & que si vous aimez encore Madame Leford, je vous la livre.

LEFORD.

Ah ! cher ami !

FALSTAF.

C'est un Arrêt.

LEFORD.

Dépensez hardiment, cher ami; l'argent ne manquera pas.

FALSTAF.

Et vous ne manquerez pas de Maîtresse, M. Broom. Sçachez à votre tour, que j'ai aujourd'hui un rendez-vous avec elle, où elle m'attend avec impatience. Sa confidente sortoit d'auprès de moi, quand vous êtes entré. Je serai bien près de Madame Leford, entre dix & onze ; son jaloux doit alors être absent. Laissez-moi faire : revenez ici ce soir ; je vous en apprendrai de belles !

LEFORD.

Que je suis heureux ! Connoissez-vous le mari ?

FALSTAF.

Moi ? non. Le diable emporte le pauvre cornard.... J'ai pourtant tort de l'appeller pauvre, car on prétend qu'il a des monceaux d'or; & c'est en quoi j'aime encore plus sa femme. Elle me servira de clef, pour puiser dans le coffre-fort du vieux ladre. J'y trouverai les Indes-Orientales.

LEFORD.

Je voudrois que vous connussiez le mari, pour que vous puissiez éviter sa rencontre.

FALSTAF.

Que la peste l'étouffe. Je veux le faire extravaguer, je veux qu'il tremble à l'aspect du bâton, & faire une nouvelle constellation de ses cornes.... Bon courage, Monsieur Broom, le manant sera bientôt coëffé de notre façon : songez à vous y préparer. Adieu; ne manquez pas de revenir ici ce soir.

SCENE VIII.

M. LEFORD, *seul.*

QUel scélerat ! quel monstre ! mon cœur crève d'impatience.... Qui osera maintenant blâmer ma jalousie ? Ma femme lui a donné un rendez-vous ! Qui l'auroit pû penser ?.... Quel enfer pour un mari, qu'une épouse infidelle ! Mon honneur est perdu, mes coffres sont forcés, ma réputation avilie ; & pour comble d'horreur, l'auteur de ma honte m'accable d'avance des noms odieux que j'entendrai bientôt retentir à mes oreilles !.... Noms cruels ! noms affreux ! êtes-vous faits pour moi ? L'enfer même en a-t-il qui m'effrayent davantage ? ... Cocu !... ciel, cocu ! celui de Lucifer me paroîtroit plus doux... O mon pauvre ami Page ! vous êtes un sot, un sot pommé ! Vous croyez votre femme sage ; vous n'osez la soupçonner ; la jalousie vous paroît ridicule ! & moi, je confierois

plutôt mon beure à un Flamand, mon fromage à un Hollandois, mon eau-de-vie à un Irlandois, & mon cheval à un Larron, que mon honneur à ma femme. Tout ce que ce ſexe rêve, imagine, déſire, doit avoir ſon effet, dût l'enfer même y mettre obſtacle..... Je te rends graces, ô Ciel, de m'avoir fait naître jaloux!.. C'eſt à onze heures qu'il doit ſe rendre chez-moi?... Oh! je le préviendrai. Je dévoilerai ma femme, je me vengerai de Falſtaf, je me moquerai de Page.... Partons... Arrivons trois heures trop tôt, plutôt qu'une minute trop tard.... Cocu! cocu! ah! fi! au diable!

SCENE IX.

Le Docteur CAIUS. RUGBY.

CAius paroît armé, & en habit de combat. Il demande à Rugby, ſi l'heure de l'aſſignation n'eſt point paſſée? L'autre lui dit qu'elle l'eſt depuis long-tems. Caius accuſe le Miniſtre de poltronnerie, & s'épuiſe en rodomontades. Il veut même que ſon Do-

mestique mette l'épée à la main, pour lui montrer de quelle maniere il auroit attaqué Evans.

SCENE X.

Les mêmes Acteurs. SHALLOW. SLENDER. PAGE. L'HOSTE.

ILs accablent le Docteur de railleries, sur sa bravoure. Shallow, en qualité de juge de paix, fait une remontrance à Caius; après quoi il sort avec Slender & Monsieur Page, pour aller trouver le Ministre Evans qui est sous les armes de l'autre côté de la Ville, en attendant Caius.

L'Hôte de la Jarretiere reste avec Caius qu'il appaise, en le raillant sans qu'il s'en apperçoive. Il lui promet de le servir auprès de Mademoiselle Page; & il l'emmene, pour la voir, dans une ferme du voisinage où elle doit dîner.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HUGUES. EVANS. SIMPLE.

LE Miniſtre, en veſte, & l'épée à la main, feint d'attendre impatiemment le Médecin Caius ſon ennemi. Il prie Simple de le chercher dans les environs. Dès qu'il eſt ſeul, il s'abandonne aux mouvemens de ſa frayeur, & il fait des vœux pour que Caius ne ſoit pas plus brave que lui... enfin, il chante, pour s'étourdir. Simple revient, & dit que le Médecin paroît. L'embarras du Miniſtre redouble.

SCENE II.

Les mêmes Acteurs. PAGE. SHALLOW. SLENDER.

ILs feignent d'être ſurpris de rencontrer Evans dans cet état, & d'en ignorer la cauſe. Le trouble & les attitudes guerrieres du Miniſtre les réjouiſſent, juſqu'au moment que le Docteur Caius paroît avec l'Hôte de la Jarretiere.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. CAIUS. L'HOSTE. RUGBY.

LEs deux braves ſe reprochent réciproquement (à l'oreille) leur poltronnerie. On les déſarme, & ils eſſuient tous les brocards de l'aſſemblée. L'Hôte leur fait part du tour qu'il leur a joué, en leur donnant à chacun un rendez-vous différent. * Le Doc-

* Pendant toute cette Scene, Slender léve de tems en tems les yeux au Ciel, en diſant: *Ah! belle Anne Page!..*

teur & le Médecin se raccommodent, & projettent de se venger de l'affront auquel l'Hôte vient de les exposer. Caius est surtout piqué de ce que l'Hôte l'a amené dans ce lieu, sous prétexte d'y voir Mademoiselle Page. Ils sortent pour aller signer la paix dans le cabaret.

SCENE IV.

Madame PAGE, ROBIN.
Monsieur LEFORD.

MAdame Page, qui est en chemin pour aller avec Robin chez Madame Leford, rencontre M. Leford qui lui demande de qui elle tient ce nouveau Domestique? Elle continue son chemin, en lui disant que son mari l'a eu de Sir-Falstaf....

SCENE V.

Monsieur LEFORD, *seul.*

CIel! à quoi pense le Page ? cet homme a-t'il une tête ? a-t'il des yeux ?... Non ; tout dort chez lui,

tout lui devient inutile.... Quelle imbécillité! souffrir un pareil Messager d'amour auprès de sa femme, n'est-ce pas être soi-même l'artisan de sa honte, & travailler à la rendre complette ?... Mais à quoi pensé-je ? cette même femme n'est-elle pas aller trouver la mienne ? n'y mene-t'elle pas aussi ce jeune *Mercure ?* Ah ! mon cher Page, nos deux femmes conjurent ensemble : nous sommes perdus tous deux!.... Non, non, je vais tout découvrir. Je surprendrai Falstaf, je donnerai la torture à ma femme, je déchirerai le voile hypocrite de la perfide Page; je ferai connoître son sot époux pour un cocu volontaire; & je veux que tous mes voisins soient les témoins de ma vengeance..... L'heure du rendez-vous approche, & je suis sûr de mon fait. O Falstaf! je t'y trouverai, ou bien la terre n'est point matiere. Cet acte de vigueur met met au-dessus de la raillerie... Marchons. Mais, qui vient ici ?

SCENE VI.

Monſieur LÆFORD. Monſieur PAGE. SHALLOW. SLENDER. EVANS. CAIUS. L'HOSTE *de la Jarretiere.*

SHALLOW.

EH! bonjour, Monſieur Leford.

LEFORD.

Je ſuis charmé de vous rencontrer tous. J'ai un excellent dîner à vous offrir, ſi vous voulez me ſuivre.

SHALLOW.

Quant à moi, Monſieur Leford, recevez mon excuſe.

SLENDER.

Et la mienne auſſi, Monſieur.... Nous dînons avec Mademoiſelle Anne, & je n'y manquerois pas pour tout l'argent....

SHALLOW.

Nous avons un mariage en train,

cette

entre le cousin Slender, & elle. Cela doit être décidé aujourd'hui... Jugez...

SLENDER, *à M. Page.*

Je compte sur votre consentement, mon cher pere.

M. PAGE.

Vous l'avez, M. Slender : je suis pour vous. Mais ma femme est toujours pour M. le Docteur.

CAIUS.

Et votre fille aussi, M. le Page. Elle m'aime ; j'en ai Quickly pour garant.

L'HOSTE.

Et que deviendra donc le jeune Monsieur Fenton, lui qui chante, qui danse, qui fait des vers, qui est parfumé, tendre, & sémillant ? C'est lui qui l'aura, vous dis-je : c'est lui qui l'aura.

M. PAGE.

Jamais de mon consentement. Il a trop de noblesse, & trop peu de biens ; il est trop attaché au Prince *Henri*, * & à *Poinz* ; trop haut dans ses manieres, & visant trop au grand. Non ;

---

* Voyez l'Extrait de la Piéce d'Henri IV.

il n'aura point ma fille : mon bien n'eſt pas pour un aventurier. Si jamais il la prend, il la prendra ſans dot.

M. LEFORD.

Que du moins quelques-uns de vous daignent venir chez moi. Sans compter la chere que j'ai à leur faire, je leur promets un divertiſſement ſingulier : j'ai un monſtre comique à leur faire voir. Vous en ſerez, Monſieur le Docteur, & vous, Monſieur Page ; & j'eſpere que Sir Evans ne me refuſera point.

SHALLOW.

Adieu donc, nous en ferons l'amour plus à notre aiſe chez Monſieur Page.

CAIUS.

Rugby, va m'attendre à la maiſon : je t'y rejoindrai bientôt.

L'HOSTE.

Et moi, je vais boire avec mon Chevalier Falſtaf.

LEFORD, *à part.*

Je lui prépare une boiſſon un peu amere ! ... Le bourreau danſera bientôt ! .. Allons *, Meſſieurs, marchons.

* Haut.

TOUS ENSEMBLE.

Allons voir le mònſtre.

SCENE VII.

Madame LEFORD. M. PAGE.

Des Domeſtiques portant un grand panier couvert.

Madame LEFORD.

APprochez, Jean : approchez, Robert.

Madame PAGE.

Vîte, vîte ; dépêchez-vous ... Eſt-ce-là le panier ?

Madame LEFORD.

Oui. Où eſt donc Robin ?

Madame PAGE.

Placez le panier ici .... donnez vîte vos ordres à vos gens. Nous n'avons pas de tems à perdre.

Madame LEFORD, *à ſes Gens.*

Songez à ce que je vous ai dit. Tenez-vous ici près ; & lorſque je vous appellerai, prenez ce panier ſur

vos épaules ; portez - le ſans tarder ſur le bord de la Tamiſe, à l'endroit où l'on blanchit le linge, & vuidez - le dans la riviere.

Madame PAGE.

N'y manquez pas au moins.

Madame LEFORD.

Ne craignez rien, je les avois déja inſtruits .... Sortez * ; & ſoyez prêts quand j'appellerai....

Madame PAGE.

Voici le petit Robin.

Madame LEFORD.

Hé bien, quelles nouvelles ?

ROBIN.

Mon maître eſt à la porte de derriere, & demande à entrer.

Madame PAGE.

Dis-moi, petit coquin, nous as - tu été fidéle ?

ROBIN.

Oui, en vérité, Madame. Mon maître ignore que vous ſoyez ici. Il m'a même menacé de me chaſſer, ſi je vous diſois ce qu'il fait aujourd'hui.

* A ſes Gens.

Madame PAGE.

Fort bien. Cette diſcrétion te vaudra un habit neuf.... Mais je vais me cacher....

Madame LEFORD.

Allez... Toi, va dire à ton maître que je l'attends... Madame Page, gardez-vous d'oublier votre rôle.

Madame PAGE, *cachée*.

Si j'y manque, ſifflez-moi.

Madame LEFORD.

Nous allons donc berner ce vieux pécheur, & rafraîchir cette groſſe éponge!... Il faut lui apprendre à nous connoître.

SCENE VIII.

Madame LEFORD. FALSTAF.

FALSTAF.

AH! mon Ange, eſt-ce vous que je vois? Je mourrois maintenant ſans regret: je ſuis parvenu au comble de mes vœux. Dieu! quel heureux quart-d'heure!...

Madame LEFORD.

Ah ! cher amant !

FALSTAF.

Divine Leford ! je ne suis point flatteur. Plût au Ciel que votre époux fût mort, je vous ferois Lady * !

Madame LEFORD.

Moi, Lady ? Sir Falstaf ! Ah ! suis-je digne de tant d'honneurs ?

FALSTAF.

La Cour de France même en a-t-elle de plus dignes ? Le feu de vos regards surpasse celui du diamant. Tout en vous est adorable. Ce front, ces sourcils, seroient enviés des Déesses !

Madame LEFORD.

Ah ! *Sir Falstaf !*

FALSTAF.

Ne me démentez point : jamais femme de Cour ne vous égala. Vous étiez née pour les effacer toutes ; & si vous n'êtes pas dans le rang qui vous est dû, ne l'imputez qu'à la Fortune, jalouse des bienfaits dont la Nature vous

---

* C'est le titre des femmes de condition en Angleterre.

a comblée... Allons, allons, Madame; ce n'est pas à des yeux tels que les miens qu'on peut cacher des charmes tels que les vôtres.

Madame LEFORD.

Hélas ! je n'en ai guères.

FALSTAF.

Eh ! pourquoi donc m'enflâment-ils ? & que faut-il de plus pour vous convaincre de leur réalité ? Des attraits vulgaires feroient-ils naître en moi de si tendres transports ? ... Me croyez-vous semblable à ces fades courtisans, à ces mignons musqués, qui d'un ton & d'un air féminin prodiguent des fleurettes bannales, & barbouillent d'encens les pécores les plus provinciales ? Non, mon adorable ! le cœur & la langue du Chevalier Falstaf sont toujours à l'unissons : daignez donc les entendre. Tous deux vous diront mille fois, que je vous aime, que je n'aimerai jamais que vous, & que vous le méritez.

Madame LEFORD.

Seriez-vous capable de me trahir ? . . On dit pourtant que vous aimez Ma-

dame Page; & j'ai lieu de le craindre...

FALSTAF.

Qui? moi, Madame? j'aimerois autant qu'on me ſoupçonnât de préférer les ténébres à la lumiere, & le vinaigre au vin de Bourgogne *.

Madame LEFORD.

En ce cas le Ciel connoît mes ſentimens pour vous; & vous en ſerez bientôt convaincu.

FALSTAF.

Ah! daignez me les conſerver, puiſque je les mérite.

Madame LEFORD.

Ma conſtance dépendra toujours de la vôtre.

ROBIN, *en dedans.*

Madame Leford? Madame? ... on frappe à la porte. C'eſt Madame Page qui arrive en courant, & qui demande à vous parler au plutôt.

---

* J'ai changé dans cet endroit, comme dans quelques autres, les expreſſions de Falſtaf, dont le ſel nationnal n'auroit rien de piquant pour nous. On ne peut goûter que ce qu'on ſent; & pour plaire, il faut ſe faire entendre.

FALSTAF.

Peste ! je ne veux pas qu'elle me voye ici. Je vais me cacher derriere la tapisserie.

Madame LEFORD.

Oui, je vous en prie; car cette femme est si médisante....

SCENE IX.

Madame LEFORD. Me PAGE. FALSTAF, *caché*.

Madame LEFORD.

De quoi donc s'agit-il, Madame ?

Madame PAGE.

Ah ! chere amie, qu'avez-vous fait ? vous êtes deshonorée, vous êtes perdue à jamais !

Madame LEFORD.

Ciel ! de quoi donc s'agit-il ?

Madame PAGE.

Ah ! quel malheur pour vous, d'avoir donné des soupçons légitimes au meilleur des époux !

Madame LEFORD.

Des ſoupçons légitimes ! moi, Madame ? & quels ſont-ils ?

Madame PAGE.

Quels ſont-ils ? Je ne vous connois plus : vous m'avez trompée.

Madame LEFORD.

En quoi donc ? hélas ! daignez vous expliquer.

Madame PAGE.

Votre époux va paroître, avec toute la Ville. Il ſçait que vous tenez ici un amant caché pendant ſon abſence... En un mot, vous êtes perdue.

Madame LEFORD.

J'eſpere n'avoir rien à craindre de ce côté.

Madame PAGE.

Plaiſe au Ciel qu'il en ſoit ainſi ! Il eſt pourtant certain que Monſieur Leford arrive avec tout ce que Windſor a de perſonnes notables pour chercher le ſéducteur, & le punir. J'étois accourue pour vous en avertir. Mais puiſque vous vous ſentez innocente, j'en ſuis charmée .... Que vois-je ? vous pâliſſez ? Ah ! ſi votre amant eſt en effet caché dans ces lieux, ceſſez de ba-

lancer, prévenez votre perte, & peut-être la sienne, en le faisant sortir au plutôt... Eh! vîte, chere amie, reprenez vos sens, sauvez votre réputation, sauvez vos jours!

Madame LEFORD.

Que vais-je devenir? & que feraije?... Hélas! j'ose vous l'avouer: je tiens ici l'objet de toute ma tendresse; & je crains moins ma honte, que le danger qui le menace. Je donnerois ma vie pour le sauver.

Madame PAGE.

Pouvez-vous, sans rougir, me tenir un pareil langage? Est-ce vous que j'entends?... Mais, songez donc que votre époux est peut-être à la porte, & qu'il faut prendre un parti. Voulez-vous garder votre amant dans la maison? Voulez-vous absolument vous perdre? O Ciel! que vous m'avez trompée!... N'importe, la pitié me force à vous servir: j'apperçois un panier dans lequel on peut cacher votre amant, à moins qu'il ne soit d'une taille surnaturelle. Qu'il s'y loge au plutôt, & qu'on le couvre de linge.

Monsieur Leford croira que vous l'envoyez à la riviere.

Madame LEFORD.

Hélas ! il est trop gros : jamais il n'y tiendra ! . . . Que ferons-nous ? . . .

FALSTAF, *accourant.*

Laissez - moi voir ; laissez - moi essayer * . . . Oui, j'y tiendrai. . . . le conseil est fort bon. . . . Oui, Madame, j'y tiendrai. . . .

Madame PAGE.

Qu'ai-je vu ? . . Sir Falstaf ! . . Ah ! Chevalier, après la lettre !

FALSTAF.

Je vous aime toujours. . . Pour Dieu, faites-moi sortir au plutôt ! Jamais de ma vie . . . non, jamais** . . .

Madame PAGE, *à Robin.*

Aide-nous à bien couvrir ton maître. . . Madame Leford, appellez vos gens. . . Ah ! perfide Chevalier !

Madame LEFORD.

Jean ? Robert ? venez vîte. Prenez ce panier de linge, & portez-le au plutôt à la blanchisseuse.... Allez, partez.

* Il se met dans le panier.

** Elles achevent de remplir le panier de linge.

SCENE X.

Madame LEFORD. M. PAGE. M. LEFORD. Me PAGE, CAIUS. EVANS.

M. LEFORD.

ENtrez, mes amis. Si j'ai soupçonné sans cause, je m'abandonne à toute l'amertume de vos railleries : je les mérite....... Arrêtez*........ Où portez-vous ceci ?

UN DOMESTIQUE.

C'est du linge que nous portons blanchir.

Madame LEFORD, *à son mari.*

Eh ! de quoi donc allez-vous vous mêler ? Sont-ce là vos affaires** ? . . . .

M. LEFORD.

De quoi je me mêle ? Nous le verrons bien-tôt. . . . Oh ! mes amis ! J'ai

* A ceux qui emportent le panier.

** On emporte le panier.

rêvé cette nuit.... Je vous dirai mon rêve.... Cherchons d'abord mes clefs. Les voilà... Montez, cherchez, parcourez toutes mes chambres, furetez par-tout : le renard est pris, j'en suis caution.....Voyons d'abord ici. Quoi ! je ne trouve rien ?...

M. PAGE.

Eh ! mon cher Leford, n'êtes-vous pas satisfait ? Pourquoi vous fatiguer en vain ? C'est vous injurier vous-même ?...

M. LEFORD.

A la bonne heure..... Mais je veux trouver. Courage, mes amis ; aidez-moi : vous aurez bien-tôt de quoi rire.... Montons là-haut.... Suivez-moi, vous dis-je ?

EVANS.

Ce sont des vapeurs de jalousie.

CAIUS.

Par ma foi, ce mal n'est pas connu en France.

M. PAGE.

Suivons-le, puisqu'il le veut ; & voyons la fin de tout ceci.

SCENE XI.

Madame LEFORD. Mᵉ PAGE.

Madame PAGE.

CEtte aventure, en vérité, eſt doublement riſible.

Madame LEFORD, *riant.*

Je ne ſçais ſi je dois plus rire de l'inquiétude de mon mari, que des frayeurs de Falſtaf.

Madame PAGE, *riant.*

En quel état ne devroit-il pas être, lorſque Monſieur Leford a arrêté le panier ?

Madame LEFORD.

Je crois que nous lui avons rendu ſervice, en l'envoyant à la riviere.

Madame PAGE.

Que ne puis-je voir dans le même cas tous ceux qui lui reſſemblent !

Madame LEFORD.

Je crois pourtant que mon mari avoit, en effet, quelque connoiſſance

de la visite que Falstaf m'a faite. Je ne le vis jamais si transporté de jalousie.

Madame PAGE.

J'imagine un moyen d'en sçavoir la vérité, & de rire encore plus aux dépens de Falstaf. Sa maladie a besoin d'une médecine encore plus forte.

Madame LEFORD.

Ne pourrions-nous pas lui renvoyer Quickly, pour lui faire des excuses, & pour lui donner de nouvelles espérances capables de le faire retomber dans le panneau ?

Madame PAGE.

C'est bien pensé. Il faut qu'elle lui propose un autre rendez-vous, pour demain ; & qu'elle lui donne tout à espérer.

SCENE XII.

Les mêmes Actrices. M. LE FORD *revient avec sa compagnie.*

M. LEFORD.

IL eſt introuvable !... Hélas! peut-être s'eſt-il vanté mal-à-propos ?...

Mᵉ PAGE, *à M. Leford.*

L'entendez-vous ?...

Mᵉ LEFORD, *à ſon mari.*

J'ai beaucoup à me louer de vous, Monſieur, vous en agiſſez fort bien avec moi.

M. LEFORD.

Peut-être trop bien, Madame.

Mᵉ LEFORD.

Puiſſe le Ciel rectifier vos ſentimens!

M. LEFORD.

Je le ſouhaite.

M. PAGE.

Vous vous donnez un grand ridicule, M. Leford.

M. LEFORD.

Madame . . . Je le ſupporte.

EVANS.

Si nous avons oublié le moindre petit recoin de la maiſon, que le Ciel me pardonne.

CAIUS.

Nous n'y avons trouvé aucun mâle.

M. PAGE.

Fi, fi, Monſieur Leford : cachez-vous, rougiſſez de honte ! quel noir Démon vous a troublé l'eſprit? . . . Je ne voudrois pas, pour tout Winſord, qu'on eût une telle ſottiſe à me reprocher.

M. LEFORD.

C'eſt ma faute, M. Page . . . J'en porte la peine.

EVANS.

Vous méritez les reproches de votre conſcience. Vous avez inſulté une honnête femme . . . On n'en trouveroit pas une plus vertueuſe en mille, ni en cinq cent de plus.

CAIUS.

Pour moi, je la maintiens telle, envers & contre tous.

M. LEFORD.

Messieurs, ceci ne doit point faire manquer le dîner que je vous ai promis. Allons, en attendant, nous promener dans mon parc, & daignez me pardonner. Je vous ferai connoître par la suite, ce qui m'a engagé dans de pareilles démarches... Allons, ma femme, faisons la paix, accordez-moi ma grace; & vous, Madame Page, daignez aussi regarder mon repentir comme sincere.

M. PAGE.

Allons, Messieurs, entrons : mais n'épargnons pas le jaloux. Je vous retiens tous pour demain à déjeûner chez moi; & je vous donne ensuite une chasse à l'oiseau. J'ai depuis peu, un Faucon admirable... Est-ce chose faite?

M. LEFORD.

Je suis à vos ordres.

EVANS.

S'il y en a un, je suis le second.

CAIUS.

Je serai donc le troisiéme.

SCENE XIII.

FENTON *paroît avec Mademoiselle* PAGE.

FENTON.

AH ! je vois trop que je ne pourrai jamais attendrir votre pere ! . . . . . Ceſſez, ceſſez, Madame, de me renvoyer à lui.

Mademoiſelle PAGE.

Hélas ! comment donc faire ?

FENTON.

Si vous m'aimez, ſçachez ce que vous êtes. . . Ciel, que me reproche-t-il ? une trop grande naiſſance, & trop peu de biens pour la ſoutenir : il croit que je n'en veux qu'à ſes richeſſes. Il m'objecte les erreurs de ma jeuneſſe, & les compagnies que j'ai fréquentées ; il croit enfin, que l'intérêt ſeul allume la flâme dont je brûle pour vous.

Mademoiſelle PAGE.

Hélas ! peut être a-t-il raiſon !

FENTON.

Je vous aime trop, pour vous rien cacher; & puiſque mon cœur eſt à vous, il doit vous être ouvert... Oui, Madame, il eſt vrai : mes prèmiers feux n'avoient rien de ſincere ; mes yeux n'enviſageoient que vos richeſſes. Mais je vous ai fréquentée; mes yeux ſe ſont ouverts, ils ont connu vos charmes; & duſſiez-vous être privée des biens qui faiſoient autrefois mon eſpoir, je les mépriſe, je n'aime plus que vous.

Mademoiſelle PAGE.

Cet aveu m'eſt bien doux : je le crois ſincere. Mais continuez pourtant à rechercher l'amitié de mon pere. Priez, preſſez, employez tout. Si rien ne réuſſit, le tems nous apprendra...

SCENE XIV.

Les mêmes Acteurs. SHALLOW. SLENDER. QUICKLY.

SHALLOW.

ROmpez leur entretien, Quickly. Le cousin parlera pour lui-même.

SLENDER.

Allons.... à l'aventure...

SHALLOW.

Soyez ferme, cousin.

SLENDER.

Oh! je suis ferme : je ne la crains pas. Tout ce qui me fâche, c'est que je tremble...

QUICKLY, *à Mademoiselle Page.*

Monsieur Slender voudroit vous parler.

Mademoiselle PAGE.

J'y suis dans le moment... Vous voyez* le choix de mon Pere! Se

* A Fenton.

peut-il que le bien couvre tous les défauts d'un pareil amant ?

QUICKLY.

Eh bien ! Monſieur Fenton, comment va ? .... Puis-je vous dire un mot en particulier ? .. *

SHALLOW.

Allons, couſin, courage ! .... voilà votre maîtreſſe qui vient... ſongez que vous aviez un pere...

SLENDER.

J'avois un pere, Madame .... Mon couſin Shallow vous dira tout ce qu'il a fait... Oui, mon couſin, dites-lui ſes exploits.. N'oubliez pas les trois oïes qu'il tüa d'un ſeul coup ....

SHALLOW.

Madame, mon couſin vous adore.

SLENDER.

Oui, Madame, autant qu'aucune femme dans tout le Duché de Glocestre.

SHALLOW.

Il vous donnera un train digne de vous.

SLENDER.

Oh ! oui, au-deſſus de toutes les femmes d'Ecuyers

* Elle écarte Fenton.

SHALLOW.

... vous fera des avantages considé-... dans le Contrat.

Mademoiselle PAGE.

Eh ! Monsieur Shallow, laissez-le parler lui-même.

SHALLOW.

Ah ! très-volontiers : je vous en remercie même de votre indulgence... Allons, ferme, cousin, elle vous appelle ; parlez-lui.

Mlle PAGE.

Eh bien ! Monsieur Slender ?

SLENDER.

Eh bien ! Madame ? ..

Mlle PAGE.

Que souhaitez-vous ?

SLENDER.

Ce que je souhaite ? ... Ah ! il ne me convient pas de souhaiter, je suis trop jeune pour écouter ma volonté... &, grace au Ciel, je ne l'ai point faite encore...

Mlle PAGE.

Je demande seulement, Monsieur, ce que je puis faire pour vous ?

SLENDER.

Pour moi ? fort peu de chose : je ne

vous

vous demande rien.. Votre pere, & mon cousin Shallow, ont concerté je ne sçais quoi.... Si cela réussit, j'y consens ; sinon, je m'en console... Ils peuvent vous dire, mieux que moi, de quoi il s'agit... Tenez, demandez-le à votre pere. Le voilà qui vient.

SCENE XV.

Les mêmes Acteurs. Monsieur & Madame PAGE.

M. PAGE.

BOnjour, Monsieur Slender. Ma fille, je veux que vous l'aimiez..... Mais, que fait ici Monsieur Fenton ?... Vous avez tort, Monsieur, d'entrer chez moi contre ma volonté. Je vous ai dit, je crois, que j'avois disposé de ma fille.

FENTON.

Pardonnez, Monsieur, je serois au désespoir de vous chagriner.

M. PAGE.

Encore un coup, ma fille n'eſt point pour vous.

FENTON.

Daignerez-vous m'entendre ?

M. PAGE.

Non, Monſieur... Allons, Monſieur Shallow ; allons, M. Slender. Entrons... Et vous, Monſieur Fenton, laiſſez-nous, je vous prie.

SCENE XVI.

Madame PAGE. Mlle PAGE. FENTON. QUICKLY.

QUICKLY, *à Fenton.*

ADreſſez-vous à Madame Page.

FENTON.

Ah ! Madame, jugez de ma douleur, puiſque, malgré tous les refus & les affronts que je reçois, j'adore toujours votre aimable fille ! Se pourroit-il que vous fuſſiez inſenſible à ma peine ?

Mlle PAGE.

Souffrirez-vous, ma mere, que j'épo se un imbécille?

Madame PAGE.

Je m'en garderai bien. J'ai trouvé ce qu'il vous faut.

QUICKLY, *à part.*

C'est ſans doute mon maître; c'est le Docteur Caïus.

Madame PAGE.

Raſſûrez-vous, Monſieur Fenton: je ne ſuis ni votre amie, ni votre adverſaire. J'interrogerai à fond les ſentimens de ma fille, & cette découverte ſeule décidera de mon choix. Juſques-là, recevez mes adieux..... On nous attend: rentrons, ma fille.

SCENE XVII.

FENTON. QUICKLY.

QUICKLY.

COurage, Monſieur: c'eſt mon affaire maintenant... Quoi? (lui di-

Quelle chûte ! A peine étois-je tombé, que j'ai touché le fond ! mais, dût-il avoir été voisin des Enfers, mon poids ne suffisoit-il pas pour l'atteindre en un clin d'œil ? ... Heureusement, pourtant, que la riviere étoit basse en cet endroit : j'aurois été noyé ; & quelle mort pour moi ! pour moi, qui abhorre, qui déteste l'eau, qui frémis à son seul aspect ! ...

BARDOLPHE *rentre avec du vin*, &c.

Sir, Quickly demande à vous parler.

FALSTAF.

Gobons d'abord ceci, pour me réchauffer ; si j'avois avalé des pelottes de neige, en guise de pilules, je crois, morbleu, que je ne serois pas plus réfroidi. ....

Fenton : le reſte ira comme il pourra, je m'en lave les mains... Mais j'oubliois que je ſuis chargée d'une nouvelle ambaſſade, de la part de nos Dames, auprès de Sir Falſtaf?... A quoi donc m'amuſai-je ici?...

SCENE XIX.

FALSTAF. BARDOLPHE.

FALSTAF.

Hola, Bardolphe...

BARDOLPHE.

Sir?

FALSTAF.

Fais-moi apporter une bouteille de *Canarie*, avec une rotie.... Quoi? n'ai-je vécu ſi long-tems que pour eſſuyer un ſi cruel affront? pour être jetté dans la Tamiſe, comme un chien mort, ou qu'on veut noyer? Ah! ſi l'on m'y rattrappe, je conſens que mon nez ſoit en butte aux camouflets de tous les Ecoliers d'Oxford.

QUICKLY.

Que vous la plaindriez, si vous étiez témoin de sa douleur ! vous ne seriez point assez barbare pour y résister......... Son mari va ce matin à la chasse, entre huit & neuf; elle brûle de vous voir, pour se justifier envers vous, & pour vous faire oublier vos peines. Jamais amante ne fut plus allarmée, ni plus tendre.

FALSTAF.

Réellement?... Eh bien, j'irai la voir: tu peux l'en assurer.... Mais qu'elle réfléchisse bien sur ce que vaut un homme.... & qu'elle juge de mon mérite, par ce qu'il lui fait faire pour moi.

QUICKLY.

N'ayez aucune défiance.

FALSTAF.

Adieu, je m'y rendrai. Elle peut compter sur moi.

QUICKLY.

Monsieur, je vous salue.

FALSTAF *seul.*

Je m'étonne de n'avoir pas encore vû Monsieur Broom. Il m'a pourtant fait

dire de l'attendre..... Son argent me plaît beaucoup... Mais le voilà.

SCENE XXI.

FALSTAF. M. LEFORD.

M. LEFORD.

BOn jour, mon cher Monſieur.

FALSTAF.

Vous venez, n'eſt-il pas vrai, pour ſçavoir le réſultat de mon rendez-vous avec Madame Leford ?

Mr LEFORD.

C'eſt ce que je déſire ardemment d'apprendre.

FALSTAF.

Je ne ſuis point menteur : je n'ai rien de bon à vous dire.

M. LEFORD.

Comment donc, auroit-elle changé de ſentiment ?

FALSTAF.

Hélas ! non. Tout alloit au mieux. La comédie tiroit à ſa fin, mon cher Monſieur Broom. Le prologue & les

premiers actes avoient été charmans ; le dénouement alloit être admirable... Mais le *Signor Cornuto*, qu'un démon jaloux tient toujours alerte, arrive tout-à-coup.... la face du spectacle change ; & cet aimable dénouement que j'attendois devient pour moi la catastrophe la plus tragique.

Mr LEFORD.

Quoi ? vous étiez chez elle quand le mari arriva ?

FALSTAF.

Plût à Dieu que je n'y eusse point été !

Mr LEFORD.

Mais, du moins, vous étiez caché ? Il ne vous a pas trouvé ?

FALSTAF.

Nous avons d'abord été assez heureux pour être avertis de l'arrivée du jaloux, par Madame Page, qui, voyant que nous avions perdu la tête, nous montra un grand panier dans lequel elle me fit cacher.

Mr LEFORD.

Dans un panier !

FALSTAF.

Oui, morbleu, dans un panier ;

qu'on acheva de remplir de linge, & de.... N'en parlons pas....

Mr LEFORD.

Mais comment pûtes-vous y rester ?

FALSTAF.

Il le falloit bien.... Ah ! le maudit panier !.... Que n'ai-je pas souffert pour vous servir, Monsieur Broom ? Imaginez-vous un corps comme le mien, pressé, contourné, plié, roulé comme un *oublie* dans ce diable de panier !.... Mais ce n'est encore que le prélude de mon supplice. A peine deux grands coquins de domestiques ont-ils chargé le panier sur leurs épaules, avec ordre de porter le prétendu linge qu'il contenoit au blanchissage ; voilà mon cocu qui arrive !.... il veut sçavoir ce que le panier renferme.... Jugez de mes terreurs ! Mais le sort ne vouloit pas qu'il esquivât les cornes. Il crut sa femme ; & je passai, tandis qu'il visitoit la maison pour me trouver.... Admirez, maintenant, toute la malignité de mon étoile, mon cher Monsieur Broom ! J'étois destiné ce jour-là à mourir de cent morts différentes. J'avois dû étouffer mille fois ;

& je n'échappe à ce danger, que pour être jetté dans la riviere par des marauts qui me prenoient pour du linge sale.

Mr LEFORD.

Je suis, en vérité, pénétré des maux que vous avez soufferts; & je vois bien que tout espoir est perdu pour moi...

FALSTAF.

Monsieur Broom, je consens d'être jetté dans l'*Etna*, comme je l'ai été dans la *Tamise*, quand vous verrez Falstaf abandonner sa proie. Le mari doit aller ce matin à la chasse; & j'ai un nouveau rendez-vous de la part de sa femme, pour neuf heures.

Mr LEFORD.

Il est déja huit heures passées....

FALSTAF.

Ma foi?... En ce cas, sortez: je vais m'y rendre. Revenez tantôt, & vous me reverrez heureux.... Adieu, Monsieur Broom; vous serez bientôt satisfait.

SCENE XXII.

Monſieur LEFORD, *ſeul.*

ESt-ce une viſion ? Eſt-ce un ſonge ?... Debout, debout, Monſieur Leford, éveillez-vous. On gâte votre plus bel habit.... O deſtinée des époux ! O malheurs du ménage !... voilà ce que c'eſt d'avoir du linge à blanchir, & des paniers !... Eh bien, tout le monde ſçaura ce que je ſuis. Je ſurprendrai le galant ; toute la ville en ſera témoin. Il eſt à préſent chez moi ; fût-il un diable, il eſt trop gros pour échapper à mes recherches..... Je ne puis éviter d'être ce que je ſuis ; mais puiſque je le ſuis, rien ne me retiendra. Si l'animal qui porte des cornes eſt ſouvent redoutable, reſſemblons-lui encore par cet endroit.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

La Scene est dans la maison de M. Leford.

FALSTAF. Me LEFORD.

FALSTAF.

TOut est oublié, Madame : puis-je me plaindre en voyant vos pleurs ? Ne sont-ils pas des gages de votre amour ? Ah ! Falstaf est trop reconnoissant, trop sensible, pour ne pas vous marquer. * Mais ce maudit époux ne viendra-t-il pas encore me faire enrager ?

Madame LEFORD.

Non, mon cher, il est à la chasse.

* Il va pour l'embrasser.

Madame PAGE, *en dedans.*

Hola, ma commere Leford ? hola ?...

Madame LEFORD.

Eh vîte, Sir Falstaf, passez dans ce cabinet....

SCENE II.

Madame LEFORD. Me PAGE.

Madame PAGE.

EH bien, ma chere, avec qui étiez-vous ici ?

Madame LEFORD.

J'étois seule, Madame.

Madame PAGE.

Vous étiez seule ?

Madame LEFORD.

Oui vraiment..... * Parlez plus haut.

Madame PAGE.

J'en suis charmée, Madame.... Oh ! j'en suis charmée !...

Madame LEFORD.

Eh ! pourquoi donc ?

* A part.

Madame PAGE.

C'eſt de ce que nous allons rire encore aux dépens de votre epoux. Je ne ſçais quel nouveau ſoupçon le guide, mais vous l'allez voir paroître, ſuivi de mon mari, & de cinq ou ſix autres qu'il a raſſemblés. Je ne le vis jamais ſi furieux. Il crie, il tempête, il menace, il déteſte le mariage, il inſulte tous les maris, il damne toutes les femmes: & ſi le gros Chevalier étoit ici, je ne répondrois pas plus de ſa vie que de la vôtre.

Madame LEFORD.

O Ciel! le nomme-t-il?

Madame PAGE.

S'il le nomme? il ne parle que de lui. Il ſçait, dit-il, en jurant (ah! j'en tremble;) il ſçait, dis-je, que le Chevalier étoit hier ici, & que vous l'avez fait ſauver dans un panier; il ſoutient à mon époux, qu'il eſt encore actuellement chez vous; il leur a fait quitter la chaſſe, & il les entraîne tous chez lui pour leur prouver la réalité de ſes ſoupçons. Quel bonheur, ma chere Madame Leford, que le Chevalier

valier ne ſoit point ici, & quel comble de ridicule pour votre époux!

Madame LEFORD.

Tardera-t-il à venir?

Madame PAGE.

Il arrive dans le moment: la jalouſie lui donne des aîles; je viens de le voir au bout de la rue.

Madame LEFORD.

Il faut donc que je meure!..... Sir Falſtaf eſt ici!

Madame PAGE.

Il eſt mort, & vous êtes perdue. Ciel! à quoi vous expoſez-vous?..... Qu'il fuye, qu'il fuye, s'il ne veut s'expoſer à périr.

Madame LEFORD.

Et comment fuir? Par où ſortira-t-il? Comment le cacherai-je?.... Ferons-nous encore uſage du panier?...

SCENE III.

Les deux Femmes. FALSTAF.

FALSTAF, *accourant.*

NOn, plus de panier... Non morbleu, plus de panier.... Ah! que deviendrai-je?... Ne puis-je donc ſortir avant qu'il arrive?

Madame PAGE.

Les trois freres de Monſieur Leford, armés de piſtolets, gardent les portes. Toute ſortie eſt fermée.

FALSTAF.

Ah! j'enrage... Que ferai-je?... Grimpons dans la cheminée.

Madame LEFORD.

Vous êtes par trop gros.... d'ailleurs il vous y trouveroit: il cherchera partout.

FALSTAF.

Il faut donc ſortir.

Madame PAGE.

Si vous ſortez, vous êtes mort!

FALSTAF.

Ah! chien de rendez-vous!.... Ah! malheureux Falstaf!

Madame LEFORD.

Ne pourroit-on pas le déguiser en femme?

Madame PAGE.

Eh! où trouver des habits assez larges & assez grands?

FALSTAF.

Sauvez-moi: je me soumets à tout.

Madame LEFORD.

Attendez... je me rappelle.... La tante de ma cuisiniere, la grosse femme de *Braineford*, a laissé une de ses robes dans le grenier.....

Madame PAGE.

Voilà notre affaire. Elle est aussi grosse que lui.... Montez vîte, Chevalier, nous irons vous ajuster.... Allons toujours lui chercher du linge.

Madame LEFORD.

Partez donc, partez; habillez-vous au plutôt, en attendant que nous allions vous coëffer.

SCENE IV.

Madame LEFORD. Me PAGE.

Madame LEFORD, *riant.*

JE voudrois bien que mon mari le rencontrât ſous ce déguiſement ! Il déteſte la vieille femme *de Braineford*, qu'il croit ſorciere : il l'a vingt fois menacée de l'aſſommer, s'il la revoyoit chez lui.

Madame PAGE.

Puiſſe le Ciel guider Falſtaf ſous les yeux de votre mari ; & puiſſe le diable appeſantir ſon bâton !

Madame LEFORD.

Mais, M. Leford vient-il effectivement ?

Madame PAGE.

Oui, très-effectivement, très-impatiemment, très-violemment..... Il parle même de l'avanture du panier. Sçavoir d'où il la ſçait, c'eſt ce qui me paſſe....

Madame LEFORD.

Il faut pénétrer ce myſtere.... Je vais faire apporter le panier ; je veux qu'il le rencontre à la porte, comme la derniere fois : nous verrons ce qu'il fera.

Madame PAGE.

Dépêchons donc, & ſongeons à la toilette de la *Sorciére de Braineford.*

Madame LEFORD.

Je vais d'abord donner mes ordres, par rapport au panier... montez toujours.

Madame PAGE.

Ah! le vieux ſcélérat ! peut-on trop ſe réjouir à ſes dépens ?...

Madame LEFORD.

Robert ? Jean ? Allez chercher le panier... tenez-vous à la porte.... Si votre maître vous demande à le viſiter, laiſſez-le faire.

ROBERT.

Le voilà, Madame... allons, aide-moi, toi....

JEAN

Plaiſe au Ciel que le Chevalier n'y ſoit point encore une fois !

ROBERT.

J'aimerois autant qu'il fût rempli de plomb.

SCENE V.

M. LEFORD. SHALLOW. LE PAGE. CAIUS. EVANS.

M. LEFORD.

ATtendez un instant, Monsieur Page : quand vous serez convaincu par vos yeux, vous direz tout ce qu'il vous plaira. . Ah ! coquins *, à bas le panier, à bas. . . qu'on appelle ma femme . . . Ah ! je te tiens enfin . . . . infâmes canailles ! vous conspirez donc aussi contre moi ? . . . . Qu'on appelle ma femme, dis-je, & qu'on vuide cet honnête panier en sa présence.

M. PAGE.

J'ai peur pour vous, Monsieur Leford . . . vous serez impardonnable.

EVANS.

Cet homme est assurément Lunatique.

* Aux Valets.

CAIUS.

Ma foi, Monsieur Leford, cela n'est pas bien.

M. LEFORD.

Si j'ai tort, j'en conviens. Mais j'apperçois la modeste, la vertueuse Madame Leford, cette malheureuse victime des visions d'un jaloux...... Approchez, approchez, Madame. J'ai eu tort de vous soupçonner, n'est-il pas vrai?

Madame LEFORD.

Si vous me soupçonnez mal-à-propos, c'est au Ciel à me justifier.

M. LEFORD.

Oui, perfide; oui, front d'airain.... nous allons voir beau jeu... Qu'on me vuide ce panier...

Madame LEFORD *l'empêche.*

Eh! Monsieur, laissez ce linge... ne rougissez-vous pas?...

M. LEFORD.

Ah! vous vous y opposez?... vous y voilà donc prise?...

EVANS.

Mais cela n'est pas raisonnable... qu'avez-vous à voir là?

M. LEFORD.

Je prétends que le panier ſoit vuidé.

Madame LEFORD.

D'où vient cette fureur ?... je n'y comprends rien.

M. LEFORD.

Puiſqu'il faut vous le dire ; ſcachez, Monſieur Page, que ſon galant étoit hier ici, & qu'il s'eſt ſauvé dans ce même panier. Je ſuis averti qu'il y eſt revenu aujourd'hui : je vais vous le montrer... qu'on renverſe le panier.

Madame LEFORD.

Il faut donc vous ſatisfaire * ...

M. PAGE.

Il n'y a point là d'homme.

SHALLOW.

Monſieur Leford, cela n'eſt pas bien. Vous vous faites tort.

EVANS.

Monſieur Leford, vous oubliez le Ciel : vous devriez prier qu'il vous ôtât de pareilles imaginations.

M. LEFORD.

Je conviens qu'il n'eſt point ici... mais je le trouverai

* On vuide le panier.

M.

M. PAGE.

Viſion, Monſieur Leford!

M. LEFORD.

Daignez m'aider encore à chercher. C'eſt la derniere fois que je vous importunerai. Si nous ne le trouvons pas, je m'abandonne à tout, & je conſens à être pour jamais le jouet de la Terre entiere... Suivez-moi, vous dis-je....

Madame LEFORD.

Deſcendez donc, Madame, Page.... amenez la vieille femme avec vous.

M. LEFORD.

La vieille femme? Oh, oh; qui eſt-elle?

Madame LEFORD.

C'eſt cette pauvre femme de *Braineſord*...

M. LEFORD.

Qui? cette ſorciere, cette vieille Mégere, à qui j'ai mille fois interdit ma porte?... C'eſt-à-dire, qu'elle vient de faire ici quelque meſſage... Ah! pauvres maris, pauvres idiots que nous ſommes! Connoiſſons-nous tout ce que nous avons à craindre de la part de ces diſeuſes de bonne-aven-

ture ? . . . . Defcends, vieille furie : defcends, vieux monftre femelle . . . . Viens que je t'affomme ? . . .

Madame LEFORD.

Eh ! Meffieurs, de grace ! fauvez-la de fa fureur. . .

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs, FALSTAF *en Vieille*. Madame PAGE.

Madame PAGE, *à Falftaf*.

VIens, pauvre maman, ne crains rien : donne-moi la main.

M. LEFORD.

Viens, viens, que je te carreffe. . . . Hors d'ici, vieille infâme *, vieux ferpent, vieux bagage. C'eft ainfi que je te conjure. . . . Va dire la bonne-aventure au diable **.

* Il la bat.

** Falftaf fe fauve.

Madame PAGE.

N'êtes-vous pas honteux ?... ah ! vous l'avez tué......

M. LEFORD.

Non, mais je veux le faire.

Madame LEFORD.

Cela vous fera honneur.

M. LEFORD.

Qu'on la pende, qu'on la brûle !...

EVANS.

Pour moi, je la crois forciere ; car elle a de la barbe.

M. LEFORD.

Suivez-moi, Messieurs. Tout va se découvrir, ou regardez-moi comme un extravagant.

M. PAGE.

Prêtons-nous encore une fois à sa foiblesse.

SCENE VII.

Madame PAGE. Me. LEFORD.

Madame PAGE.

MA foi, votre amant a été hier bien étrillé.

Madame LEFORD.

Je crois qu'il s'en ſouviendra : la doſe étoit complette.

Madame PAGE.

Le bâton qui a ſervi à une action ſi méritoire, devroit être conſervé.

Madame LEFORD.

Qu'en dites-vous, ma commere ? ne devons-nous pas être ſatisfaites ? & pouvons-nous en conſcience garder encore quelque rancune contre Falſtaf ?

Madame PAGE.

Je crois l'ardeur de ſes feux un peu rallentie. Si, après cet exorciſme, ſon démon le poſſede encore, le mal eſt incurable.

Madame LEFORD.

Régalerons-nous nos époux du récit de cette hiſtoire ?

Madame PAGE.

Sans doute, ne ſeroit-ce que pour détruire les ſoupçons qu'ils peuvent avoir conçus. Si le malencontreux Chevalier ne leur paroît pas encore aſſez puni, nous pourrons alors ſans ſcrupule leur prêter notre miniſtere pour completter leur vengeance.

Madame LEFORD.

Je prévois qu'ils voudront que la honte du Chevalier ſoit publique ; & ce ſeroit aſſez mon avis.

Madame PAGE.

Mettons donc vîte la main à l'œuvre, & ne laiſſons pas réfroidir notre génie.

SCENE VIII.

Le Théâtre change, & repréſente l'Hôtellerie de la Jarretiere.

L'HOSTE. BARDOLPHE.

BARDOLPHE.

MOn ami, les étrangers qui ſont ici, ont beſoin de trois chevaux pour aller joindre un Duc de leur païs, qui doit arriver demain à la Cour.

L'HOSTE.

Quel eſt donc ce Duc qui voyage ſi ſecrettement ? Je n'en ai point oüi parler à la Cour. Je verrai ces Meſſieurs : ils parlent Anglois, ſans doute ?

BARDOLPHE.

Je vous les enverrai.

L'HOSTE.

Ils auront des chevaux : mais ils les payeront bien. Il y a huit jours qu'ils ont arrêté une maiſon, & que j'ai refuſé pour eux mille perſonnes... Ils le payeront bien : je les épicerai.... allons voir.

SCENE IX.

Le Théâtre repréſente la maiſon de M. Leford.

M. PAGE. M. LEFORD.
Me PAGE. Me LEFORD.
HUGUES. EVANS.

EVANS.

Jamais femme ne fut plus ſage, ni plus ruſée....

M. PAGE.

Comment, Meſdames, vous avez reçus les deux lettres en même tems ?

Madame PAGE.

Dans la même minute.

Monsieur LEFORD.

Pardon, ma femme! Vous serez désormais tranquille : je douterai plutôt des feux du Soleil que de votre vertu. Vous m'avez converti : je vous dois tout; oubliez mon in ure...

M. PAGE.

En voilà assez, en voilà assez ; ne soyez pas aussi extrême dans la réparation que dans l'offense. Songeons plutôt à tirer encore parti de la crédulité du Chevalier, s'il est assez imbécille pour donner dans le nouveau piége que nos femmes veulent lui tendre. Sa fatuité & sa disgrace seront publiques.

M. LEFORD.

Je crois le projet bon.

M. PAGE.

Quoi ; de lui faire dire qu'on l'attendra à minuit dans le Parc ? ... Fi donc : il ne s'y fiera jamais.

EVANS.

Il ne doit plus être amoureux.

Madame LEFORD.

Imaginez seulement ce qu'on peut

faire de lui, quand il y ſera : nous nous chargeons de vous le livrer.

Madame PAGE.

Attendez..... je me rappelle un vieux conte, que la ſotte antiquité a tranſmis juſqu'à nous, & que le peuple croit encore: c'eſt celui d'*Herne le Chaſſeur*. On prétend, comme vous ſçavez tous, que ce phantôme, armé de cornes, & traînant des chaînes, paroît toutes les nuits d'hyver dans notre forêt de *Windſor*. Vous connoiſſez même le vieux Chêne qui porte encore ſon nom, & autour duquel la populace a toujours dit qu'il faiſoit ſon tapage....

M. PAGE.

Nous ſçavons tout cela. Mais qu'en peut il réſulter ?

Madame LEFORD.

Qu'il faut que Falſtaf vienne nous trouver là ; & qu'il prenne la figure que l'imagination du peuple attribue au phantôme.

M. PAGE.

Mais enſuite, qu'en ferons-nous ? Quel eſt votre deſſein ?

Madame PAGE.

Ecoutez. . . . . Il faudroit joindre à ma fille & mon fils, trois ou quatre enfans du voisinage, qu'on déguiseroit en Fées, en Lutins, & en Génies, avec des habillemens blancs & verds; des flambeaux sur la tête, & des sonnettes à la main. On les feroit cacher dans quelques fosses des environs, d'où (au moment que Falstaf nous aborderoit) ils sortiroient tout-à-coup en criant en chantant tout à la fois. La terreur nous feroit fuir; ils entoureroient le prétendu phantôme, & le puniroient d'avoir troublé leurs mystères par sa présence.

Madame LEFORD.

Ils pourroient, en imitant encore mieux les Fées, & ce que la Tradition en dit, feindre de pressentir l'incontinence du profane; le pincer vivement à la ronde, & lui faire sentir la chaleur des flambeaux, jusqu'à ce qu'il avouât ses fautes.

Madame PAGE.

Alors nous paroîtrions tous. Le phantôme seroit berné; & nous le ramenerions, en triomphe, à Windsor.

M. LEFÒRD.

Cela est très-bien imaginé. Mais si les enfans ne sont pas bien instruits, tout manquera.

EVANS.

Je me charge de les dresser, moi. Je veux même me déguiser avec eux, pour tourmenter le Chevalier à mon aise.

M. LEFORD.

Le tour sera excellent ! ... Je pars, pour aller acheter les masques.

Madame PAGE.

Notre fille sera la Reine des Fées, & toute habillée de blanc.

M. PAGE.

Je vais lui acheter son habit .... & dire * à Slender de l'enlever . dans le tumulte de la fête, & de l'aller épouser à *Eaton*.... Songez ** à envoyer au plutôt chez Falstaf. ...

M. LEFORD.

Non, je vais d'abord le retrouver sous le nom de *Broom*. Je sçaurai tout ce qu'il a dans l'ame.... Je suis sûr que nous le tenons.

* A part.

** Haut.

Madame PAGE.

J'en jurerois.... Allons tout préparer pour nos déguisemens.

EVANS.

Allons, allons. La piéce sera admirable.

Madame PAGE.

Partez donc, Monsieur Leford, allez chez Falstaf; pénétrez ses idées, & ranimez son courage.

SCENE X.

Madame PAGE, *seule*.

Et moi, je vais chercher le Docteur Caïus : je l'estime, & lui seul aura ma fille. Slender, quoique riche, est un idiot que je méprise. Le Docteur a de l'argent & des amis puissans à la Cour : je le préférerois à vingt autres plus riches que lui.

SCENE XI.

Le Théâtre représente l'Hôtellerie.

L'HOSTE. SIMPLE. FALSTAF.

SImple, laquais de Slender, vient de la part de son Maître pour consulter la *Sorciére de Braineford*, sur un vol qui lui a été fait par *Nym*. Il dit à l'Hôte, que cette femme est dans l'appartement de Falstaf, & qu'il l'a vu monter. L'Hôte appelle Falstaf, qui vient de changer d'habillement, & qui dit qu'elle est sortie. Simple répond qu'il en est fâché, parce qu'il avoit encore à la consulter en secret, de la part de Slender, sur son mariage avec Mlle Page. Falstaf & l'Hôte se moquent de Simple & de son Maître, & congédient ce Domestique.... Bardolphe vient apprendre à l'Hôte (en feignant beaucoup de tristesse) que les Allemans à qui il a loué ses chevaux, sont des Filoux. Mais l'Hôte a trop de confiance dans la probité des Allemans pour les soupçonner. Evans & Caïus viennent alternativement lui confirmer la même nouvelle. Enfin l'Hôte les croit, & sort pour courir après les Larrons.... Falstaf reste seul. Il se plaint amérement de la maniere dont ses espérances ont été déçues. Il craint que les affronts qu'il a essuiés ne pénetrent jusqu'à la Cour ; & d'être exposé aux [ma]uvaises plaisanteries des Courtisans, &c.

SCENE XII.

FALSTAF. QUICKLY.

Mlle. QUICKLY.

POur le coup, c'eſt de la part des deux Dames.

FALSTAF.

Que le diable prenne l'une; & ſa femme, l'autre: elles ſeront toutes deux bien pourvûes. Jamais le plus ſot des amans n'a ſouffert pour une maîtreſſe, ce que j'ai ſouffert pour elles. Laiſſez-moi.

Mlle. QUICKLY.

A vous entendre, Monſieur, elles n'ont donc rien ſouffert? Hélas! ſi vous voyez Madame Leford: la pauvre femme, n'a pas grand comme cela ſur le corps qui ne ſoit tout noir de coups!

FALSTAF.

Ajoutez-y du bleu, ce ne ſeront jamais que deux couleurs; tandis que toutes celles de l'arc-en-ciel ſont peintes ſur le mien. J'ai riſqué même en-

core, en ſortant de cet enfer, d'être arrêté ſous la reſſemblance de la Sorciere de *Braineford*; & je ſerois actuellement en priſon, ſi je n'avois été aſſez heureux pour donner le change au Commiſſaire qui la guettoit.

Mlle. QUICKLY.

Permettez, Monſieur, que nous paſſions dans votre appartement. J'ai bien des choſes intéreſſantes à vous apprendre, & je vous garantis qu'elles ne vous déplairont pas. Ceci vous en dira deux mots*... Tendres cœurs, qu'il eſt difficile de vous unir! Faut-il que tout concoure à traverſer votre union?.... Se pourroit-il que l'un de vous n'en fût pas digne?...

FALSTAF.

Allons, voyons donc dequoi il eſt queſtion.

* Elle lui montre un paquet.

SCENE XIII.

FENTON. L'HOSTE.

L'HOSTE.

MOnſieur, je ne ſuis pas en état de vous entendre; j'ai trop de chagrin.

FENTON.

Ecoute-moi ſeulement, & ſers-moi: je payerai ta perte, & cent guinées au-delà.

L'HOSTE.

Parlez, Monſieur Fenton; & de plus, ſoyez ſûr du ſecret.

FENTON.

Tu connois, de tout tems, ma tendreſſe pour Mademoiſelle Page; tu ſçais qu'elle y a répondu autant que ſon devoir a pû le lui permettre. Voilà une lettre que je reçois d'elle, dont tu ſeras tranſporté comme moi..... Le gros Chevalier Falſtaf ſe trouve engagé dans une grande aventure, dont je remets à te faire le détail. Je te di-

rai ſeulement, cher ami, qu'il doit ſe trouver à minuit ſous le chêne de *Herne*; que ma maîtreſſe doit y jouer le perſonnage de Reine des Fées; & que dans le tumulte du divertiſſement ſon pere lui a ordonné de s'eſquiver avec le benet de Slender, qui doit la mener à *Eaton*, où ils trouveront un Miniſtre qui doit les marier; & qu'elle a feint d'y conſentir.... Mais il y a plus. Sa mere, à qui ce mariage ne plaît pas, & qui voudroit la donner au Docteur *Caïus*, a auſſi pris ce tems pour la lui livrer; elle a auſſi prévenu un Miniſtre, & la fille a feint de céder au déſir de ſa mere...... Or, écoute bien le reſte. Le pere a décidé, & croit fermement que ſa fille ſera habillée toute en blanc: c'eſt par-là que Slender doit la reconnoître, & l'avertir de le ſuivre. La mere, au contraire, travaillant pour ſon Docteur, qui y ſera auſſi ſous le maſque comme tous les autres, a ordonné à ſa fille d'y paroître en habit verd, & de ſuivre le Docteur quand il la prendroit par la main.

L'HOSTE

Eh! comment ſe diſpenſera-t-elle d'obeir

d'obéir à l'un, ou à l'autre?

FENTON.

Elle les trompera tous deux, si tu veux engager le Vicaire à m'attendre dans l'Eglise entre minuit & une heure, pour nous unir & combler les vœux de deux amans fidéles.

L'HOSTE.

Oh! c'est du légitime! Je suis à vous. Si vous êtes sûr de la fille, je réponds du Vicaire.

FENTON.

Ma reconnoissance sera éternelle, & dès-à-présent, je t'en donne un gage.

SCENE XIV.

FALSTAF. QUICKLY.

FALSTAF.

C'Est assez bavardé : adieu ; dis que je m'y rendrai. Nous verrons si la troisiéme fois couronnera l'œuvre. J'ai foi dans ce nombre.... Adieu.

Mlle. QUICKLY.

Je vous réponds de la *chaîne* que votre déguisement exige ; & je vais vous chercher partout des cornes.

SCENE XV.

FALSTAF. M. LEFORD *déguisé.*

FALSTAF.

AH ! vous voilà, Monsieur Broom ? Nous finirons ce soir, ou jamais. Trouvez-vous, vers minuit, dans le Parc ; le chêne de *Herne* vous montrera des merveilles.

M. LEFORD.

Auriez-vous manqué au rendez-vous d'hier ?

FALSTAF.

Vous m'y vîtes aller en vieil homme, j'en revins en vieille femme. Ce coquin de mari a un lutin qui l'avertit de tout. Il m'a battu comme plâtre.... heureusement pour lui, j'étois en fem-

me ; ſans quoi, *Goliath* même ne m'auroit pas fait peur. Mais, ſuivez-moi, je vous dirai ce qui ſe paſſe. J'ai été bien battu, mon cher Mr. Broom : mais c'eſt pour la premiere fois, & je vais m'en venger. Suivez-moi, dis-je. La bête eſt à nous. . . . J'ai des choſes étonnantes à vous apprendre.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Parc de Windsor.

M. PAGE. SHALLOW. SLENDER.

M. PAGE.

CAchons-nous dans les fossés du Château, jusqu'à ce que la lumiere nous avertisse de paroître....... Monsieur Slender, songez à ce que je vous ai dit, si vous voulez être mon gendre.

SLENDER.

Oh! je lui ai parlé : nous sommes convenus du mot du guet. Nous nous reconnoîtrons, allez....

SHALLOW.

Son habillement blanc doit vous suffire..... Je crois qu'il est dix heures passées ?

M. PAGE.

La nuit est bien noire, & propre à nos projets: j'espere que tout ira bien. Le diable seul pense ici à mal ; mais nous le reconnoîtrons à ses cornes.... Suivez-moi, mes amis.

SCENE II.

Madame PAGE. Me LEFORD. CAIUS.

Madame PAGE.

Docteur, ma fille sera en verd. Lorsqu'il en sera tems, prenez-la par la main, menez-la au Doyenné, & dépêchez-vous. Entrez dans le Parc ; nous allons vous suivre *..... Mon mari goûtera moins de plaisir dans la Piece que nous préparons à Falstaf, qu'il sentira de chagrin en apprenant le mariage de sa

* Le Docteur sort.

toi, *Jupiter*, que l'amour te rendit taureau, & qu'*Europe* te fit porter des cornes!... Amour, quelle eſt donc ta puiſſance ? D'une bête tu fais ſouvent un homme, & le contraire t'arrive encore plus ſouvent. Tu le ſçais, Grand *Jupiter*, combien de fois ce petit Dieu n'a-t-il point ſouillé ta gloire ?..... Pauvres humains, après cela que pourroit-on nous reprocher ?..... Quant à moi, ce Dieu ne m'a changé qu'en cerf. [illegible] is dire que cette forêt n'en [illegible] de ſi gras... J'entends du [illegible] *piter*, je t'implore!...

[illegible] ENE [illegible]

[illegible] AF. Me [illegible] D.

[illegible]

[illegible] . Cher

[illegible] STAF

FALSTAF.

Adorable mortelle ! Qu'il pleuve des cailloux , que le tonnerre gronde, que la neige & la grêle tombent par pelotons , rien ne peut m'éloigner de toi : l'amour est mon bouclier : je suis tranquille à l'ombre de ses ailes!...

Madame LEFORD.

Sçais-tu , cher ami , que Madame Page est avec moi ?

FALSTAF.

Tendres Divinités , partagez mon cœur & mes feux : je me livre tout entier à vous ! Je ne réserve rien que mes cornes pour vos maris ! . . . Que dites-vous de ce ton de voix ? Quadre-t-il bien avec ma figure ? *Herne* lui-même feroit-il mieux ? . . . Enfin je me vois donc heureux : je tiens tout ce que j'aime ! . . . O Amour ! tu connois les remords ; après m'avoir causé tant de peines , tu me combles de tes plaisirs. . . . Cheres amantes, accourez dans mes bras ? . . . *

Madame PAGE.

Hélas ! qu'ai-je entendu ?

* On entend du bruit.

Madame LEFORD.

O Ciel ! ſecourez-nous !

FALSTAF, *effrayé.*

Qu'eſt-ce ? . . . qu'eſt-ce ? . . .

Madame LEFORD.

Fuyons, fuyons, ma Commere. . .

FALSTAF, *ſeul.*

L'Enfer eſt-il conjuré contre moi ? le diable eſt-il donc aujourd'ui protecteur des maris ? ... Hélas ! il faut le croire, puiſqu'il détruit tous mes projets. . . .

SCENE VI.

LEs Fées, les Génies & les Lutins paroiſſent en cérémonie. Quickly eſt à la tête de la marche ; & quand chacun eſt arrangé, elle ordonne à Piſtol de faire obſerver un profond ſilence... Falſtaf les écoute en tremblant. Il craint la mort, s'il ouvre la bouche, & feint d'être endormi. Evans & Quickly, haranguent l'aſſemblée, & aſſignent à chacun leur emploi pour cette nuit. Les uns doivent aller lutiner les ames coupables, & les autres procurer un ſommeil tranquille aux ames innocentes... Cette exhortation, dont l'équivalent ne peut être rendu dans notre Langue, à cauſe de la ſingularité des expreſſions

& des termes magiques qui s'y trouvent partout répandus, eſt enfin terminée par une invitation que Quickly fait à l'aſſemblée de commencer la danſe accoutumée autour du Chêne de *Herne - le - Chaſſeur*. Alors Evans s'écrie, qu'il croit avoir ſenti quelque profane dans les environs... Toute la Troupe ſe met en mouvement pour le chercher. Falſtaf épouvanté, cherche, en rampant, à ſe ſauver.. Piſtol l'attrape & l'arrête.

PISTOL, *déguiſé.*

Ah ! malheureux, ſous quel aſtre fatal es-tu né ?

QUICKLY.

Arrêtez... peut-être n'eſt-il point coupable. N'en croyons que l'épreuve du feu.... S'il porte un cœur pur, il n'a rien à craindre de la flamme. S'il eſt criminel, je vous l'abandonne.

PISTOL.

A l'épreuve ! à l'épreuve ! approchez, venez tous....

Ils approchent leurs flambeaux de Falſtaf, qui crie ; alors ils le pincent de tous côtés.

QUICKLY.

Profane impur, plein de mauvais déſirs !... Qu'il ſoit lutiné, qu'il ſoit tourmenté, qu'il ſoit grillé !.... Mes

sœurs, & vous, Génies, arrêtez un instant : chantons sa honte, & notre vangeance ... qu'il en ressente les plus cuisants effets! ...

On danse en rond autour de Falstaf, qu'on pince, & qu'on brûle en cadence, jusqu'à ce que la douleur lui donne assez de courage pour se relever & pour tenter de s'enfuir....

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs, à la réserve de Mlle PAGE, SLENDER, CAIUS, & FENTON. M. LE FORD. M. PAGE.

M. PAGE, *arrêtant Falstaf.*

NOn, non, beau chasseur, ne fuyez pas. Nous sommes à vous, achevez votre rôle.

Madame PAGE.

Vous arrivez fort à propos, nous n'en pouvons plus ! ... * Eh bien, Sir

le se démasque.

Jean Falſtaf, que dites-vous des femmes de *Windſor* ? Comment va le cœur ? . . . les délices qu'on goûte ſous ce beau chêne, ne ſurpaſſent-ils pas ceux de la Ville ?

M. LEFORD.

Eh bien, Sir Falſtaf, où ſont vos cocus ? . . . . Que dira maintenant le pauvre Monſieur *Broom* ? il me ſemble l'entendre. Vous êtes un ſot, Sir Falſtaf, vous êtes un poltron, Sir Falſtaf; vous m'avez promis Madame le Ford; . . . qu'avez-vous remporté de cette entrepriſe, Sir Falſtaf ? La cruelle aventure du panier, mille coups de bâtons, & vingt livres ſterling de dépenſe dans un cabaret, pour leſquels vos chevaux ſont arrêtés, Sir Falſtaf... Ah ! qui conſolera le pauvre Monſieur Broom ? . . .

Madame LEFORD.

Cher amant, le ſort nous a toujours trahis ! jamais nous n'avons pu nous voir ſans infortune . . . Il faut donc y renoncer ! . . . hélas ! . . .

FALSTAF.

Je commence à voir... que je ſuis un ſot.

Monsieur LEFORD.

Oui da ? & même quelque chose de plus.

FALSTAF.

Voilà donc ces Fées ? . . . voilà donc ces Génies ? . . . Ah ! butor, ne l'avois-tu pas déja pensé ? pourquoi la surprise & la frayeur t'ont-elles distrait de cette premiere idée, en dépit du bon sens & de la raison ? . . . Hélas ! à quoi sert donc l'esprit ?

EVANS.

Convertissez-vous, Sir Falstaf : les Fées ne vous pinceront plus.

FALSTAF.

Fort bien, beau Génie !

EVANS.

Et vous, ne soyez plus jaloux.

M. LEFORD.

Je ne soupçonnerai jamais ma femme, jusqu'à ce que vous soyez en état de lui en conter en bon Anglois, Sir Hugues.

On continue à railler impitoyablement Falstaf ; on lui reproche tous ses défauts les uns après les autres. Il soutient la gageure de son mieux, en rendant invectives pour invectives...

M. PAGE.

Consolez-vous, Sir Falstaf; j'ai un régal à vous donner ce soir, pour terminer la fête.... ma femme rit maintenant de vous, vous rirez bientôt d'elle... dites-lui tout bas, que Monsieur Slender vient d'épouser sa fille.

Madame PAGE.

Le Docteur Caïus en sçait des nouvelles...... Monsieur *, il est mon gendre.

* A M. Leford.

SCENE VIII.

Les mêmes Acteurs. SLENDER.

SLENDER.

PLace! place!... Ah! vous voilà, Monsieur Page?...

M. PAGE.

Eh bien, mon fils, cela est-il fait?

SLENDER.

Oui, fait?... je défie le plus hardi de tout le Comté de Glocestre d'y rien

connoître, ou je veux être pendu....

M. PAGE.

De quoi donc s'agit-il?

SLENDER.

J'arrive à *Eaton*, où je crois épouser Mademoiselle Page : devinez qui j'allois épouser, au lieu d'elle? un grand coquin, habillé en femme!... Ah, Monsieur Page, si nous n'avions pas été dans l'Eglise, je crois que je l'aurois battu, à moins qu'il n'eût été le plus fort....

M. PAGE.

Comment donc? il faut que vous ayez fait quelque lourde méprise.

SLENDER.

Et sans doute j'en ai fait une, en prenant un garçon pour une fille..... n'étois-je pas bien loti, si je n'avois eu l'esprit de m'en appercevoir?

M. PAGE.

Eh! morbleu, à qui vous en prendrez-vous? Ne vous avois-je pas assez expliqué à quelles marques vous reconnoîtriez ma fille?

SLENDER.

Aussi me suis-je adressé à celle qui étoit tout en blanc; aussi a-t-elle ré-

pondu au mot du guet dont nous étions convenus : cependant, au lieu d'elle, c'étoit un postillon.

M. PAGE.

Bon, bon, un postillon ; vous rêvez, Monsieur Slender.

Madame PAGE.

Ne vous fâchez pas, Messieurs. .... Vous avez raison, Monsieur Slender. C'est moi, qui ayant découvert vos projets, ai changé l'habillement de ma fille de blanc en verd ; & voilà votre erreur. Mais elle est actuellement au Doyenné avec le Docteur Caïus, qui vient de l'épouser.

SCENE IX.

Les mêmes Acteurs. Le Docteur CAIUS.

CAIUS.

OÙ donc est Mademoiselle Page ? où est-elle ?... Ah ! je suis attrapé !!

je comptois l'épouser, & ma femme est un garçon !

Madame PAGE.

Quoi donc ? ne vous êtes-vous pas adressé à la Fée vêtue de verd ?

CAIUS.

Eh ! oui, Madame ; mais c'étoit un homme.... Ah ! tout *Windsor* le sçaura....

M. LEFORD.

Ceci est bien étrange !... qu'est donc devenu ma fille ?

M. PAGE.

Pour moi, je n'y comprends plus rien... mais j'apperçois Monsieur Fenton, avec elle.

Mademoiselle PAGE, *à genoux*.

Ah ! mon Pere, ah ! Madame, j'ai recours à votre clémence !...

M. PAGE.

Comment, Mademoiselle ? par quel hazard n'êtes-vous point avec Monsieur Slender ?

Madame PAGE.

Par quelle aventure êtes-vous échappée au Docteur ?

FENTON.

Ne l'intimidez point : vous allez

tout sçavoir.... Chacun de vous la marioit contre son gré,* & cet hymen la rendoit malheureuse. Nous nous aimons depuis long-tems, l'amour nous a guidés, & le nœud dont il vient de nous unir, ne peut se briser. Epargnez-lui vos reproches : jamais faute ne mérita plus d'indulgence, puisqu'elle vous rend une fille chérie, qui eût préféré la mort à tout autre hymen.

Monsieur PAGE, *à sa femme.*

Allons, Madame.... le mal est sans remède. Sans doute c'est le Ciel qui

* Sans doute c'est le Ciel qui dirige nos ames.
L'argent achete tout ; le sort donne les femmes.

FALSTAF.

Ma foi, Madame, je me sens à moitié consolé : ceci me venge un peu.

M. PAGE.

Moi, je prends mon parti... Embrassez-moi, Monsieur Fenton : quand on ne peut mieux faire, il faut céder.

Madame PAGE, *regardant sa fille.*

Je m'attendris aussi..... Puisse le Ciel vous rendre pour jamais heureux ! Que chacun nous suive, & vienne chez nous célébrer cet hymen... Sir

No subject

Falstaf, sans rancune: oublions tout.
Daignez en être aussi.

Monsieur LE FORD.

Allons, Chevalier, de la joie. . . .
Vous avez tenu parole au pauvre Monsieur *Broom* : il couchera ce soir avec Madame Le Ford.

FIN.

LA PUCELLE,

TRAGÉDIE

EN UN ACTE;

PAR FLETCHER.

PERSONNAGES.

LE ROI de Rhodes.
LEUCIPPE, Frere du Roi.
MELANTIUS, Général des Troupes Rhodiennes.
DIPHILUS, Frere de Mélantius
AMYNTOR, Seigneur Rhodien.
STRATON, Confident du Roi.
EVADNÉ, Sœur de Mélantius & de Diphilus, ci devant Maîtresse du Roi, & nouvellement mariée à Amyntor.
ASPASIE, Amante d'Amyntor.
UN MESSAGER.
GARDES, &c.

La Scène est à Rhodes.

SCENE PREMIERE.

EVADNÉ, *seule.*

JE puis me consoler de la perte d'Amyntor, mais je serois un monstre si je pouvois me résoudre à trahir le Roi. Le serment affreux qu'on vient de m'arracher, & la nature du forfait dont on veut me rendre complice, au lieu de me lier envers les Conjurés, suffisent pour ma justification. En quittant pour jamais ces lieux, l'inconstance du Roi n'excite plus que ma pitié, & je brave enfin le courroux du fier Mélantius. Ces lettres leur apprendront bientôt ma destinée....Approchez, Page ? Voilà pour le Roi ; voilà pour mon frere...*Grands Dieux, quel est le sort des femmes! la flatterie,

* Le Page sort.

ou le mépris, causent également leur infortune. Sans attraits, nulles douceurs pour elles : belles, tout conspire leur perte. C'est une forteresse, dont mille Princes avides s'empressent de tenter la conquête. Notre sexe est-il fait pour résister à de tels ennemis? l'amour, & l'ambition trouvent-ils souvent des cœurs rebelles?... Ah! que n'ai-je encore ma premiere innocence! que ne puis-je, sans rougir, invoquer la vertu? tristes & vains regrets, qui peut, hélas! rappeller toute la fraîcheur d'une rose une fois flétrie?.... * Eh bien, puisque la beauté fit ma honte, qu'elle fasse maintenant ma gloire. Par elle, j'ai triomphé du Souverain de cette Isle; & c'est d'elle que je tiens toutes les richesses dont on vient de charger mon Vaisseau, prêt à mettre à la voile. Partons donc sans regret, & quittons un Théâtre trop resserré pour

* The fleece, that has been by the Dyer
Stain'd,
Never again its native Whiteness gain'd.
J'ai cru devoir chercher un équivalent à cette comparaison.

moi.

moi. L'Asie m'offre des conquêtes plus dignes de mon ambition : étonnons, frappons ses Rois voluptueux de l'éclat de mes yeux, & de la splendeur de ma fortune. Que la renommée me devance dans leur cœur, & les dispose à me rendre l'hommage qu'on doit partout à la beauté. C'est ainsi que le Soleil, en quittant ces climats, va porter la clarté sur un autre hémisphère.

SCENE II.

MELANTIUS, *une Lettre à la main.*

SI le Ciel est juste, elle court au naufrage, & la Mer éteindra ses coupables feux. Les Troupes, le Fort, la Ville, tout est à moi, tout m'est fidéle : L'ingrate seule me trahit. Perfide sœur! que n'ai-je pu prévenir ton départ, & te punir de ton double parjure ! voilà le sort que je te réservois ! ... * Mais le moindre délai peut maintenant m'être

* Il déchire la Lettre avec fureur.

fatal, & ma vengeance ne peut trop tôt éclater. Cherchons Leucippe; j'ai des droits sur son estime : si je puis l'engager dans la conspiration, je sauve l'Etat, & je me venge sans remords. Il aime pourtant son frere; mais l'offre d'une Couronne a de quoi le tenter. En tout cas, sa vertu me rassure; & dût mon entreprise exciter son indignation, je ne crains rien de lui, si sa promesse me garantit son silence.

SCENE III.

LE ROI, *seul.*

MÉlantius me trahiroit? Non, je ne puis le croire.... j'ai pourtant mérité sa haine; & ce souvenir, que je ne puis me déguiser, suffit pour troubler mon ame criminelle : puis-je ne pas soupçonner un sujet puissant que j'ai tant offensé? S'il pouvoit encore être mon ami, je ne le craindrois pas. Le sentiment seul de notre injustice a droit de faire naître nos soupçons, &

de troubler notre repos. Heureux le Monarque équitable, dont l'ame exempte de remords jouit de la douceur tranquille d'aimer son peuple, & d'être sûr d'en être aimé !

UN PAGE *entre.*

Seigneur, Evadné m'a chargé de vous rendre cette Lettre. *

LE ROI.

Quel sujet important l'engage donc à m'écrire ?.. Voyons... **

De mon Vaisseau prête à partir....

La date est singuliere..... *Je n'ai trouvé que ce moyen de me soustraire à la fureur de mes freres inhumains : plaise au Ciel que vous puissiez aussi vous en sauver ! Ils ont juré votre mort, & leur rage osoit attendre ce forfait de ma main. Ils sont maîtres du Fort ; le Soldat, & le Citoyen sont pour eux ; tout est contre vous. Mes premiers vœux sont pour la conservation de Votre Majesté; les autres, pour mes freres, si leur repentir les rend dignes de votre clémence.*

EVADNÉ.

* Le Page sort.
** Il lit.

Callinax ne s'eſt point trompé ; & ce brave Mélantius que j'eſtimois tant, n'eſt qu'un traître . . . . . Un Roi riſque toujours ſa Couronne, lorſque, tranquille au fond de ſon palais, il confie aveuglément ſes Troupes à un Général audacieux. C'eſt apprendre à ſes ſujets à obéir à d'autres qu'à leur Souverain. La guerre eſt l'art des Rois ; quand un ſujet l'exerce avec trop d'éclat, ce qu'il acquiert de gloire eſt ſouvent aux dépens de celle de ſon maître : les lauriers de l'un, font alors la honte de l'autre. C'eſt ainſi que mon Général.... mais il entre avec Leucippe. . . . . que lui dit-il ? écoutons-les. *

* Il ſe cache.

SCENE IV.

LEUCIPPE. MÉLANTIUS. LE ROI, *caché*.

LEUCIPPE.

POurquoi faut-il que mon ſerment m'empêche de révéler ce ſecret déteſ-

table ? L'honneur exige-t-il que je sois fidéle à ceux qui vont percer le sein de mon frere ? . . Je serai Roi, dis-tu ? ah ! dusses - tu me mettre au rang des Immortels, j'en rejetterois l'offre avec horreur ! Confident de ton forfait, je m'en crois déja complice ; & je le suis sans doute, si je ne le dévoile. . . . Réfléchis, malheureux ! prononce seulement le nom de ton Roi : ce nom sacré doit te faire trembler.

MÉLANTIUS.

Non, Prince, il est trop tard : ma haine est légitime, & rien ne peut en garantir le Roi. Le peuple est révolté, le Fort est en ma puissance, & l'armée n'attend plus que mes ordres ; tous les cœurs que votre frere a perdus ne respirent plus que pour moi ; & les Grands, que mon offense intéresse, sont prêts à seconder mes coups. Prononcez seulement, à votre tour, le nom de *Roi* ; pesez tout ce qu'il signifie, & cessez de mépriser mes offres. Je ne prétends que me venger, je n'en veux point au Trône : vos yeux me menacent en vain ; tout est perdu si vous refusez d'y monter. L'horreur, & le

carnage, ſuites ordinaires de la révolte, vont renverſer l'Etat; imputez-vous tous les maux de votre patrie.

LEUCIPPE, *à part.*

L'affreux projet eſt arrêté!... hélas! tâchons de l'attendrir..... Que * ferois-je, Seigneur, de la Couronne que vous m'offrez? mon frere en porte tout le poids, tandis que ſon amitié me laiſſe jouir de toutes ſes douceurs. Environné de ſoins & de peines, accablé d'un fardeau que je redoute, ſerois-je plus heureux? Ah! laiſſez le Sceptre à des mains qui ſçavent le porter. Que vous a fait mon frere? quel Roi fut jamais plus digne de l'être? ſon amour ſeul vous le rend odieux: mais cette paſſion ſi naturelle aux hommes eſt-elle un crime en lui qui mérite la mort? Les Dieux mêmes ſenſibles....

MELANTIUS.

Seigneur, laiſſons les Dieux: s'ils ont connu l'amour, ils ne ſe ſont pas avilis dans ſes chaînes, & leur majeſté déguiſée n'a pas long-tems ſurpris l'Olympe...

* Haut.

LEUCIPPE.

Mais si l'amour est un crime, mon frere est-il plus coupable que vous? Ignore-t-on l'objet de votre flâme? & votre âge excuse-t-il votre foiblesse? De quel droit prétendez-vous punir un Souverain d'un penchant dont vous avez plus à rougir que lui? l'amour est l'écueil des grands hommes: mais s'il ternit leur gloire, cette tache est bientôt effacée par leurs autres vertus. S'ils sont justes & bons, qui des sujets ou d'eux sont les plus fortunés? Tel est pourtant mon frere; tel est ce Roi que vous voulez ravir à un peuple dont il fait la félicité!

MELANTIUS.

Lui? juste Ciel! lui, qui me doit toute sa gloire; & qui, pour récompense de mes exploits, a couvert ma famille d'un opprobre éternel!

LEUCIPPE.

C'est toi qui lui dois tout. Que serois-tu sans lui? aurois-tu jamais cueilli ces lauriers dont tu te prévaus tant, si sa bonté ne t'eût pas confié la conduite de ses troupes? Eh! quelle autre reconnoissance un sujet peut-il marquer

à son maître, que celle de fermer les yeux sur ses défauts?

MELANTIUS.

Il imite Tarquin, j'imiterai Brutus.

LEUCIPPE.

Tarquin étoit un ravisseur, & Brutus ne fut point coupable. Mais toi, de quoi prétends-tu punir ton maître? d'avoir été sensible aux charmes d'une femme aimable, que l'amour ou la vanité jetterent dans ses bras? Trouve-tu là Tarquin? reconnois-tu là Lucrece? qui dois-tu donc punir?

MELANTIUS.

Celui qui suborna ma sœur.

LEUCIPPE.

Mon frere est-il comptable de la fragilité d'une femme?.. Mais je veux que tu sois offensé : un peuple tout entier doit-il être la victime de ton ressentiment? que t'a-t-il fait? que t'ai-je fait moi-même?

MELANTIUS.

Injuste ou légitime, ma vengeance est prête. Dût périr l'Univers, je me la dois.

LEUCIPPE.

Seigneur, je vous crus toujours

vertueux:

vertueux : votre injustice me désabuse. Par où donc m'avez-vous séduit ? Par votre courage ? Eh ! pourquoi l'admirois-je en vous, tandis que je le détestois dans les brigands & les pyrates ? Je vous croyois guidé par l'équité !... Cessez, cessez de m'en imposer par une vertu de tempérament, si souvent mal placée, & qui n'est dûe qu'à la chaleur du sang. C'est la nature qui nous fait braves : mais c'est le Ciel, c'est la raison qui nous rend équitables ; & les autres vertus ne dépendent que de la disposition de nos organes. Fier de votre valeur féroce, la justice n'est à vos yeux qu'un objet méprisable : vos projets criminels n'ont plus rien d'étonnant pour moi. Livrez-vous en aveugle à vos transports ; foulez aux pieds les droits les plus sacrés ; immolez votre maître, & tout l'Etat, à votre vangeance : que cette Isle malheureuse, vos amis & moi-même, soient les tristes victimes de l'incontinence de votre sœur !

MELANTIUS.

Prince, vous êtes jeune : cette Isle oisive a produit plus d'un Philosophe,

je reconnois leurs argumens dans vos diſcours. Qu'il eſt aiſé, quand on a le cœur exempt de toutes peines, de prêcher la patience aux malheureux, & de combattre des maux qu'on ne ſent pas! ..... Mais ſçachez que l'oppreſſion, ſçachez que la douleur & l'ardeur de la vengeance, enyvrent, embrâſent l'ame, & conſument en un inſtant toutes les ſemences de la raiſon & du devoir. Les Cieux mêmes ne ſont à l'abri d'un furieux, que parce que ſa rage n'y peut atteindre. Et vous prétendez que les Rois, que ces Dieux d'argile, puiſſent impunément deshonorer un mortel courageux? que leur puiſſance, qu'ils tiennent de nous ſeuls, les autoriſe à nous couvrir de honte, & les mette à l'abri de notre juſte reſſentiment? Juſte Ciel! ...... Adieu, Seigneur. Vous ſçavez mon ſecret: j'ai votre parole; je vous connois, je ne crains rien.

LEUCIPPE.

J'ai promis * de me taire: mais je n'ai pas juré de laiſſer aſſaſſiner mon

* A part.

Roi .... Melantius *, arrête ? Le serment indiscret que tu m'as arraché, t'assure de mon silence, mais il ne lie pas mon bras. Quoique ta fureur ait éclipsé toutes tes vertus, je sçais que la valeur te reste. Jure donc d'abandonner ton projet sanguinaire, ou suis-moi dans l'instant derriere les murs du Château.

MELANTIUS.

Je vais te suivre ** ... Il est aimé du peuple ; ses vertus, & son amitié pour son frere, peuvent m'être funestes : profitons de l'occasion qu'il me présente. Leucippe mort, je suis sûr du Roi.

* Haut.

** Leucippe sort.

SCENE V.

LE ROI, *seul.*

HÉlas ! dans son transport l'un & l'autre est sincere !...
Qu'il est doux de trouver un ami dans un Frere!

Prince trop généreux, tu t'immoles pour moi,
Tu vas chercher la mort, & tu peux être Roi!
A travers les dangers dont l'horreur m'environne,
Grands Dieux! je crains pour lui plus que pour ma couronne.
Défendez ce Héros, prenez soins de ses jours,
Et retranchez les miens, pour allonger leur cours.

SCENE VI.

LE ROI. STRATON.

STRATON.

TOut est perdu, Seigneur! la révolte perfide,
Déja de toute part léve un front homicide;
Et le glaive à la main, annonçant ses projets,
Va bientôt embrâser les murs de ce Palais!
Des aveugles fureurs de ce Peuple indocile,
L'ingrat Melantius est, dit on, le mobile:
Mais quel que soit le chef dont le peuple ait fait choix,
Et la Ville, & le Fort, sont déja sous ses loix.

Songez à vous, Seigneur: en vain votre courage
A travers les mutins tenteroit un passage;
L'audace ne peut rien contre des furieux:
Qui méconnoît son Roi, méconnoîtroit les
Dieux.
Suivez-moi: par mes soins la Mer vous est
ouverte. . . . .
Fuyez. . . . .

LE ROI.

Un Roi qui fuit a mérité sa perte;
Mon sort n'est que douteux, je le rendrai
certain. . . . .
Mon ame se propose un tout autre dessein....
Cherche-moi Diphilus, & dis-lui que son
Maître,
S'il ne vient à l'instant, ne voit en lui qu'un
traître. . . . *
Que ne te dois-je point, cher frere? hélas! sans toi,
Rhodes déja peut-être eût vû périr son Roi!
J'ai du tems, je revis. Tandis que ton épée
Tient de Melantius la valeur occupée,
Je puis du moins tenter un effort généreux,
Et dont le prompt succès peut nous sauver
tous deux.

* Straton sort.

Si de mon Ennemi consultant l'imprudence ;
Je voulois par la ruse assouvir ma vengeance,
Cet instant me le livre, il est seul, & sa mort
En calmant la révolte assureroit mon sort :
Mais s'il est criminel, en suis-je moins coupable ?
Si je n'étois pas Roi, seroit-il condamnable ?
Si le sort entre nous a mis quelques dégrés,
Pour l'honneur qui gémit en est-il de sacrés ?
En est-il sous le Ciel ? Non, non, le vrai courage
Ne ressent, ne connoît, ne voit que son outrage;
Libre de tous devoirs, en cet instant fatal,
L'offenseur à ses yeux n'est plus que son égal.
Gardons-nous d'ajouter l'injustice à l'offence,
Gardons-nous d'abuser d'un reste de puissance
Dont je serois privé, si mon triste destin
D'un moins brave Adversaire avoit armé la main.
Si Melantius vit, il faut que je périsse,
Je le vois, je le sens, mais je lui dois justice ;
Que l'honneur entre nous juge seul aujourd'hui.
S'il ne périt par moi, je périrai par lui.
Tout ce peuple inconstant, qu'avoit séduit sa gloire,
Si je reviens vainqueur chantera ma victoire ;

Et de quelques vertus que brillent deux Rivaux,
Le ſuccès à ſes yeux fit toujours les Héros.
Mais ſon frere paroit . . . .

SCENE VII.

LE ROI. DIPHILUS.

LE ROI.

Sortons, venez entendre
Un ſecret important que je dois vous apprendre.

DIPHILUS, *à part.*

Dieux ! ſerions-nous trahis ? . . . cachons-lui mon effroi. . . . .
Quelques inſtants plus tard, il n'étoit plus mon Roi.

SCENE VIII.

Le Théâtre représente une Campagne, MELANTIUS, & LEUCIPPE *paroissent, l'épée à la main.*

MELANTIUS.

ACcepte la Couronne, ou ta mort est certaine.

LEUCIPPE.

Repens-toi, malheureux, ou ta perte est prochaine.

MELANTIUS.

L'avantage entre nous ne sçauroit être égal.
Tu sçais ce que je dois à ce glaive fatal :
Pense à mon âge, au tien ; & juge si ma gloire
N'aura point à rougir d'une telle victoire.

LEUCIPPE.

Lorsque Rhodes te vit aussi vaillant qu'heureux,
Ton bras étoit guidé par un cœur vertueux ;

Tu ne reſpires plus que l'audace & le crime:
Cede ; ou redoute un bras que le devoir
animé.
Ton orgueil à mes yeux vante en vain tes
exploits :
C'eſt attaquer les Dieux, que d'attaquer les
Rois.

MELANTIUS.

Nous allons en juger....

SCENE IX.

Les mêmes Acteurs. LE ROI &
DIPHILUS *paroiſſent.*

DIPHILUS.

Quel eſt donc ce myſtere ?
Seigneur, expliquez-vous.

LE ROI.

Va défendre ton frere.

DIPHILUS.

* Dieux ! ... je le chéris trop pour ne pas
t'obéir ....
Volons.

* Voyant Melantius l'épée à la main contre Leucippe.

LE ROI, *à Melantius.*

Tu vois ce Roi, que tu voulois trahir,
Il connoit ton forfait;rends grace à sa justice,
Sa main vient te sauver la honte du supplice :
L'équité, dans son cœur, a fait taire la loi ;
Il t'offença, dis-tu? Le voici, venge-toi. *

MELANTIUS.

Le trait est généreux.... mais un Roi sans puissance,
Souvent, comme les loix, est contraint au silence.

LE ROI.

Un lâche, après ta mort, les auroit fait parler
Ces loix : il eût suffi que tu l'eus fait trembler.
Mais le Trône vaut-il l'odieux nom de traître ?
Perfide, dis-moi donc qui te forçoit à l'être ?
Me croyois-tu barbare, injuste, ou sans valeur ?
Ne punit-on les Rois, qu'en leur perçant le cœur?
Un sujet,que les loix demandent pour victime,
Avant que de périr, connoît du moins son crime.

* Le Roi met l'épée à la main.

Thémis, quoique févere, abfout les malheureux :
Tu veux donc que les Rois foient plus à plaindre qu'eux ?

MELANTIUS.

Si d'un fi noble effort je t'avois cru capable,
Si j'avois cru qu'un Roi rougît d'être coupable,
Je t'euffe ouvert mon ame ; & quoiqu'il dût rifquer,
Ce bras, à découvert, eût ofé t'attaquer.
J'ofe même avouer, que ce trait magnanime
T'a rendu, malgré moi, des droits fur mon eftime ;
Que je te hais bien moins, & que je fens en moi
Renaître le refpect que je dois à mon Roi.
Mais au fond de mon cœur la voix de mon injure
De l'aufterе devoir étouffe le murmure :
Mon opprobre fubfifte, & ce cœur affligé
Demande une victime, & meurt s'il n'eft vengé....

Accordons, s'il se peut, mon devoir & ma gloire :
Sois mon Roi*; je te céde une juste victoire;
Contre ton frere seul je tourne ma fureur,
Et son sang va laver la honte de ma sœur**...

LE ROI.

Melantius, arrête, & respecte mon frere ?...
Peut-il être l'objet de ta juste colere ?
C'est moi qui t'offençai : c'est mon sang, ou le tien,
Qui peut seul appaiser ton honneur, ou le mien.
L'un des deux doit périr.

LEUCIPPE *à part, au Roi.*

Ah ! permettez, de grace ;
Seigneur, que du cruel je punisse l'audace.
Trop heureux d'affronter un si noble danger !
Et plus heureux encor, si je puis vous venger !

LE ROI.

Non : par un long repos, ma valeur obscurcie,
Aux yeux de mes sujets n'est que trop avilie :

* Il baisse son épée.

** Il attaque Leucippe.

Profitons d'un inſtant qui lui rend ſon éclat;
Ma ſeule fermeté peut affermir l'État.

DIPHILUS, *à part, à Melantius.*

J'admire leur courage, & mon ame ébranlée,
Du poids de mes remords ſe ſent trop accablée;
Contre tant de vertus que peut notre courroux?
Si nous étions égaux, feroient-ils plus pour nous....
Oſerions-nous tenter cet affreux parricide!...
Cédons, cédons, mon frere....

MELANTIUS.

On me croiroit timide;
Je n'y puis conſentir... combattons... mais du moins,
A ne les point frapper appliquons tous nos ſoins;
Et ſans les attaquer, ſongeons à nous défendre.

LEUCIPPE, *à part, au Roi.*

Pour la derniere fois, Seigneur, daignez m'entendre.

Votre intérêt, le mien, celui de vos États
Veut que le Sceptre seul vous armiez votre bras :
Les Rois, comme les Dieux, au-dessus des offenses,
Par eux-mêmes jamais n'exercent leurs vengeances.

LE ROI.

La foudre mille fois a frappé des *mortels* :
Les Rois vengent leur Trône, & les Dieux leurs Autels :
Vive image des Dieux que redoute la Terre,
Dans la main d'un grand Roi le glaive est un tonnerre.
Sujets audacieux, connoissez *son pouvoir*...*
Tremblez !...

LEUCIPPE, *à Melantius & Diphilus.*

Vous reculez ! quel est donc votre espoir ?
Combattez, ou tombez aux pieds de votre maître ?

MELANTIUS.

Jamais tant de grandeur ne me le fit connoître !
Il l'est, il en est digne, & mon cœur ulcéré
Ne sent plus un affront déja trop réparé.....

* Le Roi & Leucippe les attaquent.

Regne, je te pardonne, & te demande grace!
Tu ſçais que l'honneur ſeul excita mon audace:
Ton ame y fut ſenſible, & c'eſt aſſez pour moi;
Tu revois ton ſujet, daigne être encor mon Roi! . . . *

LEUCIPPE, *au Roi.*

Ne vous déguiſez point, mon frere. A cette vue
Votre grand cœur ſoupire, & votre ame eſt émue.
Quel triomphe pour vous, que de voir à vos pieds
De ces fiers Ennemis les fronts humiliés!
Banniſſez tout ſoupçon, leur hommage eſt ſincere,
Mon cœur en eſt garant. . . .

LE ROI.

Je reconnois mon frere;
C'en eſt fait... levez-vous, brave Melantius;
Comme Roi, je vous dois l'exemple des vertus:

* Il ſe jette, avec ſon frere, aux pieds du Roi.

Que tout soit oublié... * gardez-vous de rien craindre
D'un Roi trop généreux pour s'abaisser à feindre.

MELANTIUS.

O mon Maître ! ô mon Roi ! nos remords & nos pleurs
T'assurent pour jamais & nos bras & nos cœurs !

SCENE X.

Les mêmes Acteurs. La Garde du Roi arrive précipitament.

MELANTIUS, *au Roi.*

SEigneur, que vois-je ? Ah ! si c'est par votre ordre que ces troupes paroissent, reprenez votre pardon : nous sçaurons nous défendre, & périr.

LE ROI, *empêchant la Garde d'approcher.*

Quel pressant danger vous amene en ces lieux ?

* Ils s'embrassent.

L'OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur, il eſt aſſez grand pour juſtifier notre zéle. Amyntor eſt diſparu, Aſpaſie eſt partie, la Ville eſt en combuſtion; le bruit affreux des armes ſe fait entendre de toutes parts : on murmure; & je crains de vous dire ce que j'ai entendu. Le Conſeil, aſſemblé à ſa hâte, craint pour vos jours : il attend vos ordres, & nous a dépêchés vers vous. Nous ne penſions pas de trouver ici Melantius, dont vous pourriez vous défier, ſi ſa fidélité ne vous étoit peut-être pas mieux connue qu'à nous. Mais ſa préſence détruit les ſoupçons que les diſcours des Révoltés nous avoient fait concevoir.

MELANTIUS.

Non, ces ſoupçons ſont juſtes.... Tu vois, Seigneur, que c'eſt à ta vertu, & bien plus qu'à ta puiſſance, que tu dois notre repentir. Cette conjuration étoit notre ouvrage, elle alloit éclater, tu étois perdu! mais tu vois maintenant en nous tes Sujets les plus fidéles. Amyntor n'a plus rien à craindre, il peut paroître, notre haine contre lui eſt expirée, tout va rentrer dans le de-

voir ; & le peuple connoîtra bientôt par nos voix, combien il est heureux d'être soumis à deux Princes si magnanimes. Daignez seulement m'accorder votre garde, de crainte que la force ne soit nécessaire pour calmer les séditieux.

LE ROI, *à sa Garde.*

Suivez Melantius ; & que ses ordres soient exécutés comme les miens.... * Dans le cas où la confiance devient nécessaire, elle doit être sans limites.

* A part.

SCENE XI.

MELANTIUS. DIPHILUS.

MELANTIUS.

Que l'homme est foible ! Avec quelle promptitude le zéle le plus ardent vient-il de succéder à la plus noire fureur !.... Cette épée n'est sortie du fourreau que pour se plonger dans le sang de mon Roi : elle n'y rentrera

qu'après avoir affermi son trône & son repos.

SCENE XII.

Le Théâtre représente une Forêt.

ASPASIE, *seule.*

EN vain cet affreux désert est-il rempli de monstres dévorans ; le sentiment de mon injure, & l'amertume de ma douleur, ont fermé mon cœur à la crainte. Une amante trahie a-t-elle encore des maux à redouter ? & le mépris dont elle est la victime, n'est-il pas cent fois plus affreux que la mort ? Quelle forêt, quelle taniere, quelle caverne obscure peut cacher dans son sein un monstre plus dangereux que l'homme ?.... Sermens, promesses, engagemens, liens sacrés, nous disent-ils ? Nous les croyons enfin : mais les traîtres se rient de notre simplicité ! Leur gloire est de tromper un sexe plus foible & plus crédule que le leur.

Détruisez les, grands Dieux ! Exterminez cette race parjure ! & si vous craignez que l'encens ne cesse de fumer sur vos Autels, descendez, quittez l'Olympe, & donnez l'être à de nouveaux humains plus dignes de vous adorer ! ... Mais ce n'est pas pour moi que je vous invoque. Tout perfide qu'il est, Amyntor est pour moi plus qu'un Dieu.... Le cœur est, dit-on, le siége des passions ; & ses mouvemens sont indépendans de notre volonté. Nous pouvons pourtant retenir notre respiration ? .... Qu'en résulte-t-il ? Que la mort, & la vie sont en notre pouvoir ; mais que l'amour, & la haine, dépendent du destin ! ..... Ma passion, dans sa naissance, étoit légitime : mais l'hymen de mon amant la rend criminelle ; & mes soupirs pour l'époux d'Evadné, sont autant de taches à ma gloire.... Ils sont pourtant l'aliment de ma vie. Mais puisqu'ils me rendent coupable, il faut que je périsse. Plût aux Dieux, que la voracité des tygres & des ours me fît bientôt trouver ici le trépas où j'aspire ! ... Mais, que dis-je ? Pourquoi languis si

long-tems, en attendant la mort, tandis qu'à chaque instant je puis la trouver en ces lieux ? Ai-je oublié que c'est ici que croît ce fruit funeste, dont les sucs empoisonnés portent dans le sein des mortels un trépas inévitable ?.... Juste Ciel ! dirige mes pas, & fais que ma recherche ne soit point vaine.

SCENE XIII.

AMYNTOR, *seul.*

EVadné étoit coupable ; elle s'est repentie, elle m'a demandé grace. Mais suis-je moins criminel envers la trop tendre Aspasie ? Mon infidélité n'a-t-elle pas percé son cœur du trait le plus douloureux ?... C'est ici le séjour funeste que son désespoir a choisi pour pleurer un perfide ! Cherchons-la. Si elle vit encore, méritons sa pitié ; ou mourons à ses genoux. Le Roi n'a pas corrompu tous les cœurs : Aspasie me fut toujours fidelle ; & si

l'ambition m'a fait épouser Evadné ; l'Amour que j'ai trahi ne m'a que trop fait sentir sa vengeance...... Malheureux ceux que l'orgueil ou l'avarice entraînent dans les liens du redoutable hymen ! L'Amour seul doit être écouté.

SCENE XIV.

Aspasie seule, tenant à la main une branche du fruit empoisonné.

ENfin, ce poison secourable terminera bientôt ma destinée, & ma douleur !... Pourquoi ce fruit est-il respecté des oiseaux de ces bois ? Qui leur apprend que sa couleur vermeille cache un venin mortel ?..... Est-ce l'instinct ? ou n'éprouvent-ils jamais de maux qui leur fassent haïr la vie ?... Ils aiment cependant ! Comment connoissent-ils l'amour, sans connoître ses peines ? L'homme seul meurt volontairement : les animaux sont donc ou moins malheureux, ou plus sages....

Que l'extérieur de ce fruit est séduisant *! Tel étoit Amyntor. Tout ce qui plaît aux yeux n'est-il donc fait que pour tromper les mortels ? en ce cas, ce fruit étoit nécessaire pour abréger les peines des malheureuses victimes de leur crédulité Sage Nature, tu avois prévu leurs maux, & les miens; & ta pitié nous a préparé dequoi nous en affranchir. . . . Eh ! qu'est-ce que la mort ? Si c'est un mal, est-il connu ? Non, sans doute : il est passé avant qu'on l'ait senti. Nous revivrons pourtant ailleurs. Qu'importe : par-tout où ce puisse être, que peut redouter l'innocence ? Mon sort peut-il devenir plus affreux qu'ici ? Non, la justice en est bannie depuis long-tems : elle habite sans doute le séjour sacré que je verrai bientôt. . . .

* Elle examine la branche.

SCENE XV.

ASPASIE. AMYNTOR, *dans l'éloignement.*

AMYNTOR.

GRands Dieux ! c'est elle ! & cette branche fatale m'annonce son cruel projet. .... Que le cœur des femmes est extrême & opiniâtre dans ses mouvemens ! Leur amour, & leur haine, sont également insurmontables. Rien ne peut affoiblir l'un, rien ne peut calmer l'autre.

ASPASIE, *sans le voir.*

Plus d'esclavage, plus de peines, plus de passions : la mort nous délivre de tout : tandis que les vivans, esclaves de la Fortune, & enchaînés à sa roue, éprouvent tour-à-tour & ses faveurs, & ses revers. ... Conquérans de la terre ! au faîte des grandeurs vous redoutez son inconstance ! Le laurier

peut, dit-on, garantir vos têtes de la foudre ? Mais contre l'Amour & la Fortune, voilà mon ſeul recours * . . .

AMYNTOR, *lui arrache la branche.*

Barbare, arrête ! . . . Ce fruit fatal ne convient qu'à un perfide tel que moi.

ASPASIE.

Quelle eſt donc ton inhumanité ? . . . Ne te ſuffit-il pas de m'avoir rendu malheureuſe ? Veux-tu que je le ſois toujours ? Après m'avoir trahi pour Evadné, peux-tu m'envier le ſeul aſyle que mon malheur me laiſſe ? Prétends-tu me fermer le port après lequel j'aſpire ? . . . . Ah ! laiſſe-moi mourir, c'eſt le ſeul bien que j'attende de toi.

AMYNTOR.

Hélas ! ton Amyntor n'eut pas un ſort plus heureux que le tien : la perfide Evadné n'aimoit que le Roi : elle étoit toute à lui. Mais les nœuds qui m'attachoient à elle ſont rompus : tu avois ma promeſſe & mon cœur ; mes re-

* Elle ſe diſpoſe à manger le fruit empoiſonné.

mords ne t'ont déja que trop vengée de mon infidélité..... Prononce ſur mon ſort.

ASPASIE.

Ne l'as-tu pas conduite au Temple ? Les Dieux n'ont-ils pas reçu tes ſermens ?

AMYNTOR.

Les Dieux régnent par-tout ; tout l'Univers eſt un Temple pour eux. Mes premiers ſermens me lioient à toi, ces mêmes Dieux en furent les témoins : les ſeconds ſont des crimes ; j'en ai porté la peine ; je les déſavoue.

ASPASIE.

Je ne pouvois mourir qu'une fois : mais, ſi j'oſe te croire, je puis encore plus d'une fois être trompée... *Hélas !* je touchois au port : faut-il encore affronter la tempête ?... Quels nouveaux Dieux me garantiront ta foi ?

AMYNTOR.

Les mêmes qui m'ont été ſi ſéveres, les mêmes dont l'extrême rigueur a ſi bien vengé mon premier parjure. Aſpaſie a mon cœur, rien ne peut le lui arracher.

ASPASIE.

Je reçois ton ſerment. Mais ſouviens toi que je ſçais maintenant où croît ce fruit.

AMYNTOR.

Je t'ai toujours aimée : mais les careſſes du Roi, l'amitié de Melantius, & l'ambition m'aveuglerent au point de conſentir à l'hymen de la ſuperbe Evadné. Je t'oubliai pour un inſtant, je m'oubliai moi-même. Mais quel fut mon réveil ? Il fut affreux ! .... Oublions ces horreurs : ou, ſi tu doutes encore de la ſincérité de mon repentir, je vais te la prouver *...

ASPASIE, *lui arrachant le fruit.*

Cruel, que veux-tu faire ?... Eh! ſi je t'avois cru d'abord, la joie ne m'auroit-elle pas été auſſi funeſte que la douleur ? Aurois-je pu ſurvivre à la ſurpriſe d'une félicité ſi peu attendue ? .... Mais, ſauve-toi, cher amant. Le redoutable protecteur d'Evadné s'approche. Fuis, c'eſt le Roi.....

* Il prend la branche.

SCENE XVI.

Les mêmes Acteurs. LE ROI LEUCIPPE.

LE ROI, *à part, à Leucippe.*

COmment pourrai-je aborder un homme dont la candeur & l'obéissance ont été si mal récompensées ? Que de reproches j'ai à me faire ! L'aimable Aspasie ne doit pas me regarder d'un œil moins courroucé : mon injustice lui a ravi son amant. Ah ! mon frere, la raison succéde à mes égaremens ; & je les vois avec horreur. Après la tempête, Neptune frémit souvent ainsi à l'aspect des effets de sa rage.

AMYNTOR.

Ah ! Seigneur, c'est au sort que les hommes attribuent les injustices des Rois ; & jamais leurs faveurs ne sont arrivées trop tard. Quand le Ciel nous punit, nous nous plaignons, quoique sans espoir ; dès qu'il nous rit, tout est

oublié...... Vous avez rompu cette chaîne * ; daignez la resserrer! Nos yeux ne verront plus en vous qu'un pere.

LE ROI.

Soyez heureux; & puissiez-vous ne voir jamais la fin de votre félicité !.... Amyntor, lisez ceci **.... Chere Aspasie, ne crains pas de revenir jamais dans cette forêt fatale.

UN MESSAGER.

Seigneur, Melantius a désabusé le peuple ; il lui a fait connoître votre générosité. Tout est rentré dans le devoir, & votre nom retentit dans toutes les places de Rhodes.

LEUCIPPE.

Partons, Seigneur : allons rendre graces aux Dieux.

* Il prend la main d'Aspasie.
** Il lui donne la lettre d'Evadné.

FIN.

ANALYSES,
OU
SOMMAIRES
DES
TRAGI-COMÉDIES
ET
COMÉDIES
DE
SHAKESPEARE,
NON TRADUITES.

COMEDIES
ET
TRAGI-COMEDIES
DE
SHAKESPEARE.

LA TEMPESTE.

PRospero, Duc de Milan, grand-Philosophe, avoit abandonné en quelque sorte la conduite de ses Etats à son frere Antonio, pour se livrer tout entier à l'étude des sciences occultes. Cette indolence du Duc, a fait naître l'envie à Antonio d'usurper les Etats de son frere : il s'est ligué avec Alonso, Roi de Naples, qui l'a aidé à détrôner Prospero. On a conduit cet infortuné Prince en pleine mer ; on l'a embarqué dans un petit vaisseau, avec sa fille, encore

enfant, des livres, & des provisions pour quelques jours, & on l'a abandonné à sa destinée. La petite barque a été poussée dans une isle qui n'étoit habitée que par une espèce de monstre nommé *Caliban*, fils d'une Sorciere, que Prospero s'est assujetti par la supériorité de son art magique. Il y a douze ans que Prospero & Miranda sa fille vivent dans cette isle, lorsque ce Prince découvre, par sa science secrette, que son frere Antonio, le Roi de Naples, son fils Ferdinand, & Sebastien frere du Roi, sont en mer avec leur flotte, aux environs de l'Isle. Prospero ordonne à Ariel, esprit aërien qui lui obéit, d'exciter une tempête, & de faire échouer le vaisseau du Roi de Naples & d'Antonio, sur les côtes voisines de son habitation. C'est ici où la Piéce commence.

La tempête & le naufrage sont épouvantables : cependant, graces à Ariel, personne ne périt ; & ce lutin, par les ordres de Prospero, disperse le Roi de Naples, Antonio & leur suite en différens endroits de l'Isle. Ferdinand, fils d'Alonzo, se trouve seul sur le rivage, où il regrette son pere & ses amis, qu'il

croit ensevelis dans les flots. Prospero s'offre à ses yeux suivi de Miranda, à qui son pere vient de raconter toute l'histoire de ses malheurs. Cette jeune Princesse ne peut voir Ferdinand, que son pere menace, sans s'intéresser pour lui ; & Ferdinand, ébloui des charmes de Miranda, conçoit tout-à coup pour elle la passion la plus violente. C'étoit ce que vouloit Prospero, qui feint pourtant toujours d'être en colere contre Ferdinand, à qui il ordonne de le suivre comme son esclave. Cependant le Roi de Naples, Sebastien son frere, Antonio, & quelques autres personnes de leur suite, sont dans une autre partie de l'Isle, où ils déplorent leur sort, & la perte du Prince Ferdinand. Après une longue conversation, ils s'endorment tous sur le rivage, à la réserve de Sebastien & d'Antonio. Ce dernier, toujours perfide, conseille à Sebastien de tuer le Roi pendant son sommeil, & de s'assurer la Couronne de Naples, que personne ne pourra lui disputer, puisque le Prince Ferdinand a péri dans le naufrage. Tous deux ont déja le bras levé pour exécuter cet indigne attentat,

lorſqu'Ariel envoyé par Proſpero, qui l'avoit prévu, éveille le Roi & Gonzalo ſon Miniſtre. Les traîtres remettent l'exécution de leur projet à la nuit prochaine, & ſuivent le Roi qui cherche ſon fils le long de la mer. Dans ce moment, pluſieurs phantômes de différentes figures paroiſſent au bruit d'une ſymphonie agréable, dreſſent une table qu'ils couvrent de mets, invitent en danſant les voyageurs à manger, & diſparoiſſent. Le Roi épouvanté, & encore plus preſſé par la faim, s'approche de la table : mais Ariel, ſous la forme d'une harpie, la couvre de ſes aîles, lui reproche ſes forfaits, ainſi qu'à Antonio & à Sebaſtien, leur annonce que les Dieux vengent ici le crime qu'ils ont commis envers Proſpero, & diſparoît au bruit du tonnerre, tandis que les phantômes reviennent & enlevent la table. Proſpero, témoin inviſible de cette ſcène, jouit de la ſurpriſe, de la terreur & des remords de ſes perſécuteurs.

Le Prince Ferdinand, que nous avons laiſſé de l'autre côté de l'Iſle, y eſt occupé par Proſpero aux travaux les

plus fatiguans. Il paroît alors, travaillant à porter de grosses piéces de bois, & à le ranger en pile. C'est une tâche que Prospero lui a donnée, pour éprouver sa docilité à ses ordres, & son amour pour Miranda. Cette jeune Princesse se dérobe de chez son pere, vient trouver son amant, & veut absolument partager ses peines. Prospero, qu'ils ne voyent pas, est témoin de l'innocente vivacité de leur tendresse, & se détermine à les rendre heureux. Il se rend visible, & déclare à Ferdinand que ses travaux sont finis, & qu'il lui accorde Miranda : mais à condition qu'il n'en fera sa femme que lorsque l'hymen les aura solemnellement unis, sans quoi il les menace des plus grands malheurs. Il leur donne alors une fête, dans laquelle Junon, Cérès, Iris, & autres Déesses, viennent prédire mille félicités aux futurs époux. Pendant que tout ceci se passe, le Roi, Antonio, Sebastien & Gonzalo, sont enchantés dans une caverne. Prospero, après avoir écarté pour quelques instans Ferdinand & Miranda, ordonne à Ariel de lui amener tous ces Seigneurs. Dans le moment ils

conspire avec eux contre son maître. Mais Prospero, qu'Ariel avertit de tout, renverse leurs projets à mesure qu'ils les forment, & les en punit chaque fois de maniere à faire rire les Spectateurs. Ces scènes sont des espèces d'intermèdes, dont Shakespeare faisoit usage dans plusieurs de ses pièces, pour égayer la populace.

Cette Comédie se joue encore avec succès sur le Théâtre de Londres. Elle a été refondue deux fois depuis la mort de l'Auteur, d'abord par *Sir William Davenant*, & en dernier lieu par le célebre *Dryden*, qui y ont fait beaucoup de changemens, de corrections & d'augmentations. Mais j'ai cru devoir suivre ici mon original.

M. Néricault Deslouches a traduit en vers quelques scènes de la Pièce moderne, avec toute l'élégance & la précision qu'on avoit droit d'attendre de l'Auteur du *Glorieux* & du *Philosophe Marié*. Cette Traduction* fait honneur à Shakespeare, & aux deux Auteurs qui ont rajeuni son Ouvrage.

* Théâtre de M. Destouches, Tome 5, Paris, 1743, chez Prault pere.

LE RÊVE
D'UNE NUIT DE LA MI-ÉTÉ*,
COMÉDIE.

THéſée, qu'il plaît à Shakeſpeare de faire Duc d'Athènes, eſt prêt à épouſer Hypolite Reine des Amazones. Egée, Seigneur Athénien, vient ſe plaindre à ce Prince de ce que ſa fille Hermia, dont les nôces avec Demetrius doivent ſe faire le même jour, refuſe maintenant de l'épouſer, & vient de ſe déclarer en faveur de Liſander. Théſée eſt obligé de juger ſuivant les loix d'Athènes, qui condamnent les filles déſobéiſſantes à leur pere au dernier ſupplice, ou à paſſer leur vie parmi les Prêtreſſes de Diane. Hermia & Liſander, épouvantés de cet arrêt, prennent le parti de la fuite ; & Hermia qui rencontre Helene, maîtreſſe abandonnée de Demetrius, lui fait part de ce projet. Demetrius, à qui Helene a l'indiſcrétion d'en parler, ſe rend dans

* A Midſummer-Night'sdream.

un bois proche d'Athènes (où Hermia a donné rendez-vous à Lisander) dans le dessein de les arrêter, & de ramener Hermia. Mais il faut perdre tous ces personnages de vue pour quelque tems : en voici d'une autre espèce, que le Poëte amene sur la scène.

Oberon, Roi des Génies, arrive dans le bois indiqué avec toute sa Cour, dans l'intention de surprendre Titania, Reine des Fées, son épouse, qui doit s'y rendre avec un jeune Prince Indien dont elle est amoureuse. Titania paroît. Grands reproches de part & d'autre. Oberon veut que sa femme lui céde le Prince Indien, pour en orner sa Cour ; Titania le refuse : ils se séparent assez mécontens l'un de l'autre. Un Génie, nommé *Puck*, est chargé, de la part d'Oberon, de lui chercher une herbe dont le suc versé sur les paupieres d'une personne endormie, a la propriété de rendre cette personne amoureuse du premier objet qu'elle envisage à son réveil. Oberon veut en faire l'épreuve sur sa femme. dans l'espérance de la détacher de son Prince Indien. Dès que *Puck* est parti, Demetrius arrive dans le bois,

fuyant Helene, qui le pourſuit en pleurant. Oberon, témoin inviſible de la tendreſſe de l'une & de la dureté de l'autre, ſe propoſe de punir Demetrius, au moyen de l'herbe que *Puck* lui apporte, & dont il ordonne à ce Génie de mouiller les yeux de cet amant farouche dès qu'il le verra endormi. Titania arrive alors, avec une troupe de Fées : Oberon ſe retire. Les Fées chantent, danſent, & célèbrent leurs myſtères, après quoi la Reine s'endort ; Oberon revient, accomplit ſon projet, & diſparoît. Liſander & Hermia, qui ſe ſont égarés dans le bois, ſe jettent ſur l'herbe, & s'endorment accablés de fatigues. *Puck* qui les apperçoit, & qui prend Liſander pour Demetrius, preſſe l'herbe fatale ſur les yeux de ce premier, qui en s'éveillant voit Helene, & en devient ſubitement amoureux ; & la Reine s'enflâme pour un miſérable Tiſſerand, que *Puck* a affublé d'une tête d'âne. Hermia, qui à ſon réveil n'a point trouvé Liſander, le cherche partout dans la forêt ; elle rencontre Demetrius, qu'elle accuſe de l'avoir tué, & ſe ſauve avec horreur. Demetrius s'endort à ſon tour,

& Oberon qui vient de s'appercevoir que *Puck* s'est trompé, en prenant Lisander pour Demetrius, ordonne à ce Génie de chercher Helene, & de réparer le tort qu'il a fait à cette tendre amante. Helene paroît avec Lisander, qui brûle en vain pour elle. Dans l'instant Demetrius s'éveille, tombe aux pieds de son ancienne maîtresse, & la supplie d'oublier l'infidélité qu'il lui a faite. La pauvre Helene, qui se voyoit l'instant auparavant & rebutée & trahie par Demetrius, & recherchée par Lisander qu'elle sçait être passionément amoureux d'Hermia, croit que ces deux hommes sont d'intelligence pour se mocquer d'elle, & la tourner en ridicule : elle s'en plaint amerement. Mais l'arrivée d'Hermia jette un nouvel embarras dans cette scène : Lisander, qu'elle aime & qui l'aimoit, & Demetrius dont la flâme lui étoit odieuse, l'abandonnent à la fois, elle se voit tout-à-coup sans amans, tandis qu'Helene, qui n'en avoit point, en a trop d'un. Mais quelque sincere que soit la douleur d'Hermia, Helene la croit d'intelligence avec Lisander & Demetrius,

& la situation de ces quatre personnages, produit un effet véritablement comique Enfin les deux rivaux sortent pour s'aller battre, & Hermia furieuse veut se venger sur Helene qui s'enfuit, de la perte de Lisander. Oberon, toujours témoin de ces tracasseries, pour empêcher les deux amans de se battre, commande à *Puck* de rendre la nuit encore plus noire qu'elle n'est; de les égarer tous les deux dans le bois, & de les fatiguer jusqu'à ce qu'ils tombent de lassitude & s'endorment. *Alors*, dit-il, *tu verseras de cette autre liqueur sur les yeux de Lisander, qui à son reveil reviendra à son Hermia. Ces amans d'accord retourneront contens dans Athènes; & tout ceci passera pour un Rêve.* ..... Dès que *Puck* est parti, le Roi songe à enlever le Prince Indien, & à dessiller les yeux de Titania sur l'objet de ses nouvelles amours. Tout ceci s'exécute sur le Théâtre : la Reine céde le Prince Indien à son époux, & fait en sa présence mille tendres caresses à son ridicule amant. Oberon les endort encore une fois; il détruit le charme, la tête d'âne disparoît, Titania s'éveille,

preen sa passion pour ud songe, & se raccommode avec son mari. Mais les approches de l'aurore les forcent à partir, en attendant la nuit prochaine, où ils se proposent de venir honorer les nôces de Thésée de leur présence. Un bruit de chasse se fait entendre : c'est Thésée avec sa Cour. Lisander & Hermia, Demetrius & Helene endormis s'offrent à ses yeux ; il ordonne qu'on les éveille au son des cors. Ces quatre amans son étonnés de se trouver ensemble : ils racontent leur aventure à Thésée, qui leur ordonne de le suivre à Athénes. Là, tout acheve de s'éclaircir. Egée, sur le refus de Demetrius, consent au mariage de sa fille avec Lisander, & Demetrius épouse Helene ; & ces deux mariages se font en même tems que celui du Roi avec Hypolite. Le peuple d'Athènes, pour célébrer sa joie, représente ridiculement, devant Thésée & sa Cour, l'Histoire de Pyrame & Thisbé. Cette Comédie finit enfin par un divertissement exécuté par les Fées & les Génies de la suite d'Oberon & de Titania.

LES DEUX GENTILSHOMMES DE VERONNE.

COMÉDIE.

VAlentin, ami de Prothéus, part de Verone pour aller voyager, & s'arrêteà Milan, où il devient amoureux de Silvie, fille du Duc. Prothéus ne peut se résoudre à le suivre, parce qu'il aime Julie & qu'il en est aimé. Cependant son pere veut absolument qu'il voyage, & lui ordonne d'aller joindre son ami Valentin à Milan. Prothéus obéit à regret, & part après avoir fait les adieux les plus tendres à Julie, dont il reçoit une bague, à qui il en donne une autre. A peine est-il arrivé à Milan, qu'il oublie Julie, & devient aussi amoureux de Silvie, maîtresse de son ami. Il apprend de lui, que le Duc veut marier sa fille à Thurio : mais que Silvie, pour éviter cet hymen, consent à se laisser en-

lever cette nuit même. Prothéus profite de cette confidence pour perdre son ami dans l'esprit du Duc de Milan, qui dans sa colere exile Valentin de ses Etats. Le Duc & Thurio pleins de reconnoissance pour Prothéus, le prient de disposer l'esprit de Silvie en faveur de l'époux que son pere lui destine. Le traître profite de cette occasion pour travailler pour lui-même. Mais Silvie qui découvre toute la noirceur de sa perfidie, n'en aime & n'en regrette que plus sincérement Valentin. Ce malheureux Amant en partant de Milan a été arrêté dans un bois par une bande de Voleurs, qui ne lui ont laissé la vie qu'à condition qu'il consentît d'être leur chef. Julie, que nous avons laissée à Verone, & qui n'a reçu aucune nouvelle de Prothéus, se déguise en homme, arrive à Milan, & vient se louer en qualité de Domestique à son Amant, dont elle découvre bientôt la passion pour Silvie : mais les mépris dont il est accablé par cette belle consolent Julie ; elle n'en est pas moins attachée à cet ingrat. Cependant Silvie vivement pressée par son pere d'épouser

Thurio, prend le parti de se sauver de Milan, pour aller chercher Valentin : mais elle tombe, en traversant le bois, entre les mains des mêmes bandits qui ont arrêté son Amant. Le Duc, averti de la fuite de sa fille, se dispose à la poursuivre avec Thurio & Prothéus, qui pour marquer son zèle part le premier, & arrive assez tôt pour délivrer Silvie, avant que les voleurs ayent eu le tems de la conduire à leur chef. Seul dans le bois avec elle, & Julie (toujours crue homme) qu'il fait écarter, Prothéus veut profiter de ses avantages; & Silvie a tout à craindre de cet indigne Amant, lorsque Valentin arrive tout-à-coup avec sa troupe. La joie de Silvie égale le désespoir & la honte de Prothéus, qui enfin pressé par ses remords, tombe aux pieds de son ami, lui avoue ses crimes, & lui demande grace. Le trop généreux Valentin touché du repentir de Prothéus, oublie non-seulement les maux qu'il lui a faits, mais offre encore de lui céder ses droits sur Silvie. A ces mots la triste Julie, qui avoit conçu quelqu'espoir, & qui s'en voit déchue, tombe à leurs pieds sans

ſentiment. Tandis qu'on la ſecoure, la bague qu'elle a au doigt frappe les yeux de Protheus, qui ſe ſouvient de l'avoir donnée à Julie. Cela produit une reconnoiſſance touchante, qui réunit ces deux Amans. Le Duc & Thurio arrivent : ce dernier veut s'emparer de Silvie ; mais Valentin dit qu'il ne la cédera qu'avec la vie. Thurio, qui n'eſt pas brave, répond qu'il n'eſt pas d'avis de riſquer la ſienne pour une femme. Cette lâcheté déplaît au Duc, qui, pour l'en punir, accorde Silvie à Valentin.

Tout le comique de cette Piéce conſiſte dans les bouffonneries des Domeſtiques, qui ſont ici très-abondantes, & dans quelques Scènes où l'on rit aux dépens de Thurio, qui fait le rôle d'un Amant ridicule. Au reſte, cette Piéce a de belles Scènes, & intéreſſe beaucoup plus que la précédente.

MESURE POUR MESURE*.

TRAGI-COMÉDIE.

VIncent, Duc de Vienne, Prince pieux & grand *Justicier*, voulant réprimer les désordres qui régnent dans sa Cour & dans ses Etats, fait appeller Escalus & Angelo, deux de ses Courtisans, dont l'austère vertu lui est connue. Il les charge (avant son départ pour un voyage simulé,) de toute son autorité, & leur enjoint de faire revivre certaines Loix rigoureuses contre la débauche, dont l'exécution avoit été suspendue pendant sa minorité. Dès que le Duc est parti, Angelo dont le pouvoir est plus étendu que celui d'Escalus, fait arrêter Claudio, Amant de Juliette, qu'on lui a dit être enceinte, & le condamne à perdre la tête. Toute la Ville & le Collégue même d'Angelo s'employent en vain pour sauver cet infortuné Seigneur : son Juge est

* Measure for measure.

ſes ſe paſſent comme le Duc l'avoit prévu. Angelo promet tout. Mais ſa paſſion n'eſt pas plutôt ſatisfaite, qu'il donne ordre au Prevôt de faire exécuter Claudio, & de lui envoyer ſa tête. Le Prevôt en donne avis au Duc. Un criminel, mort la nuit même dans la priſon, les tire d'embarras : on porte ſa tête au Juge, au lieu de celle de Claudio. Le dénouement, après tout ceci, n'eſt pas difficile à prévoir. Le Duc revient dans Vienne, écoute les plaintes qu'on lui préſente contre les deux Régens, fait grace à Angelo, à condition qu'il épouſe Marima, unit Claudio à Juliette, & offre ſa main & ſes Etats à la vertueuſe Iſabelle.

Cette Piéce eſt une des mieux conduite de toutes celles de Shakeſpeare; les détails de l'intrigue principale ſont beaux, & les ſituations bien amenées. J'ai cru devoir la dégager de quelques épiſodes dont la licence n'a rien de ſaillant, & qui ne font que gâter cet Ouvrage. Telles ſont les converſations d'un Boureau, qui doit exécuter Claudio, avec ſon Apprentif, ſur les prétendus myſtéres de ſa profeſſion; celles

d'une femme de mauvaiſe vie & d'un M. . . devant les Régens, pour juſtifier l'infâmie de leur métier ; & autres plaiſanteries également ignobles, qu'on ne peut voir à côté de ce que l'art dramatique a de plus élevé, ſans déplorer les foibleſſes & les biſarreries de l'eſprit humain.

BEAUCOUP DE BRUIT

POUR RIEN.

TRAGI-COMÉDIE.

DOn Pedre, Prince d'Arragon, arrive à Meſſine, ſuivi de Claudio & de Benedict ſes Favoris, & de Don Juan ſon frere bâtard. Leonato, Gouverneur de Meſſine, a une fille nommée Hero, dont Claudio devient d'abord amoureux ; & une niéce appellée Béatrix, qui mépriſe l'amour, & dont le caractère ſympathiſe par cet endroit avec celui de Benedict. Don Pedre obtient bientôt le conſentement de Leonato, pour le mariage de Hero avec Claudio ; le jour en eſt fixé ; & ces deux Amans ne déſirent plus rien que de voir leur exemple ſuivi par Benedict & Béatrix : mais l'enjouement & l'indifférence réciproque de ces derniers met un obſtacle invincible à cet eſpoir. Cependant Don Pedre, qui deſire auſſi ce double

mariage, ſe ligue avec Claudio & Hero, & ils travaillent de concert à faire naître l'amour dans l'ame de ces deux rebelles. Le ſtratagême dont on ſe ſert, eſt de leur faire croire à chacun en particulier qu'ils ſoupirent en ſecret l'un pour l'autre, & que la vanité ſeule les empêche de laiſſer tranſpirer leurs feux. Cette ſupercherie conduite avec art, & déguiſée ſous toutes les apparences de vérité dont on les éblouit par gradation, produit tout l'effet qu'on s'en étoit promis. La compaſſion que ces deux perſonnes ont de leur foibleſſe mutuelle, dégénere bien-tôt en un amour véritable, qui, malgré leurs précautions, ſe fait ſentir dans leurs moindres démarches.

Le bâtard D. Juan, jaloux de la félicité prochaine de ces quatre amans, charmé d'ailleurs de chagriner le Prince ſon frere, qui les aime, entreprend de rompre le mariage de Claudio & de Hero, qui doit ſe faire le lendemain. Un de ſes Confidens, nommé Barochio, qui eſt en intrigue avec Marguerite, ſuivante de Hero, lui en procure le moyen: ce fourbe a un rendez-vous la nuit même avec Mar-

guerite, qui, du haut d'une fenêtre de l'appartement de sa Maîtresse, s'entretient ordinairement avec lui dans la rue. Don Juan n'en demande pas davantage: il charge seulement Barochio de répéter souvent le nom de Hero, en causant avec Marguerite; afin que, dans l'obscurité, on puisse la prendre pour sa Maîtresse; & il quitte cet homme en lui promettant mille ducats, si sa fourberie réussit. Le bâtard cherche son frere & Claudio, & leur fait part d'un avis secret qu'il dit avoir reçu, concernant certain commerce criminel dont Hero étoit accusé.

Cette nouvelle allarme & surprend également Claudio & le Prince, quoiqu'ils ayent peine à soupçonner la vertu de Hero: mais ils ne peuvent se refuser à l'offre que leur fait Don Juan. Le Prince & Claudio sont persuadés de la prétendue infidélité de Hero; & ce dernier jure d'en tirer une vengeance éclatante. En effet, c'est à l'Autel même que cet Amant indigné l'exécute dès le lendemain, en accusant sa Maîtresse du crime dont il la croit coupable, en présence de toute la Ville af-

semblée, & de son pere même, au ressentiment duquel il abandonne cette fille infortunée. Ce moment terrible est peint de main de Maître. L'Amant est désespéré, la Maîtresse tombe sans vie, le pere est foudroyé, & tous les spectateurs sont autant de statues dont les différentes attitudes n'expriment que la surprise, l'indignation & la douleur. Le Prêtre seul a la force de parler : il connoît Hero, il ne peut la croire criminelle; il pressent la calomnie, quoique son auteur & le but où il tend lui soient également inconnus. Dès que le Prince, Claudio, Don Juan & tous les spectateurs étrangers sont sortis de l'Eglise, ce bon Prêtre conseille à Leonato de laisser le Public dans la persuasion que Hero est morte, & qu'on vient de l'inhumer dans le tombeau de sa famille : *Le tems*, dit-il, *dévoilera peut-être son innocence, quelques remords pourront éclater; la vérité p rce plutôt après la mort des victimes de la calomnie, que de leur vivant; en tout cas, il vaut mieux pour cette fille d'être crue morte que vivante; & si le tems ne la justifie pas, elle sera moins à plaindre dans un Couvent que dans le monde, &c.*

Ce conſeil eſt ſuivi, & le triſte Leonato revient chez lui pénétré de douleur. Claudio n'eſt pas plus tranquille, il gémit d'avoir perdu une Maîtreſſe qu'il aimoit; Benedict partage le malheur de ſon ami; & le Prince ſouffre de la diſgrace d'une famille qu'il eſtimoit, autant que des peines dont il voit ſon favori accablé. Le ſeul Don Juan s'applaudit intérieurement de cette cataſtrophe, ſans crainte qu'on puiſſe jamais l'en accuſer. Mais Hero étoit trop innocente pour être plus long-tems malheureuſe. Barochio n'a pu contenir la joie qu'il reſſentoit des mille ducats que Don Juan lui avoit promis, s'il parvenoit à rompre le mariage de Claudio avec Héro : ce Domeſtique a fait confidence de toute l'intrigue à un de ſes amis, & leur converſation a été entendue par deux Officiers de la Garde nocturne de Meſſine qui les ont arrêtés.

On les fait paroître devant Leonato ; ils avouent leur crime; & Don Juan, qui en eſt averti, prend la fuite. Leonato fait alors éclater l'innocence de ſa fille : rien n'égale le déſeſpoir de Claudio, & la douleur du Prince, qui croyent

toujours que Hero eſt morte ; ils lui font rendre tous les honneurs funebres, & ornent ſon tombeau d'une épitaphe pompeuſe. Le pere, ſatisfait du repentir & des regrets de Claudio, conſent de lui pardonner la mort de ſa fille, pourvu que ce Seigneur épouſe une de ſes niéces qu'on va retirer du Couvent. Le triſte Claudio croit devoir ce ſacrifice au pere de Hero. La future épouſe paroît voilée ; & Claudio, peu curieux de ſes charmes, lui donne la main ſans la preſſer de ſe découvrir. Rien n'eſt ſi lugubre que cette noce, juſqu'au moment où la mariée, touchée de la triſteſſe ſincere de ſon époux, jette le voile qui cachoit Hero à toute l'aſſemblée. Claudio tombe à ſes pieds pénétré de joie, d'amour & de ſurpriſe: les tranſports éclatent de toutes parts. On ſe calme, on s'explique enfin ; & la Piéce finit par le double mariage de Claudio avec Hero, & de Benedict avec Béatrix.

On peut juger, par ce ſimple ſommaire, de combien de ſituations un pareil ſujet eſt ſuſceptible, & de la chaleur qu'une main habile à traiter les paſſions a dû jetter dans cette Piéce.

Aussi Shakespeare, pénétré sans doute de la beauté de son sujet, semble-t-il ici avoir rejetté tous ces remplissages puérils qu'on rencontre souvent dans plusieurs de ces Piéces dont le sujet principal fournissoit moins de ressources à son imagination.

LE MARCHAND DE VENISE.

TRAGI-COMÉDIE.

ANtonio, riche Marchand Vénitien, a toute ſa fortune ſur différens vaiſſeaux qui ſont en mer, lorſqu'un intime ami, nommé Baſſiano, vient lui demander trois mille ducats à emprunter. Il s'agit d'un mariage conſidérable que Baſſiano a en vue, & cette ſomme lui eſt abſolument néceſſaire pour y parvenir. Antonio n'a d'autre reſſource pour obliger ſon ami que celle de recourir à un Juif, fameux uſurier, qu'il avoit toujours déteſté juſqu'alors, & qui lui compte les trois mille ducats ; mais ſous une condition ſingulière. Il fait ſigner un contrat à Antonio, par lequel ce dernier s'engage à ſe laiſſer couper une livre de chair ſur tel endroit de ſon corps qu'il plaira au Juif, au cas que la ſomme empruntée ne lui ſoit point payée dans trois mois. Baſſiano,

muni de cet argent, se met en équipage, & part pour *Belmont*, où demeure Portia, riche héritiére, dont il est amoureux. Cette jeune personne, par une clause bisarre du testament de son pere, ne peut disposer d'elle-même : c'est le sort qui doit lui donner un époux Quiconque prétend à sa main, doit être introduit dans un cabinet, où l'on voit trois coffres, l'un d'or, l'autre d'argent, le dernier de plomb. Il peut exiger l'ouverture de celui qu'il choisira ; & si le portrait de Portia s'y trouve, elle est à lui avec toutes ses richesses. Mais il doit jurer auparavant, qu'il renonce pour jamais à tout autre mariage, si la fortune ne le favorise pas dans cette occasion ; & de garder un secret inviolable sur celui des trois coffres qu'il aura fait ouvrir. Un Prince More vient de choisir le coffre d'or, dans lequel il n'a trouvé qu'un squelette ; & un Prince d'Arragon, le coffre d'argent, où il n'a vu qu'un *Marmouset* ridicule : tous deux sont repartis sur le champ. Bassiano arrive enfin ; il étoit déja cher à Portia, qui l'avoit vu autrefois chez elle, & l'amour qu'elle a con-

çu pour lui la jette dans de grandes inquiétudes sur le succès de son entreprise : elle craint qu'il ne soit aussi malheureux que les autres. Cependant le sort prononce en sa faveur, & le portrait de Portia se trouve dans le coffre de plomb que Bassiano fait ouvrir. La joie de ces deux amans est extrême; mais elle est bien-tôt troublée par une lettre que Bassiano reçoit de son ami Antonio. Ce généreux Marchand lui mande que la mer a englouti tous ses vaisseaux ; que sa fortune est renversée ; & que pour comble de maux, le Juif dont il n'a pu acquitter le contrat, exige que la condition à laquelle le débiteur s'est soumis soit exécutée à la rigueur.

Portia, qui partage le chagrin que son mari ressent des malheurs de son ami, presse Bassiano de partir pour Venise, & d'emporter tout l'or qu'il croira nécessaire pour appaiser la cupidité du Juif. Bassiano arrive à Venise, & trouve le Juif inflexible : les offres les plus brillantes ne peuvent rien sur ce barbare, qui n'est occupé que d'une vengeance après laquelle il aspiroit depuis long-

tems. Le Sénat même auquel il a dé demandé l'exécution de son contrat, fait de vains efforts pour l'engager s'en désister ; & la crainte d'altérer crédit de la République, en indispo sant les Négocians qui l'enrichissent est prête à motiver la condamnatio d'Antonio, lorsqu'un jeune Avocat pa roît pour le défendre. L'Audience s tient en forme sur le Théâtre, où l Juif demande qu'en vertu de son con trat il lui soit permis de couper une li vre de chair sur le corps d'Antonio, à l'endroit du cœur. On fait apporter de balances, & le Juif, que rien ne peu attendrir, est prêt à porter le couteau sur le sein d'Antonio, lorsque l'Avoca lui arrête le bras : *La convention*, dit il, *te met en droit de couper une livr de chair sur le corps de ce Chrétien ; mais nos loix te défendent de répandre son sang, sous peine d'encourir la confiscation de tous tes biens à son profit. Acheve maintenant, si tu l'oses : mais prends garde d'en verser une goutte ! ... Prends garde encore de ne rien couper de plus ni de moins que ton contrat te per met, sans quoi prépare-toi à périr du*

lus affreux supplice. Après ces deux vis, tu peux agir, & je me tais. Les uges applaudissent à la sagacité de l'A-ocat,& tout retentit de ses louanges. Le uif étonné & confondu, consent alors recevoir les sommes qu'on lui avoit ffertes. Mais l'Avocat s'y oppose. *Tu les refusées*, dit-il, *à la face des Sénateurs, n déclarant que tu te renfermois dans s conditions de ton contrat : tu peux exécuter, il ne t'est plus rien dû. De lus, Venise a une autre loi qui confis-te les biens de quiconque attente, soit rectement, soit indirectement, à la e d'un Citoyen : J'exige la moitié de tte confiscation pour Antonio, & utre pour la République. Quant à ta e, le Duc est maître de te l'accorder, l t'en croit digne, &c.* A ces mots le if désespéré tombe aux pieds du Duc, i juge conformément aux conclusions l'Avocat. On laisse seulement la vie e malheureux ; & le généreux Anto- demande & obtient que la moitié biens confisqués soit donnée à la du Juif, mariée depuis peu à un nitien de ses amis nommé Loren-

20. Bassiano, que cet heureux événement transporte de joie, ne sçait de quelle façon récompenser assez dignement le jeune Avocat. Mais ce dernier refuse toutes les offres qu'on lui fait, & n'exige rien qu'une bague qu'il voit au doigt de ce Seigneur. Bassiano, qui a reçu cette bague de Portia, à qui il a juré de ne s'en jamais défaire, veut se dispenser de la donner : mais l'Avocat est si pressant, & Bassiano si plein de reconnoissance, qu'il céde enfin, & donne la bague. L'Avocat disparoît alors, sans qu'on sçache qui il est, ni d'où il est venu. L'Epoux de Portia n'a rien de plus pressé que de voler à Belmont pour revoir son épouse, & lui présenter son ami Antonio. Mais à peine sont-ils arrivés, que Portia s'apperçoit que Bassiano n'a plus sa bague. Elle se croit trahi, & l'accable de reproches. Le mari s'excuse en vain, en rejettant sa faute sur les importunités de l'Avocat : Portia jure que le porteur de la bague est le seul homme qui sera jamais admis dans son lit. Attendrie enfin par

les regrets de ſon époux : *gardez donc mieux celle-ci*, dit elle, *ſi vous m'aimez, & ſi vous voulez que je le croye.* Baſſiano reconnoît avec étonnement la même bague qu'il a donnée à l'Avocat. Il demande avec empreſſement à ſa femme, ſi cet habile homme eſt de ſa connoiſſance. *Jugez-en*, dit-elle, *puiſqu'il a partagé mon lit, & que je l'aime au point de ne pouvoir vivre ſans lui.* Baſſiano pâlit alors, & demeure ſans parole. Mais quelle eſt ſa ſurpriſe, & celle de la compagnie, lorſque Portia lui montre une lettre d'un de ſes oncles, fameux Juriſconſulte de Padoue, qui prouve que c'eſt elle-même qui, ſous l'habit d'Avocat, & guidée par les conſeils de ce ſçavant, a défendu la cauſe d'Antonio contre le Juif! . . , Pour comble de bonheur, Antonio reçoit une lettre, par laquelle il apprend que trois de ſes vaiſſeaux qu'il croyoit ſubmergés, viennent d'arriver au port chargés de richeſſes.

Tel eſt le précis de cette Piéce, l'une des plus amuſantes & des plus intriguées du Théâtre de Shakeſpeare. Les

belles Scènes qu'on y trouve n'ont pas besoin d'être annoncées, les situations les indiquent suffisamment; & l'on juge assez qu'elles doivent être touchantes. Pour comble de mérite, c'est encore une de celles de notre Auteur, où l'on remarque le moins de bas comique.

PEINES D'AMOUR PERDUES,

COMÉDIE.

FErdinand, Roi de Navarre, dégoûté des plaisirs, prend la résolution de se livrer tout entier à l'étude pendant le cours de trois années. Il fait part de cette idée à quelques-uns de ses Courtisans qu'il trouve disposés à l'imiter; & tous ensemble dressent des statuts contenant un plan de vie austère, auxquels ils jurent de se soumettre pendant la durée de leur retraite. A peine en ont-ils signé les articles, qu'on annonce au Roi l'arrivée de la Fille du Roi de France, qui vient en ambassade de la part de son pere, avec plusieurs Demoiselles Françoises, pour réclamer le Duché d'Aquitaine. Cette nouvelle étonne d'autant plus les nouveaux Hermites, qu'ils se sont expressément interdit la vue des femmes. Mais malgré la ferveur qui les anime,

le rang de la Princesse & des Da
qui la suivent les oblige à se relâc
de la sévérité de leur règle. On pre
le parti de faire dresser des Tent
hors de la Ville, pour loger les Am
bassadrices. C'est-là que le Roi se pro
pose de leur donner audience, bien ré
solu d'abréger leurs négociations, & de
les renvoyer en France le plutôt qu'il
pourra

La Princesse arrive : elle est belle, & les Dames de sa suite sont vives & aimables. Instruites d'avance des projets du Roi de Navarre & de ses Courtisans, elles se promettent de travailler à les renverser, & l'entreprise réussit au gré de leurs désirs. Dès la troisiéme entrevue l'Amour est vainqueur ; tous les sermens sont oubliés, & l'on parle de mariage. Mais les Dames piquées des résolutions que les Navarrois avoient prises au mépris de leur sexe, les condamnent, pour éprouver leur constance, à un an de retraite.

Telle est l'intrigue principale de cette Piéce, que M. Pope ne croit pas être de Shakespeare, & qui en effet ne m'en paroît digne ni par le style, ni par la con.
duite

duite, quoiqu'on y trouve de tems en tems quelques morceaux qui pourroient faire soupçonner que cet Auteur y a mis la main.

COMME VOUS VOUDREZ *.

TRAGI-COMÉDIE.

UN Duc (Shakespéare ne dit pas de quel Pays) a été détrôné par son frere, & s'est retiré avec quelques sujets fidéles dans la forêt des Ardennes. L'Usurpateur, nommé Frederic, n'a qu'une fille appellée Célie, qui est liée de l'amitié la plus étroite avec Rosalinde, fille unique du Duc fugitif; & ces deux Princesses ont beaucoup à souffrir de l'humeur inquiette & soupçonneuse de Frederic. Un célebre Luteur qu'il aimoit vient à être vaincu par un jeune Inconnu. Cet événement réveille les défiances de Frédéric, lorsqu'il apprend que cet aventurier, nomméOrlando,est filsd'unSeigneur qui jus-

* As you Like it.

qu'à la mort a toujours été attaché au Duc déthrôné. Orlando est obligé de fuir, & de chercher un asyle dans les Ardennes, tant contre les fureurs du Tyran, que pour se mettre à couvert des persécutions qu'il a à craindre de la part d'Olivier son frere aîné, qui a juré sa perte. Peu de jours après, Frédéric exile aussi Rosalinde de sa Cour: mais Célie, qui ne peut souffrir l'éloignement de son amie, prend un habit d'homme & se sauve avec elle. Ces deux Princesses arrivent dans les Ardennes, où elles achetent une cabane, & vivent en solitaires en attendant des tems plus heureux. Cependant Orlando est aussi dans cette forêt, où il a eu le bonheur de rencontrer le vieux Duc, qui l'a reçu à bras ouverts. Ce jeune Seigneur nourrit en secret la passion la plus ardente pour Rosalinde, qu'il croit encore à la Cour de l'Usurpateur, & qu'il désespere de revoir jamais. Rosalinde, d'un autre côté, a conçu les mêmes sentimens pour Orlando, & n'a pas caché sa flâme à Célie. Elles sont fort surprises, en parcourant un jour la forêt, de trouver le nom & le chiffre de Rosalin-

de gravés sur plusieurs arbres ; & cette tendre Amante ne doute pas qu'Orlando ne soit l'auteur de ces galanteries. Ils se rencontrent enfin. Rosalinde, sous son habit d'homme, devient confidente de la vive tendresse qu'Orlando ressent pour elle : elle veut que son Amant lui répete mille fois le jour tout ce qu'il diroit à Rosalinde même, s'il étoit assez heureux pour la rencontrer ; & elle a le plaisir d'y répondre sans que sa modestie en souffre. Célie, qui a le cœur libre, est témoin de l'innocence de leurs caresses : mais le hazard va bien-tôt lui donner aussi un Amant. Olivier, ce frere dénaturé dont Orlando avoit eu tant à souffrir, a reçu ordre du Tyran de chercher ce même Orlando dont il veut se défaire. Arrivé dans les Ardennes, & fatigué de ses recherches, il s'endort au pied d'un arbre, où il est prêt à être dévoré par un lion, lorsqu'il est délivré de ce péril par la valeur d'Orlando. Ce trait de générosité éteint la haine qu'Olivier nourrissoit de tout tems contre son frere, procure un nouveau Sujet au vieux Duc, & un Amant à Célie. Tout

ſe dénoue alors par la reconnoiſſance de Roſalinde & de ſon pere, de cette Princeſſe & d'Orlando, & par le mariage de ces quatre perſonnages. On apprend en même tems que l'Uſurpateur, qui s'approchoit avec une Armée dans le deſſein d'envelopper le vieu Duc dans la Forêt, & de le faire péri avec le reſte de ſes Partiſans, a rencontré un Hermite qui l'a converti a point d'implorer la clémence de ſon frere, à qui il remet tous ſes Etats.

Je paſſe ici ſous ſilence deux ou troi intrigues ſubalternes, qui embrouillent cette Piéce, & en affoibliſſent l'intérêt déja aſſez médiocre par le peu de vraiſemblance de l'intrigue principale, dont Shakeſpéare auroit pu tirer meilleu parti.

LA MÉCHANTE FEMME CORRIGÉE.

COMÉDIE.

UN Milord, revenant de la chasse, trouve un homme yvre dormant à la porte d'un cabaret. Il ordonne à ses gens de l'emporter dans son Château, de le coucher dans le plus beau lit, & de lui rendre à son réveil tous les honneurs qu'on rendroit au plus grand Prince. Cet homme s'éveille, & se voit environné d'une foule de Courtisans, qui lui font accroire que sa Grandeur a été attaquée depuis quinze ans d'une maladie qui lui a fait oublier son nom & sa qualité. L'étonnement, l'embarras, & les propos ridicules de ce personnage réjouissent le Milord & ses gens, qui surchargent cette Scène de tout ce qui peut en augmenter le comique. Une Troupe de Comédiens arrive au Château. Le Milord les fait jouer devant le prétendu Prince, qu'on a eu soin de faire bien dîner, & qui

s'endort vers la fin de la Piéce. On profite de ce moment pour le remettre dans le même état où on l'avoit trouvé, à la porte de son cabaret.

Passons maintenant à la Comédie.

Baptista, riche Citadin de Padoue, a deux filles, Catherine & Bianca. L'une est d'un caractère hautain, revêche & emporté, qui écarte tous les Amans que sa beauté & l'opulence de son pere lui attirent : l'autre joint le caractère le plus doux à la figure la plus prévenante, & fait l'objet des vœux de tout ce que Padoue renferme de Cavaliers distingués. Gremio & Hortensio, qui soupirent depuis long tems pour Bianca, la demandent en vain à son pere, qu'ils trouvent résolu de ne point marier sa cadette jusqu'à ce que l'aînée soit pourvue. Ces deux Rivaux désespérés de cette réponse, à cause du caractère généralement connu de Catherine, conviennent de travailler de concert à lui trouver un époux. Petruchio, ami d'Hortensio, arrive de Vérone à Padoue, dans l'intention de s'y marier richement :

c'eſt la fortune ſeule qu'il cherche ; le caractère de ſa future épouſe eſt ce qui l'inquiéte le moins. Hortenſio n'a garde de manquer cette occaſion. Il lui propoſe Catherine, ſans lui cacher aucune de ſes mauvaiſes qualités : mais loin que Petruchio en ſoit épouvanté, il n'aſpire qu'après le moment de la voir & de l'obtenir de Baptiſta. Ce bon pere, à qui le nom & la fortune de Petruchio ſont déja connus, ne balance pas à l'accepter pour Gendre, au cas que Catherine y conſente. On la fait appeller ; & l'entrevue de ces deux Amans offre une Scène unique dans ſon genre. Catherine y déploye toute l'aigreur de ſon caractère, menace, inſulte & mépriſe ſouverainement Petruchio, qui, ſans en paroître démonté, l'écoute de ſang-froid, lui rend la pareille, lui ferme la bouche, & conclut le marché avec le pere ſans le conſulter davantage. Catherine, frappée de la conformité d'humeur & de ſentimens qu'elle remarque entre ſon Amant & elle, conſent à tout, dans l'eſpoir de le faire repentir long-tems de ſa témérité. Au jour indiqué pour le mariage, Petruchio débute

par se faire attendre deux heures à l'Eglise. Il arrive enfin, mais vêtu de maniere à faire rire toute l'Assemblée. A l'Eglise il se signale par mille extravagances. Au retour, il ne veut point dîner chez son beau-pere, & force sa femme de monter à cheval avec lui, & de partir pour son Château. En chemin, il la culbute dans un tas de boue. En arrivant chez lui, point de Domestiques pour les recevoir. Au souper, les mets sont mal aprêtés à son gré; il renverse la table, brise tout, assomme ses Domestiques. Au coucher, le lit est mal fait; il le renverse, laisse sa femme dans sa chambre, & va coucher ailleurs. Le lendemain, rien à manger dans la maison. Insensible aux reproches de Catherine, sourd à ses cris, muet à toutes ses demandes, Petruchio parvient enfin à la faire pleurer. Mais il n'en devient que plus brutal & plus emporté. Son but est de la soumettre, de la voir à ses pieds, & d'en être redouté. Il y réussit. Petruchio devient alors un autre homme: la victoire qu'il a remportée fait la félicité de Catherine, & tous deux reviennent à Padoue

pour faire part de cet heureux événement à Baptista & à sa famille, qui regardent cette conversion comme un prodige.

Dès l'instant du mariage de Catherine, les deux Amans de Bianca, Gremio & Hortensio avoient pressé le pere de prononcer entre eux. Il les avoit renvoyés à sa fille, qui n'ayant aucun penchant décidé ni pour l'un ni pour l'autre, les avoit laissés en suspens. Hortensio, plus ardent que son Rival, prend alors le parti, pour voir plus souvent sa Maîtresse, de se déguiser en Musicien. Mais un nouvel Amant, nommé Lucentio, use de la même supercherie; & sous l'habit d'un Précepteur, parvient à s'introduire dans la maison du pere de Bianca. Lucentio se fait bientôt aimer de cette fille, qu'il épouse après s'être fait connoître. Hortensio s'unit à une veuve qu'il avoit abandonnée pour Bianca, & Gremio trouve sa consolation dans la Philosophie.

LE SUCCÈS JUSTIFIE TOUT.

TRAGI-COMÉDIE.

L'Intrigue de cette Piéce est tirée de Bocace, *Decam.* 3. *N°.* 9. Gillette de Narbone, fille d'un fameux Médecin, guérit un Roi de France d'une maladie dangereuse. Ce Monarque reconnoissant, veut qu'elle demande ce qui lui plaira le plus, & jure que ses vœux seront remplis. Gillette, qui aime secrettement le Comte de Roussillon, se jette aux pieds du Roi, & le lui demande pour époux. Le Comte, après avoir été forcé de consentir à un mariage si disproportionné, quitte la Cour, se sauve à Florence, & fait dire à Gillette, *qu'il ne la reconnoîtra jamais pour sa femme, jusqu'à ce qu'elle parvienne à lui ôter la bague qu'il porte à son doigt, & à être enceinte de ses œuvres.* Gillette se déguise, & le suit à Florence où elle apprend qu'il

est passionnément amoureux de la fille d'une veuve, qu'elle vient à bout de gagner. Le Comte passe la nuit avec Gillette, à qui il donne sa bague comptant la donner à sa Maîtresse, & ne tarde pas à revenir en France, où il est bientôt rejoint par sa femme qui est enceinte, qui lui réprésente sa bague, & qui après lui avoir éclairci tout le mystére, le somme de lui tenir la promesse qu'il lui a faite. Le Comte touché de la persévérance & de la tendresse ingénieuse de Gillette, l'embrasse, & la reconnoît enfin pour son épouse.

Tel est le fond de cette Piéce, dans laquelle le Poëte ne s'est guère écarté de son Original, que pour jetter un peu plus d'embarras dans l'intrigue, & se ménager des suspensions qui en augmentent l'intérêt. Ce qui paroîtra surprenant, c'est qu'un sujet aussi susceptible d'indécences, surtout dans le Théâtre Anglois, est ici traité avec toute la pureté & tous les ménagemens que l'oreille la plus délicate soit en droit d'exiger.

Parmi les personnages épisodiques

qui ſont aſſez nombreux dans
Piéce, Shakeſpéare s'eſt plu à en
dre un dont le caractère produit
ques Scènes aſſez comiques. C'e
Capitaine François de la ſuite du C
de Rouſſillon, nommé *Parolles*
homme, quoique lâche, s'eſt a
par adreſſe une réputation de bra
qu'il ſoutient aſſez long tems *.
quelques Seigneurs qui le ſoupço
de n'être pas tout ce qu'il veut par
lui tendent des piéges dans leſqu
ne peut éviter de tomber. Ces épr
le démaſquent, & le rendent le
de la Cour & de l'Armée.

* Quoiqu'on puiſſe rarement reproc
Shakeſpéare de s'être copié lui-même,
ractère paroit pourtant calqué d'après
du fameux *Sir Jean Falſtaf*.

LA XIIe NUIT;*

OU

CE QU'IL VOUS PLAIRA.

TRAGI-COMEDIE.

SEbaſtien, & Viola ſa ſœur, ont fait naufrage ſur les côtes d'Illirie. Cette fille, croyant que ſon frere a péri avec le reſte de l'équipage, ſe déguiſe en homme, & ſe rend à la Cour du Duc, au ſervice duquel elle entre en qualité d'Eunuque, ſous le nom de *Céſa io.* Le Duc, qui eſt depuis longtems amoureux d'une beauté cruelle, nommée Olivia, ſe ſert de Céſario pour exprimer l'excès de ſa tendreſſe à cette belle. Mais Olivia, loin de s'attendrir en faveur du Duc, conçoit tout-à-coup la paſſion la plus violente pour ſon prétendu confident, qui s'en trouve fort embarraſſé. D'un autre côté, Céſario, ou plûtôt Viola, témoin des ſoupirs de

* Twel fth-night : or, What yon Will.

son maître pour une ingrate, se trouve touchée d'une pitié qui dégénere bientôt en amour ; & tout cela produit des scenes vives, intriguées, & amusantes. L'arrivée de Sébastien, que Viola croit toujours noyé, achève d'augmenter l'intérêt & l'embarras, par la parfaite ressemblance de sa taille & de ses traits avec ceux de sa sœur. Olivia, qui le rencontre, & qui le prend pour Césario, l'amene chez elle, & s'étonne de le trouver plus sensible que ci-devant: Cette amante transportée, profite du moment, pour s'affranchir de la passion importune du Duc, & pour s'assûrer à jamais de son amant. Un prêtre arrive, qui les marie sur le champ. Le Duc averti de ce mariage, par un courtisan qui a pris Sebastien pour *Cesario*, entre en fureur, fait chercher ce dernier, le menace de mille supplices, & ferme l'oreille à toutes les protestations qu'il lui fait de son innocence. Olivia arrive dans ce moment, & avoue que Césario est son époux : nouvelle source de confusion & de surprise, qui est encore augmentée par l'apparition subite de Sebastien. Mais sa

reconnoiſſance avec Céſario débrouille enfin tout ce myſtère. Viola démaſquée, ſe jette aux pieds du Duc, qui touché des larmes & de la beauté de cette fille, dont il vient de pénétrer les ſentimens, lui offre ſa main & ſes Etats.

LES MÉPRISES.

COMÉDIE.

ÉGÉON, Marchand de *Syracuse*, s'embarque pour *Epidamnum* avec Emilie son épouse, qui, pendant le voyage, met au monde deux gémeaux, dont la figure est exactement ressemblante. Une de ses Esclaves accouche presqu'en même tems de deux garçons, qui se ressemblent également entr'eux. Une tempête fait périr le vaisseau d'Egéon qui se sauve du naufrage avec l'un de ses fils, & l'un de ceux de son Esclave. Il retourne à Syracuse, où il éleve son fils nommé Antipholis, & son jeune esclave nommé Dromio. Dès qu'Antipholis a atteint l'âge de raison, il embrasse la profession de son pere, fait différens voyages, & essuie diverses aventures qui l'empêchent pendant sept années de retourner à Syracuse. Egéon inquiet de la longue absence de son fils, s'embarque & parcourt toutes les villes de

la

la Gréce dans l'espérance de le rencontrer. Ce vieillard arrive à Ephese, où il est reconnu pour Syracusain, & condamné à mort, par une loi nouvellement établie (à cause d'une jalousie de commerce entre les villes d'Ephese & de Syracuse) à moins qu'il ne paye, dans le terme de vingt-quatre heures, une somme considérable. Egéon, qui n'a aucunes connoissances dans cette ville, après avoir imploré en vain la clémence du Prince, à qui il fait part de ses malheurs, n'attend plus que le moment marqué pour son supplice. Cependant le hazard a conduit Antipholis dans cette même ville, où son frere gémeau qui a été sauvé du naufrage avec le frere de Dromio, sans qu'Egéon l'ait sçû, est marié depuis long-tems. L'extrême ressemblance de ces deux couples de freres produit plusieurs méprises qui forment l'intrigue & le nœud de cette Comédie. Elles occasionnent enfin une querelle, dont les suites obligent le premier Antipholis de se sauver dans un Couvent de filles, où il est poursuivi par des gens qui le prennent pour son

frere. L'Abbesse, jalouse des privileges de son Monastere, a recours au Prince, & se jette à ses pieds dans le moment qu'il passe pour assister à l'exécution du malheureux Egéon. Les cris de cette femme réveillent Egéon absorbé dans la tristesse : il leve les yeux, & reconnoît son épouse dans l'Abbesse ; il se retourne, & reconnoît son fils qu'il croyoit avoir perdu depuis sept ans, ainsi que l'esclave Dromio. L'Instant après son autre fils paroît avec l'autre Dromio, ce qui amene une reconnoissance générale entre le pere, la mere, les enfans & les deux esclaves. Leur surprise & leurs transports de joie se présument aisément. Antipholis premier, paye au Prince d'Ephese la somme qui doit racheter la vie d'Egéon, & épouse la sœur de la femme de son frere.

M. Pope ne croit pas que cette Comédie (dont les Menechmes de Plaute ont fourni l'idée) soit de Shakespeare. Il ne me convient pas de réclamer contre la décision d'un Juge aussi compétent. Tout ce que je puis dire, c'est

qu'il eſt, à mon gré, peu de Piéces comiques mieux écrites, & plus adroitement intriguées que celle-ci, eu égard au tems où elle a été faite. De qui donc ſeroit-elle ?

LE CONTE D'HIVER *.

TRAGI-COMÉDIE.

LÉonte, Roi de Sicile, après avoir retenu long-tems dans ses Etats Polixenes, Roi de Bohême, son intime ami, devient tout à-coup jaloux de ce Prince, qu'il croit amoureux de la Reine Hermione son épouse. Il cede bientôt à des soupçons qui augmentent chaque jour, & donne ordre à Camillo, l'un de ses Courtisans, d'empoisonner Polixenes. Mais Camillo, loin d'obéir à son Maître, avertit le Roi de Bohême du danger qui le menace, & se sauve avec lui. Cette nouvelle confirme tous les soupçons de Léonte, qui dans sa fureur fait arrêter Hermione, qu'il accuse publiquement d'adultère. Cette Reine innocente est sur le point de succomber à la rigueur des loix, lorsqu'elle accouche dans la

* The Winter's Tale.

prison d'une fille qu'on porte à son époux. Mais cet objet ne sert qu'à l'irriter encore plus : il charge un Seigneur nommé Antigone, d'aller exposer cet enfant dans une forêt de quelque Pays extrêmement éloigné. Antigone s'embarque ; une tempête le jette sur les côtes de la Bohême, où il n'a pas sitôt abandonné l'enfant au coin d'un bois, qu'un sanglier paroît, & dévore ce Seigneur.

Cependant le Roi Léonte, toujours persuadé que la Reine lui a été infidelle, est déterminé à la faire périr : ce n'est même que pour ne pas indisposer contre lui les Seigneurs de sa Cour, qu'il consent que l'Oracle de Delphes soit consulté sur le prétendu crime de la Reine. Mais la réponse d'Apollon change bientôt les idées de ce Monarque : *Hermione fut toujours chaste ; Polixenes est innocent ; le Roi seul est coupable, & mourra sans postérité, si ce qui est perdu ne se retrouve point.* Léonte, confondu & repentant, déteste ses soupçons & ses fureurs, mais trop tard : Hermione n'a pû survivre à la perte de l'estime que son

époux avoit pour elle ; il apprend qu'elle est morte, & gémit de l'avoir perdue. Tout ceci compose les trois premiers Actes de cette Piéce ; après quoi, l'Auteur fait paroître le *Tems*, dans une espéce d'intermede, pour avertir les Spectateurs qu'on va transporter la Scène en Bohême, & que seize ans se seront passés dans l'intervalle du troisiéme Acte au quatriéme. Le Roi Polixenes paroît alors avec Camillo : il a appris que son fils, le Prince Florizel, est amoureux de la fille d'un Pasteur, devenu riche depuis quelque tems, sans qu'on sçache comment ; & ce Monarque, que cette passion inquiéte, se déguise en Berger, pour épier plus surement les actions de son fils. A la faveur de ce déguisement, il s'introduit avec Camillo dans une Fête que Florizel donne à sa Maîtresse, à qui on a donné le nom de *Perdita*. Polixenes, bientôt convaincu de toute la tendresse de son fils pour cette jeune Bergere, se démasque, accable Florizel des menaces les plus terribles, jette l'épouvante dans l'assemblée, & se retire. Florizel, dont le

courroux du Roi n'a pas éteint la passion, implore le secours de Camillo, & l'attendrit d'autant plus aisément que ce vieillard (qui a appris combien le Roi Léonte a été touché de la mort d'Hermione) a envie de retourner dans la Sicile, sa patrie. Camillo conseille donc au Prince Florizel d'enlever Perdita, & de la mener en Sicile, où il promet de le rejoindre bientôt. Le Roi de Bohême instruit de la fuite de son fils, fait arrêter le Pasteur, prétendu pere de Perdita, à qui la crainte des supplices dont on le menace, fait déclarer que Perdita n'est pas sa fille, & qu'il l'a trouvée il y a environ seize ans sur le rivage de la mer, avec une cassette pleine d'or & de papiers. L'examen de ces papiers dévoile le destin de cette jeune personne; & Polixenes transporté de joie de trouver en elle cette fille du Roi Léonte, qu'Antigone avoit été chargé de faire périr, s'embarque, & arrive en Sicile, où il fait part à Léonte de cet heureux événement. Léonte en reçoit quelque consolation : mais les remords qu'il conserve toujours de la mort d'Hermione

en ſecret par un Sculpteur
ſtatue eſt apportée : Léont
ſes pieds, & l'embraſſe en
Mais le marbre s'anime ;
mione elle-même, qui depui
qu'on la croit morte, a vé
chez Pauline.

Fin du quatriéme To